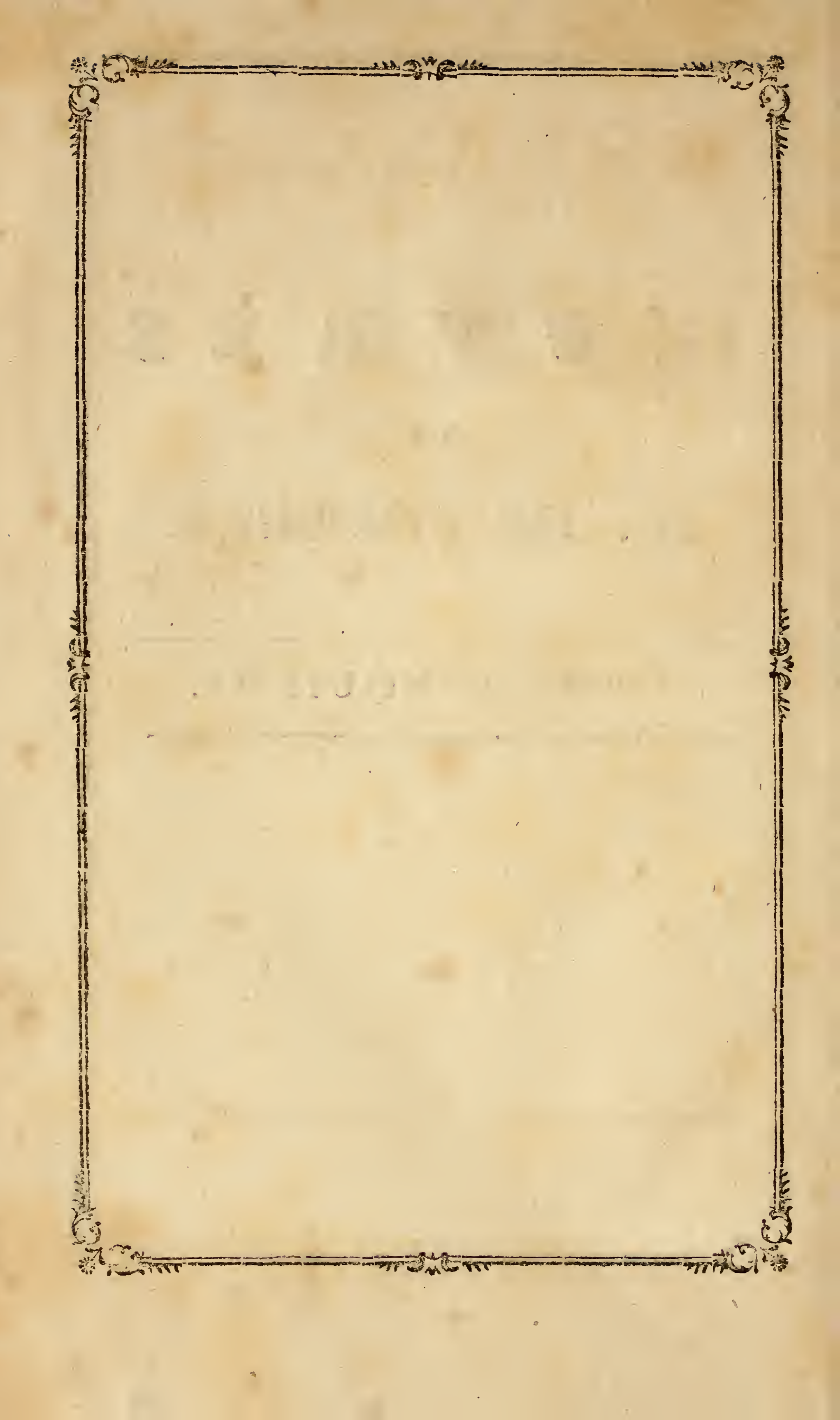
ŒUVRES

DE

MR. DE VOLTAIRE.

TOME CINQUIÈME.



OUVRAGES

DRAMATIQUES,

PRÉCÉDÉS ET SUIVIS

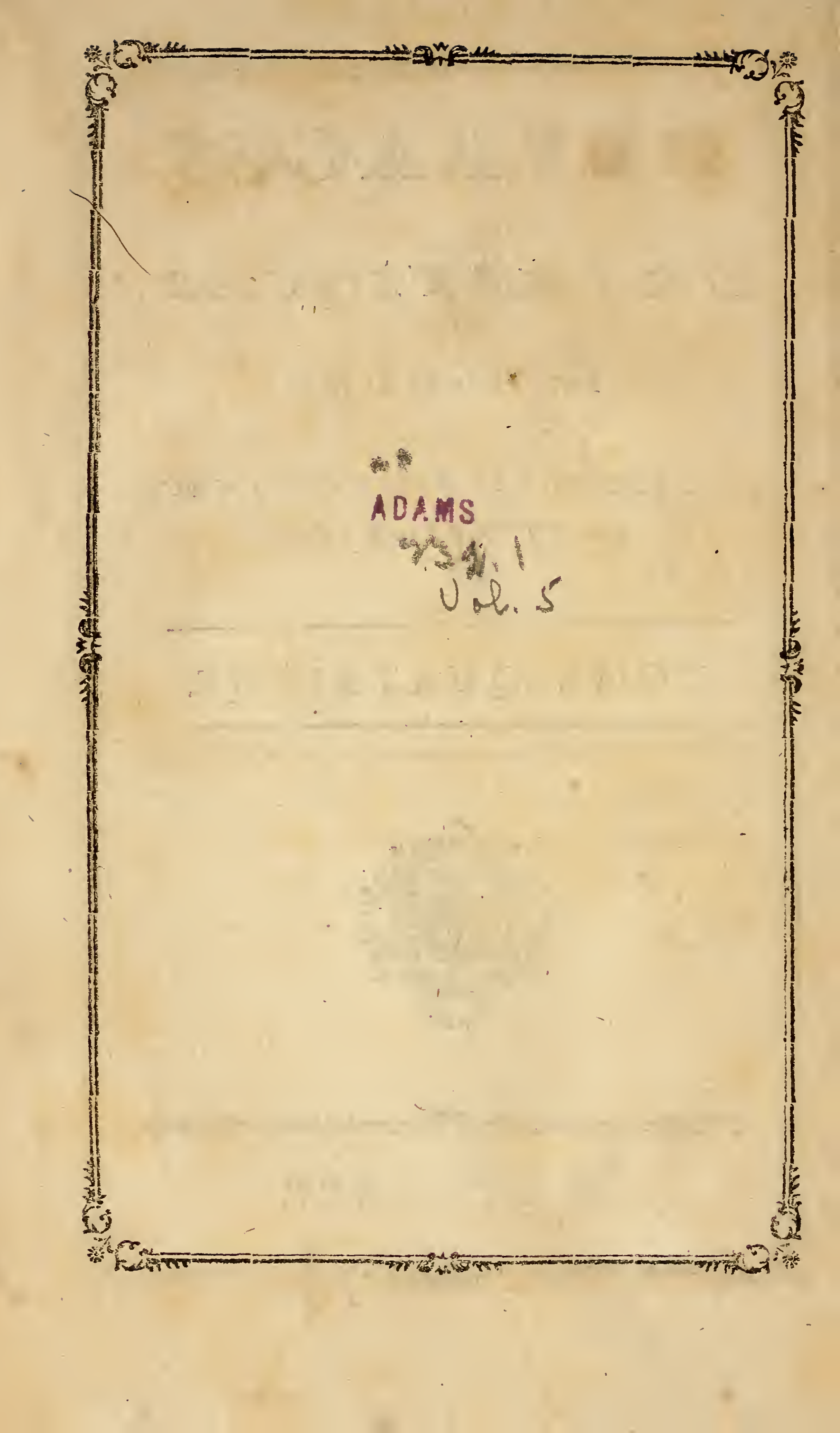
DE TOUTES LES PIÉCES QUI LEUR SONT RELATIVES.

TOME QUATRIÈME.





M. DCC. LXXV.



ROME SAUVÉE,

OU

CATILINA,

TRAGÉDIE,

Repréſentée à Paris en Février 1752.

AVERTISSEMENT.

Cette pièce est fort différente de celle qui parut en 1752 à Paris sous le même titre. Des copistes l'avaient transcrite aux représentations, & l'avaient toute défigurée. Leurs omissions étaient remplies par des mains étrangères. Il y avait une centaine de vers qui n'étaient pas de l'auteur. On fit de cette copie infidelle une édition furtive. Cette édition était défectueuse d'un bout à l'autre, & on ne manqua pas de l'imiter en Hollande avec beaucoup plus de fautes encor. L'auteur a soigneusement corrigé la présente édition faite sous ses yeux ; il y a même changé des scènes entières. On ne cessera de répéter que c'est un grand abus que les auteurs soient imprimés malgré eux. Un libraire se hâte de faire une mauvaise édition d'un livre qui lui tombe entre les mains, & ce libraire se plaint ensuite, quand l'auteur auquel il a fait tort, donne son véritable ouvrage. Voilà où la littérature en est réduite aujourd'hui.

PRÉFACE

DEUX motifs ont fait choisir ce sujet de tragédie, qui paraît impraticable & peu fait pour les mœurs, pour les usages, la manière de penser & le théatre de Paris.

On a voulu essayer encor une fois, par une tragédie sans déclarations d'amour, de détruire les reproches que toute l'Europe savante fait à la France, de ne souffrir guère au théatre que les intrigues galantes ; & on a eu sur-tout pour objet de faire connaître *Ciceron* aux jeunes personnes qui fréquentent les spectacles.

Les grandeurs passées des Romains tiennent encor toute la terre attentive, & l'Italie moderne met une partie de sa gloire à découvrir quelques ruines de l'ancienne. On montre avec respect la maison que *Ciceron* occupa. Son nom est dans toutes les bouches, ses écrits dans toutes les mains. Ceux qui ignorent dans leur patrie quel chef était à la tête de ses tribunaux il y a cinquante ans, savent en quel tems *Ciceron* était à la tête de Rome. Plus le dernier siècle de la république romaine a été bien connu de nous, plus ce grand homme a été admiré. Nos nations modernes trop tard civilisées ont eu long-tems de lui des idées vagues ou fausses. Ses ouvrages servaient à notre éducation ; mais on ne savait pas jusqu'à quel point sa personne était respectable. L'auteur était superficiellement connu ; le consul était presque ignoré. Les lu-

mières que nous avons acquises nous ont appris à ne lui comparer aucun des hommes, qui se sont mêlés du gouvernement, & qui ont prétendu à l'éloquence.

Il semble que *Ciceron* aurait été tout ce qu'il aurait voulu être. Il gagna une bataille dans les gorges d'Issus, où *Alexandre* avait vaincu les Perses. Il est bien vraisemblable, que s'il s'était donné tout entier à la guerre, à cette profession qui demande un sens droit & une extrême vigilance, il eût été au rang des plus illustres capitaines de son siècle; mais comme *César* n'eût été que le second des orateurs, *Ciceron* n'eût été que le second de généraux. Il préféra à toute autre gloire celle d'être le père de la maîtresse du monde; & quel prodigieux mérite ne fallait-il pas à un simple chevalier d'*Arpinum*, pour percer la foule de tant de grands hommes, pour parvenir sans intrigue à la première place de l'univers, malgré l'envie de tant de patriciens, qui régnaient à Rome?

Ce qui étonne sur-tout, c'est que dans le tumulte & les orages de sa vie, cet homme toujours chargé des affaires de l'état & de celles des particuliers, trouvât encor du tems pour être instruit à fond de toutes les sectes des Grecs, & qu'il fût le plus grand philosophe des Romains, aussi-bien que le plus éloquent. Y a-t-il dans l'Europe beaucoup de ministres, de magistrats, d'avocats même un peu employés, qui puissent, je ne dis pas expliquer les admirables découvertes de *Newton*, & les idées de *Lebnitz*, comme *Ciceron* rendait compte des principes de

Zénon, de *Platon* & d'*Epicure*, mais qui puiſſent répondre à une queſtion profonde de philoſophie ?

Ce que peu de perſonnes ſavent, c'eſt que *Ciceron* était encor un des premiers poëtes d'un ſiècle où la belle poéſie commençait à naître. Il balançait la réputation de *Lucrèce*. Y a-t-il rien de plus beau que ces vers qui nous ſont reſtés de ſon poëme ſur *Marius*, & qui font tant regretter la perte de cet ouvrage ?

Hic Jovis altiſoni ſubitò pinnata ſatelles,
Arboris è trunco, ſerpentis ſaucia morſu,
Ipſa feris ſubigit transfigens unguibus anguem
Semanimum, & varia graviter cervice micantem :
Quem ſe intorquentem lanians, roſtroque cruentans,
Jam ſatiata animos, jam duros ulta dolores
Abjicit efflantem, & laceratum affligit in undas,
Seque obitu a ſolis nitidos convertit ad ortus.

Je ſuis de plus en plus perſuadé, que notre langue eſt impuiſſante à rendre l'harmonieuſe énergie des vers latins comme des vers grecs ; mais j'oſerai donner une légère eſquiſſe de ce petit tableau, peint par le grand homme que j'ai oſé faire parler dans ROME SAUVÉE, & dont j'ai imité en quelques endroits les *catilinaires*.

Tel on voit cet oiſeau, qui porte le tonnerre,
Bleſſé par un ſerpent élancé de la terre :
Il s'envole, il entraîne au ſéjour azuré

L'ennemi tortueux dont il eſt entouré.
Le ſang tombe des airs, il déchire, il dévore
Le reptile acharné qui le combat encore ;
Il le perce, il le tient ſous ſes ongles vainqueurs ;
Par cent coups redoublés il venge ſes douleurs.
Le monſtre en expirant ſe débat, ſe replie ;
Il exhale en poiſons les reſtes de ſa vie,
Et l'aigle tout ſanglant, fier & victorieux,
Le rejette en fureur, & plane au haut des cieux.

Pour peu qu'on ait la moindre étincelle de goût, on appercevra dans la faibleſſe de cette copie la force du pinceau de l'original. Pourquoi donc *Ciceron* paſſe-t-il pour un mauvais poëte ? Parce qu'il a plu à *Juvenal* de le dire, parce qu'on lui a imputé un vers ridicule,

O fortunatam natam me conſule Romam !

C'eſt un vers ſi mauvais, que le traducteur, qui a voulu en exprimer les défauts en français, n'a pu même y réuſſir :

O Rome fortunée
Sous mon conſulat née !

ne rend pas à beaucoup près le ridicule du vers latin.

Je demande s'il eſt poſſible que l'auteur du beau morceau de poéſie que je viens de citer, ait fait un vers ſi impertinent ? Il y a des ſottiſes qu'un homme de génie & de ſens ne peut jamais dire. Je m'imagine que le préjugé, qui

n'accorde preſque jamais deux genres à un ſeul homme, fit croire *Ciceron* incapable de la poéſie quand il y eut renoncé. Quelque mauvais plaiſant, quelque ennemi de la gloire de ce grand homme, imagina ce vers ridicule, & l'attribua à l'orateur, au philoſophe, au père de Rome. *Juvenal* dans le ſiècle ſuivant adopta ce bruit populaire, & le fit paſſer à la poſtérité dans ſes déclamations ſatiriques; & j'oſe croire que beaucoup de réputations bonnes ou mauvaiſes ſe ſont ainſi établies.

On impute, par exemple, au père *Mallebranche*, ces deux vers:

Il fait en ce beau jour le plus beau tems du monde,
Pour aller à cheval ſur la terre & ſur l'onde.

On prétend qu'il les fit pour montrer qu'un philoſophe peut, quand il le veut, être poëte. Quel homme de bon ſens croira que le père *Mallebranche* ait fait quelque choſe de ſi abſurde? Cependant qu'un écrivain d'anecdotes, un compilateur littéraire, tranſmette à la poſtériré cette ſottiſe, elle s'accréditera avec le tems; & ſi le père *Mallebranche* était un grand homme, on dirait un jour: Ce grand homme devenait un ſot quand il était hors de ſa ſphère.

On a reproché à *Ciceron* trop de ſenſibilité, trop d'affliction dans ſes malheurs. Il confie ſes juſtes plaintes à ſa femme & à ſon ami, & on impute à lâcheté ſa franchiſe. Le blâme qui voudra d'avoir répandu dans le ſein de l'amitié les douleurs qu'il cachait à ſes perſécuteurs:

je l'en aime davantage. Il n'y a guère que les ames vertueuſes de ſenſibles. *Ciceron*, qui aimait tant la gloire, n'a point ambitionné celle de vouloir paraître ce qu'il n'était pas. Nous avons vu des hommes mourir de douleur, pour avoir perdu de très-petites places, après avoir affecté de dire qu'ils ne les regrettaient pas; quel mal y a-t-il donc à avouer à ſa femme & à ſon ami, qu'on eſt fâché d'être loin de Rome qu'on a ſervie, & d'être perſécuté par des ingrats & par des perfides? Il faut fermer ſon cœur à ſes tyrans, & l'ouvrir à ceux qu'on aime.

Ciceron était vrai dans toutes ſes démarches; il parlait de ſon affliction ſans honte, & de ſon goût pour la vraie gloire ſans détour. Ce caractère eſt à la fois naturel, haut & humain. Préférerait-on la politique de *Céſar*, qui dans ſes commentaires dit qu'il a offert la paix à *Pompée*, & qui dans ſes lettres avoue qu'il ne veut pas la lui donner? *Céſar* était un grand homme; mais *Ciceron* était un homme vertueux.

Que ce conſul ait été un bon poëte, un philoſophe qui ſavait douter, un gouverneur de province parfait, un général habile, que ſon ame ait été ſenſible & vraie, ce n'eſt pas là le mérite dont il s'agit ici. Il ſauva Rome malgré le ſénat, dont la moitié était animée contre lui par l'envie la plus violente. Il ſe fit des ennemis de ceux mêmes dont il fut l'oracle, le libérateur & le vengeur. Il prépara ſa ruine par le ſervice le plus ſignalé que jamais homme ait rendu à ſa patrie. Il vit cette ruine, & il

n'en fut point effrayé. C'eſt ce qu'on a voulu repréſenter dans cette tragédie : c'eſt moins encor l'ame farouche de *Catilina*, que l'ame généreuſe & noble de *Ciceron* qu'on a voulu peindre.

Nous avons toujours cru, & on s'était confirmé plus que jamais dans l'idée, que *Ciceron* eſt un des caractères qu'il ne faut jamais mettre ſur le théatre. Les Anglais, qui haſardent tout ſans même ſavoir qu'ils haſardent, ont fait une tragédie de la conſpiration de *Catilina*. *Ben-Johnſon* n'a pas manqué, dans cette tragédie hiſtorique, de traduire ſept ou huit pages des *catilinaires*, & même il les a traduites en proſe, ne croyant pas que l'on pût faire parler *Ciceron* en vers. La proſe du conſul, & les vers des autres perſonnages, font à la vérité un contraſte digne de la barbarie du ſiècle de *Ben-Johnſon* ; mais pour traiter un ſujet ſi ſévère, dénué de ces paſſions qui ont tant d'empire ſur le cœur, il faut avouer qu'il fallait avoir à faire à un peuple ſérieux & inſtruit, digne en quelque ſorte qu'on mît ſous ſes yeux l'acienne Rome.

Je conviens que ce ſujet n'eſt guère théatral pour nous, qui ayant beaucoup plus de goût, de décence, de connaiſſance du théatre que les Anglais, n'avons généralement pas des mœurs ſi fortes. On ne voit avec plaiſir au théatre que le combat des paſſions qu'on éprouve ſoi-même. Ceux qui ſont remplis de l'étude de *Ciceron* & de la république romaine, ne ſont pas ceux qui fréquentent les ſpectacles. Ils n'imitent point *Ciceron*, qui y était aſſidu. Il eſt

étrange qu'ils prétendent être plus graves que lui. Ils ſont ſeulement moins ſenſibles aux beaux-arts, ou retenus par un préjugé ridicule. Quelques progrès que ces arts aient fait en France, les hommes choiſis qui les ont cultivés n'ont point encor communiqué le vrai goût à toute la nation. C'eſt que nous ſommes nés moins heureuſement que les Grecs & les Romains. On va aux ſpectacles plus par oiſiveté que par un véritable amour de la littérature.

Cette tragédie paraît plutôt faite pour être lue par les amateurs de l'antiquité que pour être vue par le parterre. Elle y fut à la vérité applaudie, & beaucoup plus que *Zayre*; mais elle n'eſt pas d'un genre à ſe ſoutenir comme *Zayre* ſur le théatre. Elle eſt beaucoup plus fortement écrite; & une ſeule ſcène entre *Céſar* & *Catilina* était plus difficile à faire, que la plupart des piéces où l'amour domine. Mais le cœur ramène à ces piéces; & l'admiration pour les anciens Romains s'épuiſe bientôt. Perſonne ne conſpire aujourd'hui, & tout le monde aime.

D'ailleurs les repréſentations de *Catilina* exigent un trop grand nombre d'acteurs, un trop grand appareil.

Les ſavans ne trouveront pas ici une hiſtoire fidelle de la conjuration de *Catilina*. Ils ſont aſſez perſuadés qu'une tragédie n'eſt pas une hiſtoire; mais ils y verront une peinture vraie des mœurs de ce tems-là. Tout ce que *Ciceron*, *Catilina*, *Caton*, *Céſar* ont fait dans cette piéce n'eſt pas vrai; mais leur génie & leur caractère y ſont peints fidélement.

Si on n'a pu y développer l'éloquence de *Ciceron*, on a du moins étalé toute ſa vertu & tout le courage qu'il fit paraître dans le péril. On a montré dans *Catilina* ces contraſtes de férocité & de ſéduction qui formaient ſon caractère, on a fait voir *Céſar* naiſſant, factieux & magnanime, *Céſar* fait pour être à la fois la gloire & le fléau de Rome.

On n'a point fait paraître les députés des Allobroges, qui n'étaient point des ambaſſadeurs de nos Gaules, mais des agens d'une petite province d'Italie ſoumiſe aux Romains, qui ne firent que le perſonnage de délateurs, & qui par-là ſont indignes de figurer ſur la ſcène avec *Ciceron*, *Céſar* & *Caton*.

Si cet ouvrage paraît au moins paſſablement écrit, & s'il fait connaître un peu l'ancienne Rome, c'eſt tout ce qu'on a prétendu, & tout le prix qu'on attend.



PERSONNAGES.

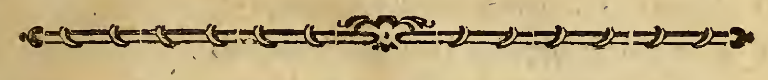
CICERON.
CÉSAR.
CATILINA.
AURELIE.
CATON.
LUCULLUS.
CRASSUS.
CLODIUS.
CÉTHÉGUS.
LENTULUS-SURA.
Conjurés.
Licteurs.

Le théatre repréſente d'un côté le palais d'Aurélie, *de l'autre le temple de* Tellus, *où s'aſſemble le ſénat. On voit dans l'enfoncement une galerie qui communique à des ſouterrains qui conduiſent du palais* d'Aurélie *au veſtibule du temple.*



Aurelie.
..........perfide, imite-moi.

Catilina.
Ou suis-je! malheureux!



CATILINA, OU ROME SAUVÉE, *TRAGÉDIE.*

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

CATILINA.

Soldats *dans l'enfoncement.*

ORATEUR insolant, qu'un vil peuple seconde,
Assis au premier rang des souverains du monde,
Tu vas tomber du faîte où Rome t'a placé.
Inflexible Caton, vertueux insensé,
Ennemi de ton siècle, esprit dur & farouche,
Ton terme est arrivé, ton imprudence y touche.
Fier sénat de tyrans, qui tiens le monde aux fers,
Tes fers sont préparés, tes tombeaux sont ouverts.
Que ne puis-je en ton sang, impérieux Pompée,

Eteindre de ton nom la ſplendeur uſurpée?
Que ne puis-je oppoſer à ton pouvoir fatal,
Ce Céſar ſi terrible, & déjà ton égal?
Quoi! Céſar comme moi factieux dès l'enfance,
Avec Catilina n'eſt pas d'intelligence?
Mais le piége eſt tendu; je prétends qu'aujourd'hui
Le trône qui m'attend ſoit préparé par lui.
Il faut employer tout, j'uſqu'à Ciceron même,
Ce Céſar que je crains, mon épouſe que j'aime.
Sa docile tendreſſe, en cet affreux moment,
De mes ſanglans projets eſt l'aveugle inſtrument.
Tout ce qui m'appartient doit être mon complice.
Je veux que l'amour même à mon ordre obéiſſe.
Titres chers & ſacrés & de père & d'époux,
Faibleſſes des humains, évanouiſſez-vous.

SCENE II.

CATILINA, CETHEGUS.

Affranchis & ſoldats *dans le lointain.*

CATILINA.

EH bien, cher Céthégus, tandis que la nuit ſombre
Cache encor nos deſtins, & Rome dans ſon ombre,
Avez-vous réuni les chefs des conjurés?

CETHEGUS.

Ils viendront dans ces lieux du conſul ignorés,
Sous ce portique même, & près du temple impie,
Où domine un ſénat tyran de l'Italie.

Ils ont renouvellé leurs ſermens & leur foi.
Mais tout eſt-il prévenu ? Céſar eſt-il à toi ?
Seconde-t-il enfin Catilina qu'il aime ?

CATILINA.

Cet eſprit dangereux n'agit que pour lui-même.

CETHEGUS.

Conſpirer ſans Céſar !

CATILINA.

Ah, je l'y veux forcer.
Dans ce piége ſanglant je veux l'embarraſſer.
Mes ſoldats en ſon nom vont ſurprendre Préneſte.
Je ſais qu'on le ſoupçonne, & je réponds du reſte.
Ce conſul violent va bien-tôt l'accuſer ;
Pour ſe venger de lui Céſar peut tout oſer.
Rien n'eſt ſi dangereux que Céſar qu'on irrite ;
C'eſt un lion qui dort, & que ma voix excite.
Je veux que Ciceron réveille ſon courroux,
Et force ce grand-homme à combattre pour nous.

CETHEGUS.

Mais Nonnius enfin dans Préneſte eſt le maître ;
Il aime la patrie, & tu dois le connaître.
Tes ſoins pour le tenter ont été ſuperflus.
Que faut-il décider du ſort de Nonnius ?

CATILINA.

Je t'entends, tu ſais trop que ſa fille m'eſt chère.
Ami, j'aime Aurélie en déteſtant ſon père.
Quand il ſut que ſa fille avait conçu pour moi
Ce tendre ſentiment qui la tient ſous ma loi,
Quand ſa haine impuiſſante, & ſa colère vaine,
Eurent tenté ſans fruit de briſer notre chaîne ;

A cet hymen ſecret quand il a conſenti,
Sa faibleſſe a tremblé d'offenſer ſon parti.
Il a craint Ciceron; mais mon heureuſe adreſſe
Avance mes deſſeins par ſa propre faibleſſe.
J'ai moi-même exigé, par un ſerment ſacré,
Que ce nœud clandeſtin fût encor ignoré.
Céthégus & Sura ſont ſeuls dépoſitaires
De ce ſecret utile à nos ſanglans myſtères.
Le palais d'Aurélie au temple nous conduit;
C'eſt-là qu'en ſureté j'ai moi-même introduit
Les armes, les flambeaux, l'appareil du carnage.
De nos vaſtes ſuccès mon hymen eſt le gage.
Vous m'avez bien ſervi, l'amour m'a ſervi mieux.
C'eſt chez Nonnius même, à l'aſpect de ſes dieux,
Sous les murs du ſénat, ſous ſa voûte ſacrée,
Que de tous nos tyrans la mort eſt préparée.

(*Aux conjurés qui ſont dans le fond.*)

Vous, courez dans Préneſte, où nos amis ſecrets
Ont du nom de Céſar voilé nos intérêts;
Que Nonnius ſurpris ne puiſſe ſe défendre.
Vous, près du capitole allez ſoudain vous rendre;
Songez qui vous ſervez, & gardez vos ſermens.

(*à Céthégus.*)

Toi, conduis d'un coup d'œil tous ces grands mouvemens.



SCENE

SCENE III.

AURELIE, CATILINA.

AURELIE.

AH ! calmez les horreurs dont je ſuis pourſuivie,
Cher époux, eſſuyez les larmes d'Aurélie.
Quel trouble, quel ſpectacle, & quel réveil affreux !
Je vous ſuis en tremblant ſous ces murs ténébreux.
Ces ſoldats que je vois redoublent mes alarmes.
On porte en mon palais des flambeaux & des armes !
Qui peut nous menacer ? Les jours de Marius,
De Carbon, de Sylla, ſont-ils donc revenus ?
De ce front ſi terrible éclairciſſez les ombres.
Vous détournez de moi des yeux triſtes & ſombres.
Au nom de tant d'amour, & par ces nœuds ſecrets,
Qui joignent nos deſtins, nos cœurs, nos intérêts,
Au nom de notre fils, dont l'enfance eſt ſi chère,
(Je ne vous parle point des dangers de ſa mère,
Et je ne vois hélas ! que ceux que vous courez :)
Ayez pitié du trouble où mes ſens ſont livrés :
Expliquez-vous.

CATILINA.

Sachez que mon nom, ma fortune,
Ma ſureté, la vôtre, & la cauſe commune,
Exigent ces apprêts qui cauſent votre effroi.
Si vous daignez m'aimer, ſi vous êtes à moi,
Sur ce qu'ont vu vos yeux obſervez le ſilence.
Des meilleurs citoyens j'embraſſe la défenſe.

Vous voyez le ſénat, le peuple, diviſés,
Une foule de rois l'un à l'autre oppoſés :
On ſe menace, on s'arme ; & dans ces conjonctures,
Je prends un parti ſage, & de juſtes meſures.

AURELIE.

Je le ſouhaite au moins. Mais me tromperiez-vous ?
Peut-on cacher ſon cœur aux cœurs qui ſont à nous ?
En vous juſtifiant vous redoublez ma crainte.
Dans vos yeux égarés trop d'horreur eſt empreinte.
Ciel ! que fera mon père alors que dans ces lieux
Ces funeſtes apprêts viendront frapper ſes yeux ?
Souvent les noms de fille & de père & de gendre,
Lorſque Rome a parlé, n'ont pu ſe faire entendre.
Notre hymen lui déplut, vous le ſavez aſſez.
Mon bonheur eſt un crime à ſes yeux offenſés.
On dit que Nonnius eſt mandé de Préneſte.
Quels effets il verra de cet hymen funeſte !
Cher époux, quel uſage affreux, infortuné,
Du pouvoir que ſur moi l'amour vous a donné !
Vous avez un parti ; mais Cicéron, mon père,
Caton, Rome, les dieux ſont du parti contraire.
Peut-être Nonnius vient vous perdre aujourd'hui.

CATILINA.

Non, il ne viendra point, ne craignez rien de lui.

AURELIE.

Comment ?

CATILINA.

Aux murs de Rome il ne pourra ſe rendre,
Que pour y reſpecter & ſa fille & ſon gendre.
Je ne peux m'expliquer, mais ſouvenez-vous bien,

Qu'en tout ſon intérêt s'accorde avec le mien.
Croyez, quand il verra qu'avec lui je partage
De mes juſtes projets le premier avantage,
Qu'il ſera trop heureux d'abjurer devant moi
Les ſuperbes tyrans dont il reçu la loi.
Je vous ouvre à tous deux, & vous devez m'en croire,
Une ſource éternelle & d'honneur & de gloire.

AURELIE.

La gloire eſt bien douteuſe, & le péril certain.
Que voulez-vous ? pourquoi forcer votre deſtin ?
Ne vous ſuffit-il pas, dans la paix, dans la guerre,
D'être un des ſouverains ſous qui tremble la terre ?
Pour tomber de plus haut où voulez-vous monter ?
De noirs preſſentimens viennent m'épouvanter.
J'ai trop chéri le joug où je me ſuis ſoumiſe.
Voilà donc cette paix que je m'étais promiſe,
Ce repos de l'amour que mon cœur a cherché.
Les dieux m'en ont punie, & me l'ont arraché.
Dès qu'un léger ſommeil vient fermer mes paupières,
Je vois Rome embraſée, & des mains meurtrières,
Des ſupplices, des morts, des fleuves teints de ſang ;
De mon père au ſénat je vois percer le flanc :
Vous-même environné d'une troupe en furie,
Sur des monceaux de morts exhalant votre vie ;
Des torrens de mon ſang répandus par vos coups,
Et votre épouſe enfin mourante auprès de vous.
Je me lève, je fuis ces images funèbres ;
Je cours, je vous demande au milieu des ténèbres ;
Je vous retrouve hélas ! & vous me replongez
Dans l'abyme des maux qui me ſont préſagés.

CATILINA.

Allez, Catilina ne craint point les augures,
Et je veux du courage, & non pas des murmures,
Quand je ſers & l'état, & vous, & mes amis.

AURELIE.

Ah cruel! eſt-ce ainſi que l'on ſert ſon pays?
J'ignore à quels deſſeins ta fureur s'eſt portée;
S'ils étaient généreux, tu m'aurais conſultée:
Nos communs intérêts ſemblaient te l'ordonner.
Si tu feins avec moi, je dois tout ſoupçonner.
Tu te perdras, déjà ta conduite eſt ſuſpecte
A ce conſul ſévère, & que Rome reſpecte.

CATILINA.

Cicéron reſpecté! lui mon lâche rival!

SCENE IV.

CATILINA, AURELIE, MARTIAN l'un des conjurés.

MARTIAN.

SEIGNEUR, Cicéron vient près de ce lieu fatal.
Par ſon ordre bientôt le ſénat ſe raſſemble:
Il vous mande en ſecret.

AURELIE.

Catilina, je tremble
A cet ordre ſubit, à ce funeſte nom.

CATILINA.

Mon épouſe trembler au nom de Cicéron!
Que Nonnius ſéduit le craigne & le révère;
Qu'il déshonore ainſi ſon rang, ſon caractère;

Qu'il ſerve, il en eſt digne, & je plains ſon erreur :
Mais de vos ſentimens j'attends plus de grandeur.
Allez, ſouvenez-vous que vos nobles ancêtres
Choiſiſſaient autrement leurs conſuls & leurs maîtres.
Quoi, vous femme & romaine, & du ſang d'un Néron,
Vous ſeriez ſans orgueil & ſans ambition ?
Il en faut aux grands cœurs.

AURELIE.

Tu crois le mien timide ;
La ſeule cruauté te paraît intrépide.
Tu m'oſes reprocher d'avoir tremblé pour toi.
Le conſul va paraître, adieu, mais connais-moi.
Apprends que cette épouſe à tes loix trop ſoumiſe,
Que tu devais aimer, que ta fierté mépriſe,
Qui ne peut te changer, qui ne peut t'attendrir,
Plus romaine que toi, peut t'apprendre à mourir.

CATILINA.

Que de chagrins divers il faut que je dévore !
Cicéron que je vois eſt moins à craindre encor.

SCENE V.

CICERON *dans l'enfonçement.*

Le chef des licteurs, CATILINA.

CICERON *au chef des licteurs.*

SUIVEZ mon ordre, allez, de ce perfide cœur
Je prétends ſans témoin ſonder la profondeur.
La crainte quelquefois peut ramener un traître.

CATILINA.

Quoi, c'eſt ce plébéien dont Rome a fait ſon maître!

CICERON.

Avant que le ſénat ſe raſſemble à ma voix,
Je viens, Catilina, pour la dernière fois,
Apporter le flambeau ſur le bord de l'abyme,
Où votre aveuglement vous conduit par le crime.

CATILINA.

Qui vous?

CICERON.

Moi.

CATILINA.

C'eſt ainſi que votre inimitié...

CICERON.

C'eſt ainſi que s'explique un reſte de pitié.
Vos cris audacieux, votre plainte frivole,
Ont aſſez fatigué les murs du capitole.
Vous feignez de penſer que Rome & le ſénat
Ont avili dans moi l'honneur du conſulat.
Concurrent malheureux à cette place inſigne,
Votre orgueil l'attendait; mais en étiez-vous digne?
La valeur d'un ſoldat, le nom de vos ayeux,
Ces prodigalités d'un jeune ambitieux,
Ces jeux & ces feſtins qu'un vain luxe prépare,
Etaient-ils un mérite aſſez grand, aſſez rare,
Pour vous faire eſpérer de diſpenſer des loix
Au peuple ſouverain qui règne ſur les rois?
A vos prétentions j'aurais cédé peut-être.
Si j'avais vu dans vous ce que vous deviez être.
Vous pouviez de l'état être un jour le ſoutien;

Mais pour être conſul devenez citoyen.
Penſez-vous affaiblir ma gloire & ma puiſſance,
En décriant mes ſoins, mon état, ma naiſſance?
Dans ces tems malheureux, dans nos jours corrompus,
Faut-il des noms à Rome? il lui faut des vertus.
Ma gloire (& je la dois à ces vertus ſévères.)
Eſt de ne rien tenir des grandeurs de mes pères.
Mon nom commence en moi: de votre honneur jaloux,
Tremblez que votre nom ne finiſſe dans vous.

CATILINA.

Vous abuſez beaucoup, magiſtrat d'une année,
De votre autorité paſſagère & bornée.

CICERON.

Si j'en avais uſé, vous ſeriez dans les fers,
Vous l'éternel appui des citoyens pervers;
Vous, qui de nos autels ſouillant les privilèges,
Portez juſqu'aux lieux ſaints vos fureurs ſacrilèges,
Qui comptez tous vos jours, & marquez tous vos pas,
Par des plaiſirs affreux, ou des aſſaſſinats;
Qui ſavez tout braver, tout oſer & tout feindre:
Vous enfin, qui ſans moi ſeriez peut-être à craindre,
Vous avez corrompu tous les dons précieux,
Que pour un autre uſage ont mis en vous les dieux;
Courage, adreſſe, eſprit, grace, fierté ſublime,
Tout dans votre ame aveugle eſt l'inſtrument du crime.
Je détournais de vous des regards paternels,
Qui veillaient au deſtin du reſte des mortels.
Ma voix que craint l'audace, & que le faible implore,
Dans le rang des Verrès ne vous mit point encore;
Mais devenu plus fier par tant d'impunité,

Jusqu'à trahir l'état vous avez attenté.
Le désordre est dans Rome, il est dans l'Etrurie.
On parle de Préneste, on soulève l'Ombrie.
Les soldats de Sylla de carnage altérés,
Sortent de leur retraite aux meurtres préparés.
Mallius en Toscane arme leurs mains féroces.
Les coupables soutiens de ces complots atroces
Sont tous vos partisans déclarés ou secrets;
Partout le nœud du crime unit vos intérêts.
Ah! sans qu'un jour plus grand éclaire ma justice,
Sachez que je vous crois leur chef ou leur complice;
Que j'ai partout des yeux, que j'ai partout des mains,
Que malgré vous encor il est de vrais romains;
Que ce cortège affreux d'amis vendus au crime
Sentira comme vous l'équité qui m'anime.
Vous n'avez vu dans moi qu'un rival de grandeur,
Voyez-y votre juge, & votre accusateur,
Qui va dans un moment vous forcer de répondre
Au tribunal des loix qui doivent vous confondre,
Des loix qui se taisaient sur vos crimes passés,
De ces loix que je venge, & que vous renversez.

CATILINA.

Je vous ai déjà dit, seigneur, que votre place
Avec Catilina permet peu cette audace.
Mais je veux pardonner des soupçons si honteux,
En faveur de l'état que nous servons tous deux.
Je fais plus, je respecte un zèle infatigable,
Aveugle, je l'avoue, & pourtant estimable.
Ne me reprochez plus tous mes égaremens,
D'une ardente jeunesse impétueux enfans;

Le ſénat m'en donna l'exemple trop funeſte.
Cet emportement paſſe, & le courage reſte.
Ce luxe, ces excès, ces fruits de la grandeur,
Sont les vices du tems, & non ceux de mon cœur.
Songez que cette main ſervit la république;
Que ſoldat en Aſie, & juge dans l'Afrique,
J'ai malgré nos excès & nos diviſions,
Rendu Rome terrible aux yeux des nations.
Moi je la trahirais, moi qui l'ai ſu défendre?

CICERON.

Marius & Sylla, qui la mirent en cendre,
Ont mieux ſervi l'état, & l'ont mieux défendu.
Les tyrans ont toujours quelqu'ombre de vertu;
Ils ſoutiennent les loix avant de les abattre.

CATILINA.

Ah! ſi vous ſoupçonnez ceux qui ſavent combattre,
Accuſez donc Céſar, & Pompée, & Craſſus,
Pourquoi fixer ſur moi vos yeux toujours déçus?
Parmi tant de guerriers, dont on craint la puiſſance,
Pourquoi ſuis-je l'objet de votre défiance?
Pourquoi me choiſir, moi? par quel zèle emporté?..

CICERON.

Vous-même jugez-vous, l'avez-vous mérité?

CATILINA.

Non, mais j'ai trop daigné m'abaiſſer à l'excuſe;
Et plus je me défends, plus Cicéron m'accuſe.
Si vous avez voulu me parler en ami,
Vous vous êtes trompé, je ſuis votre ennemi;
Si c'eſt en citoyen, comme vous je crois l'être:
Et ſi c'eſt en conſul, ce conſul n'eſt pas maître,

Il préſide au ſénat, & je peux l'y braver.

CICERON.

J'y punis les forfaits, tremble de m'y trouver.
Malgré toute ta haine à mes yeux mépriſable,
Je t'y protégerai, ſi tu n'es point coupable :
Fuis Rome, ſi tu l'es.

CATILINA.

C'en eſt trop ; arrêtez.
C'eſt trop ſouffrir le zèle où vous vous emportez.
De vos vagues ſoupçons j'ai dédaigné l'injure ;
Mais après tant d'affronts que mon orgueil endure,
Je veux que vous ſachiez que le plus grand de tous
N'eſt pas d'être accuſé, mais protégé par vous.

CICERON (*ſeul.*)

Le traître penſe-t-il, à force d'inſolence,
Par ſa fauſſe grandeur prouver ſon innocence ?
Tu ne peux m'impoſer, perfide, ne crois pas
Eviter l'œil vengeur attaché ſur tes pas.

SCENE VI.

CICERON, CATON.

CICERON.

EH bien, ferme Caton, Rome eſt-elle en défenſe ?

CATON.

Vos ordres ſont ſuivis. Ma prompte vigilance
A diſpoſé déjà ces braves chevaliers,
Qui ſous vos étendarts marcheront les premiers.

Mais je crains tout du peuple, & du ſénat lui-même.

CICERON.

Du ſénat ?

CATON.

Enivré de ſa grandeur ſuprême,
Dans ſes diviſions il ſe forge des fers.

CICERON.

Les vices des Romains ont vengé l'univers.
La vertu diſparaît ; la liberté chancelle :
Mais Rome a des Catons, j'eſpère encor pour elle.

CATON.

Ah ! qui ſert ſon pays ſert ſouvent un ingrat.
Votre mérite même irrite le ſénat ;
Il voit d'un œil jaloux cet éclat qui l'offenſe.

CICERON.

Les regards de Caton ſeront ma récompenſe.
Au torrent de mon ſiècle, à ſon iniquité,
J'oppoſe ton ſuffrage, & la poſtérité.
Faiſons notre devoir : les dieux feront le reſte.

CATON.

Eh, comment réſiſter à ce torrent funeſte,
Quand je vois dans ce temple aux vertus élevé,
L'infame trahiſon marcher le front levé ?
Croit-on que Mallius, cet indigne rebelle,
Ce tribun des ſoldats, ſubalterne infidele,
De la guerre civile arborât l'étendart,
Qu'il oſât s'avancer vers ce ſacré rempart,
Qu'il eût pu fomenter ces ligues menaçantes,
S'il n'était ſoutenu par des mains plus puiſſantes,
Si quelque rejetton de nos derniers tyrans

N'allumait en ſecret des feux plus dévorans ?
Les premiers du ſénat nous trahiſſent peut-être ;
Des cendres de Sylla les tyrans vont renaître.
Céſar fut le premier que mon cœur ſoupçonna.
Oui, j'accuſe Céſar.

CICERON.

Et moi Catilina.
De brigues, de complots, de nouveautés avide,
Vaſte dans ſes projets, impétueux, perfide,
Plus que Céſar encor je le crois dangereux,
Beaucoup plus téméraire, & bien moins généreux.
Je viens de lui parler, j'ai vu ſur ſon viſage,
J'ai vu dans ſes diſcours ſon audace & ſa rage,
Et la ſombre hauteur d'un eſprit affermi,
Qui ſe laſſe de feindre, & parle en ennemi.
De ces obſcurs complots je cherche les complices.
Tous ſes crimes paſſés ſont mes premiers indices.
J'en préviendrai la ſuite.

CATON.

Il a beaucoup d'amis ;
Je crains pour les romains des tyrans réunis.
L'armée eſt en Aſie, & le crime eſt dans Rome ;
Mais pour ſauver l'état il ſuffit d'un grand-homme.

CICERON.

Si nous ſommes unis, il ſuffit de nous deux.
La diſcorde eſt bientôt parmi les factieux.
Céſar peut conjurer, mais je connais ſon ame ;
Je ſais quel noble orgueil le domine & l'enflamme.
Son cœur ambitieux ne peut être abattu,
Juſqu'à ſervir en lâche un tyran ſans vertu.

Il aime Rome encor, il ne veut point de maître;
Mais je prévois trop bien qu'un jour il voudra l'être.
Tous deux jaloux de plaire, & plus de commander,
Ils ſont montés trop haut pour jamais s'accorder.
Par leur déſunion Rome ſera ſauvée.
Allons, n'attendons pas que de ſang abreuvée,
Elle tende vers nous ſes languiſſantes mains,
Et qu'on donne des fers aux maîtres des humains.

Fin du premier acte.





ACTE II

SCENE PREMIERE.

CATILINA, CETHEGUS.

CETHEGUS.

TANDIS que tout s'apprête, & que ta main hardie
Va de Rome & du monde allumer l'incendie,
Tandis que ton armée approche de ces lieux,
Sais-tu ce qui se passe en ces murs odieux?

CATILINA.

Je sais que d'un consul la sombre défiance
Se livre à des terreurs qu'il appelle prudence.
Sur le vaisseau public ce pilote égaré
Présente à tous les vents un flanc mal assuré;
Il s'agite au hasard, à l'orage il s'apprête,
Sans savoir seulement d'où viendra la tempête.
Ne crains rien du sénat: ce corps faible & jaloux
Avec joie en secret l'abandonne à nos coups.
Ce sénat divisé, ce monstre à tant de têtes,
Si fier de sa noblesse, & plus de ses conquêtes,
Voit avec les transports de l'indignation
Les souverains des rois respecter Cicéron.
César n'est point à lui, Crassus le sacrifie.
J'attends tout de ma main, j'attends tout de l'envie.
C'est un homme expirant qu'on voit d'un faible effort
Se débattre & tomber dans les bras de la mort.

CETHEGUS.

Il a des envieux, mais il parle, il entraîne ;
Il réveille la gloire, il ſubjugue la haine
Il domine au ſénat.

CATILINA.

Je le brave en tous lieux ;
J'entends avec mépris ſes cris injurieux ;
Qu'il déclame à ſon gré juſqu'à ſa dernière heure,
Qu'il triomphe en parlant, qu'on l'admire, & qu'il meure.
De plus cruels ſoucis, des chagrins plus preſſans,
Occupent mon courage, & règnent ſur mes ſens.

CETHEGUS.

Que dis-tu ? qui t'arrête en ta noble carrière ?
Quand l'adreſſe & la force ont ouvert la barrière,
Que crains-tu ?

CATILINA.

Ce n'eſt pas mes nombreux ennemis ;
Mon parti ſeul m'alarme, & je crains mes amis ;
De Lentulus-Sura l'ambition jalouſe,
Le grand cœur de Céſar, & ſur-tout mon épouſe.

CETHEGUS.

Ton épouſe ? tu crains une femme & des pleurs ?
Laiſſe-lui ſes remords, laiſſe-lui ſes terreurs ;
Tu l'aimes, mais en maître, & ſon amour docile
Eſt de tes grands deſſeins un inſtrument utile.

CATILINA.

Je vois qu'il peut enfin devenir dangereux.
Rome, un époux, un fils partagent trop ſes vœux.
O Rome, ô nom fatal, ô liberté chérie,
Quoi, dans ma maiſon même on parle de patrie !

Je veux, qu'avant le tems fixé pour le combat,
Tandis que nous allons éblouir le ſénat,
Ma femme, avec mon fils, de ces lieux enlevée,
Abandonne une ville aux flammes réſervée,
Qu'elle parte, en un mot. Nos femmes, nos enfans,
Ne doivent point troubler ces terribles momens.
Mais Céſar !

CETHEGUS.

Que veux-tu ? Si par ton artifice
Tu ne peux réuſſir à t'en faire un complice,
Dans le rang des proſcrits faut-il placer ſon nom ?
Faut-il confondre enfin Céſar & Cicéron ?

CATILINA.

C'eſt-là ce qui m'occupe, & s'il faut qu'il périſſe,
Je me ſens étonné de ce grand ſacrifice.
Il ſemble qu'en ſecret reſpectant ſon deſtin,
Je révère dans lui l'honneur du nom romain.
Mais Sura viendra-t-il ?

CETHEGUS.

Compte ſur ſon audace :
Tu ſais comme ébloui des grandeurs de ſa race,
A partager ton règne il ſe croit deſtiné.

CATILINA.

Qu'à cet eſpoir trompeur il reſte abandonné.
Tu vois avec quel art il faut que je ménage
L'orgueil préſomptueux de cet eſprit ſauvage,
Ses chagrins inquiets, ſes ſoupçons, ſon courroux.
Sais-tu que de Céſar il oſe être jaloux ?
Enfin j'ai des amis moins aiſés à conduire
Que Rome & Cicéron ne coutent à détruire.

O d'un chef de parti dur & pénible emploi!

CETHEGUS.

Le ſoupçonneux Sura s'avance ici vers toi.

SCENE II.

CATILINA, CETHEGUS, LENTULUS-SURA.

SURA.

AINSI malgré mes ſoins & malgré ma prière,
Vous prenez dans Céſar une aſſurance entière.
Vous lui donnez Préneſte, il devient notre appui.
Penſez-vous me forcer à dépendre de lui?

CATILINA.

Le ſang des Scipions n'eſt point fait pour dépendre.
Ce n'eſt qu'au premier rang que vous devez prétendre.
Je traite avec Céſar, mais ſans m'y confier.
Son crédit peut nous nuire, il peut nous appuyer.
Croyez qu'en mon parti s'il faut que je l'engage,
Je me ſers de ſon nom, mais pour votre avantage.

SURA.

Ce nom eſt-il plus grand que le vôtre & le mien?
Pourquoi vous abaiſſer à briguer ce ſoutien?
On le fait trop valoir, & Rome eſt trop frappée
D'un mérite naiſſant qu'on oppoſe à Pompée.
Pourquoi le reprocher alors que je vous ſers?
Ne peut-on ſans Céſar ſubjuguer l'univers?

CATILINA.

Nous le pouvons, ſans doute, & ſur votre vaillance
J'ai fondé dès long-tems ma plus forte eſpérance.

Mais César eſt aimé du peuple & du ſénat;
Politique, guerrier, pontife, magiſtrat,
Terrible dans la guerre, & grand dans la tribune,
Par cent chemins divers il court à la fortune.
Il nous eſt néceſſaire.

SURA.

Il nous ſera fatal,
Notre égal aujourd'hui, demain notre rival,
Bientôt notre tyran, tel eſt ſon caractère;
Je le crois du parti le plus grand adverſaire.
Peut-être qu'à vous ſeul il daignera céder,
Mais croyez qu'à tout autre il voudra commander.
Je ne ſouffrirai point puiſqu'il faut vous le dire,
De ſon fier aſcendant le dangereux empire.
Je vous ai prodigué mon ſervice & ma foi,
Et je renonce à vous, s'il emporte ſur moi.

CATILINA.

J'y conſens; faites plus, arrachez-moi la vie,
Je m'en déclare indigne, & je la ſacrifie,
Si je permets jamais, de nos grandeurs jaloux,
Qu'un autre oſe penſer à s'élever ſur nous.
Mais ſouffrez qu'à César votre intérêt me lie;
Je le flatte aujourd'hui, demain je l'humilie:
Je ferai plus peut-être; en un mot vous penſez
Que ſur nos intérêts mes yeux s'ouvrent aſſez.

(*à Céthégus.*)

Va, prépare en ſecret le départ d'Aurélie;
Que des ſeuls conjurés ſa maiſon ſoit remplie.
De ces lieux cependant qu'on écarte ſes pas;
Craignons de ſon amour les funeſtes éclats:

Par un autre chemin tu reviendras m'attendre,
Vers ces lieux retirés où César va m'attendre.

SURA.

Enfin donc sans César vous n'entreprenez rien ?
Nous attendons le fruit de ce grand entretien.

CATILINA.

Allez, j'espère en vous plus que dans César même.

CETHEGUS.

Je cours exécuter ta volonté suprême :
Et sous tes étendarts à jamais réunir
Ceux qui mettent leur gloire à savoir t'obéir.

SCENE III.

CATILINA, CESAR.

CATILINA.

EH bien, César, eh bien ! toi de qui la fortune
Dès le tems de Sylla me fut toujours commune,
Toi, dont j'ai présagé les éclatans destins,
Toi né pour être un jour le premier des Romains,
N'es-tu donc aujourd'hui que le premier esclave
Du fameux plébéin qui t'irrite & te brave ?
Tu le hais, je le sais, & ton œil pénétrant
Voit pour s'en affranchir ce que Rome entreprend.
Et tu balancerais ? & ton ardent courage
Craindrait de nous aider à sortir d'esclavage ?
Des destins de la terre il s'agit aujourd'hui,
Et César souffrirait qu'on les changeât sans lui ?

Quoi ! n'es-tu plus jaloux du nom du grand Pompée ?
Ta haine pour Caton s'eſt-elle diſſipée ?
N'es-tu pas indigné de ſervir les autels,
Quand Ciceron préſide au deſtin des mortels ?
Quand l'obſcur habitant des rives du Fibrêne
Siége au-deſſus de toi ſur la pourpre romaine ?
Souffriras-tu long-tems tous ces rois faſtueux,
Cet heureux Lucullus, brigand voluptueux,
Fatigué de ſa gloire, énervé de molleſſe ;
Un Craſſus étonné de ſa propre richeſſe,
Dont l'opulence avide oſant nous inſulter,
Aſſervirait l'état, s'il daignait l'acheter ?
Ah ! de quelque côté que tu jettes la vue,
Vois Rome turbulente, ou Rome corrompue.
Vois ces lâches vainqueurs en proie aux factions,
Diſputer, dévorer le ſang des nations.
Le monde entier t'appelle, & tu reſtes paiſible !
Veux-tu laiſſer languir ce courage invincible ?
De Rome qui te parle as-tu quelque pitié ?
Céſar eſt-il fidèle à ma tendre amitié ?

CÉSAR

Oui, ſi dans le ſénat on te fait injuſtice,
Céſar te défendra, compte ſur mon ſervice.
Je ne peux te trahir, n'exige rien de plus.

CATILINA.

Et tu bornais là tes vœux irréſolus?
C'eſt à parler pour moi que tu peux te réduire ?

CÉSAR.

J'ai peſé tes projets, je ne veux pas leur nuire ;
Je peux leur applaudir, je n'y veux point entrer.

CATILINA.

J'entends, pour les heureux tu veux te déclarer.
Des premiers mouvemens ſpectateur immobile,
Tu veux ravir les fruits de la guerre civile,
Sur nos communs débris établir ta grandeur.

CÉSAR.

Non, je veux des dangers plus dignes de mon cœur.
Ma haine pour Caton, ma fière jalouſie
Des lauriers dont Pompée eſt couvert en Aſie,
Le crédit, les honneurs, l'éclat de Ciceron,
Ne m'ont déterminé qu'à ſurpaſſer leur nom.
Sur les rives du Rhin, de la Seine & du Tage,
La victoire m'appelle, & voilà mon partage.

CATILINA.

Commence donc par Rome, & ſonge que demain
J'y pourrais avec toi marcher en ſouverain.

CÉSAR.

Ton projet eſt bien grand, peut-être téméraire;
Il eſt digne de toi, mais pour ne te rien taire,
Plus il doit t'agrandir, moins il eſt fait pour moi.

CATILINA.

Comment ?

CÉSAR.

Je ne veux pas ſervir ici ſous toi.

CATILINA.

Ah! crois qu'avec Céſar on partage ſans peine.

CÉSAR.

On ne partage point la grandeur ſouveraine.
Va, ne te flatte pas que jamais à ſon char
L'heureux Catilina puiſſe enchaîner Céſar.

Tu m'as vu ton ami, je le ſuis, je veux l'être :
Mais jamais mon ami ne deviendra mon maître.
Pompée en ſerait digne, & s'il l'oſe tenter,
Ce bras levé ſur lui l'attend pour l'arrêter.
Sylla dont tu reçus la valeur en partage,
Dont j'eſtime l'audace, & dont je hais la rage,
Sylla nous a réduits à la captivité.
Mais s'il ravit l'empire, il l'avait mérité.
Il ſoumit l'Helleſpont, il fit trembler l'Euphrate,
Il ſubjugua l'Aſie, il vainquit Mithridate.
Qu'as-tu fait ? quels états, quels fleuves, quelles mers,
Quels rois par toi vaincus ont adoré nos fers ?
Tu peux avec le tems être un jour un grand homme ;
Mais tu n'as pas acquis le droit d'aſſervir Rome :
Et mon nom, ma grandeur, & mon autorité
N'ont point encor l'éclat & la maturité,
Le poids qu'exigerait une telle entrepriſe.
Je vois que tôt ou tard Rome ſera ſoumiſe
J'ignore mon deſtin ; mais ſi j'étais un jour
Forcé par les Romains de régner à mon tour,
Avant que d'obtenir une telle victoire,
J'étendrai, ſi je puis, leur empire & leur gloire,
Je ſerais digne d'eux, & je veux que leurs fers
D'eux-mêmes reſpectés de lauriers ſoient couverts.

CATILINA.

Le moyen que je t'offre eſt plus aiſé peut-être.
Qu'était donc ce Sylla, qui s'eſt fait notre maître ?
Il avait une armée ; & j'en forme aujourd'hui ;
Il m'a fallu créer ce qui s'offrait à lui ;
Il profita des tems, & moi je les fais naître.

Je ne dis plus qu'un mot : il fut roi ; veux-tu l'être ?
Veux-tu de Ciceron ſubir ici la loi,
Vivre ſon courtiſan, ou régner avec moi ?

CÉSAR.

Je ne veux l'un ni l'autre : il n'eſt pas tems de feindre.
J'eſtime Ciceron, ſans l'aimer, ni le craindre.
Je t'aime, je l'avoue, & je ne te crains pas.
Diviſe le ſénat, abaiſſe des ingrats,
Tu le peux, j'y conſens ; mais ſi ton ame aſpire
Juſqu'à m'oſer ſoumettre à ton nouvel empire,
Ce cœur ſera fidèle à tes ſecrets deſſeins,
Et ce bras combattra l'ennemi des Romains

(*Il ſort.*)

SCENE IV.

CATILINA.

AH ! qu'il ſerve, s'il l'oſe, au deſſein qui m'anime,
Et s'il n'en eſt l'appui, qu'il en ſoit la victime.
Sylla voulait le perdre, il le connaiſſait bien.
Son génie en ſecret eſt l'ennemi du mien.
Je ferai ce qu'enfin Sylla craignait de faire.



SCENE V.

CATILINA, CETHEGUS, LENTULUS-SURA.

SURA.

CESAR s'eſt-il montré favorable ou contraire ?

CATILINA.

Sa ſtérile amitié nous offre un faible appui.
Il faut & nous ſervir, & nous venger de lui.
Nous avons des ſoutiens plus sûrs & plus fideles.
Les voici ces héros vengeurs de nos querelles.

SCENE VI.

CATILINA, les conjurés.

CATILINA.

VENEZ, noble Piſon, vaillant Autronius,
Intrépide Vargonte, ardent Statilius,
Vous tous braves guerriers de tout rang, de tout âge,
Des plus grands des humains redoutable aſſemblage ;
Venez, vainqueurs des rois, vengeurs des citoyens,
Vous tous mes vrais amis, mes égaux, mes ſoutiens.
Encor quelques momens ; un dieu, qui vous ſeconde,
Va mettre entre vos mains la maîtreſſe du monde.
De trente nations malheureux conquérans,
La peine était pour vous, le fruit pour vos tyrans.
Vos mains n'ont ſubjugué Tigranne & Mithridate,
Votre ſang n'a rougi les ondes de l'Euphrate,

Que pour enorgueillir d'indignes ſénateurs,
De leurs propres appuis lâches perſécuteurs;
Grands par vos travaux ſeuls, & qui pour récompenſe
Vous permettaient de loin d'adorer leur puiſſance.
Le jour de vengeance eſt arrivé pour vous.
Je ne propoſe point à votre fier courroux
Des travaux ſans périls & des meurtres ſans gloire:
Vous pourriez dédaigner une telle victoire.
A vos cœurs généreux je promets des combats;
Je vois vos ennemis expirans ſous vos bras.
Entrez dans leurs palais; frappez, mettez en cendre
Tout ce qui prétendra l'honneur de ſe défendre;
Mais ſur-tout qu'un concert unanime & parfait
De nos vaſtes deſſeins aſſure en tout l'effet.
A l'heure où je vous parle on doit ſaiſir Préneſte;
Des ſoldats de Sylla le redoutable reſte,
Par des chemins divers & des ſentiers obſcurs,
Du fonds de la Toſcane avance vers ces murs.
Ils arrivent, je ſors, & je marche à leur tête.
Au dehors, au dedans, Rome eſt votre conquête.
Je combats Pétreius, & je m'ouvre en ces lieux,
Au pied du capitole, un chemin glorieux.
C'eſt-là que par les droits que vous donne la guerre,
Nous montons en triomphe au trône de la terre,
A ce trône ſouillé par d'indignes Romains,
Mais lavé dans leur ſang, & vengé par vos mains.
Curius & les ſiens doivent m'ouvrir les portes.

(*Il s'arrête un moment, puis il s'adreſſe à un conjuré.*)

Vous, des gladiateurs aurons-nous les cohortes?
Leur joignez-vous ſur-tout ces braves vétérans,

Qu'un odieux repos fatigua trop long-tems ?

LENTULUS.

Je dois les amener, ſi-tot que la nuit ſombre
Cachera ſous ſon voile & leur marche & leur nombre.
Je les armerai tous dans ce lieu retiré.

CATILINA.

Vous, du mont Célius êtes-vous aſſuré ?

STATILIUS.

Les gardes ſont ſéduits, on peut tout entreprendre.

CATILINA.

Vous, au mont Aventin que tout ſoit mis en cendre.
Dès que de Mallius vous verrez les drapeaux,
De ce ſignal terrible allumez les flambeaux.
Aux maiſons des proſcrits que la mort ſoit portée.
La première victime à mes yeux préſentée,
Vous l'avez tous juré, doit être Ciceron.
Immolez Céſar même, oui Céſar & Caton.
Eux morts, le ſénat tombe, & nous ſert en ſilence.
Déjà notre fortune aveugle ſa prudence ;
Dans ces murs, ſous ſon temple, à ſes yeux, ſous ſes pas,
Nous diſpoſons en paix l'appareil du trépas.
Sur-tout avant le tems ne prenez point les armes.
Que la mort des tyrans précède les alarmes ;
Que Rome & Ciceron tombent du même fer ;
Que la foudre en grondant les frappe avec l'éclair.
Vous avez dans vos mains le deſtin de la terre ;
Ce n'eſt point conſpirer, c'eſt déclarer la guerre,
C'eſt reprendre vos droits, & c'eſt vous reſſaiſir
De l'univers dompté qu'on oſait vous ravir...

(*à Céthégus & à Lentulus-Sura.*)
Vous, de ces grands desseins les auteurs magnanimes
Venez dans le sénat, venez voir vos victimes.
De ce consul encor nous entendrons la voix;
Croyez qu'il va parler pour la dernière fois.
Et vous, dignes Romains, jurez par cette épée,
Qui du sang des tyrans sera bientôt trempée,
Jurez tous de périr ou vaincre avec moi.

MARTIAN.

Oui, nous le jurons tous par ce fer & par toi.

UN AUTRE CONJURÉ.

Périsse le sénat!

MARTIAN.

Périsse l'infidele,
Qui pourra différer de venger ta querelle!
Si quelqu'un se repent, qu'il tombe sous nos coups!

CATILINA.

Allez, & cette nuit Rome entière est à vous.

Fin du second Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CATILINA, CETHEGUS, affranchis, MARTIAN, SEPTIME.

CATILINA.

TOUT eſt-il prêt ? enfin l'armée avance-t-elle ?

MARTIAN.

Oui, ſeigneur, Mallius à ſes ſermens fidele,
Vient entourer ces murs aux flammes deſtinés.
Au dehors, au dedans les ordres ſont donnés.
Les conjurés en foule au carnage s'excitent,
Et des moindres délais leurs courages s'irritent.
Preſcrivez le moment où Rome doit périr.

CATILINA.

Si-tôt que du ſénat vous me verrez ſortir,
Commencez à l'inſtant nos ſanglans ſacrifices ;
Que du ſang des proſcrits les fatales prémices
Conſacrent ſous vos mains ce redoutable jour.
Obſervez, Martian, vers cet obſcur détour,
Si d'un conſul trompé les ardens émiſſaires
Oſeraient épier nos terribles myſtères.

CETHEGUS.

Peut-être avant le tems faudra-t-il l'attaquer,
Au milieu du ſénat qu'il vient de convoquer ;
Je vois qu'il prévient tout, & que Rome alarmée...

CATILINA.

Prévient-il Mallius ? prévient-il mon armée ?
Connaît-il mes projets ? sait-il, dans son effroi,
Que Mallius n'agit, n'est armé que pour moi ?
Suis-je fait pour fonder ma fortune & ma gloire
Sur un vain brigandage, & non sur la victoire ?
Va, mes desseins sont grands, autant que mesurés ;
Les soldats de Sylla sont mes vrais conjurés.
Quand des mortels obscurs, & de vils téméraires,
D'un complot mal tissu forment les nœuds vulgaires,
Un seul ressort qui manque à leurs piéges tendus,
Détruit l'ouvrage entier, & l'on n'y revient plus.
Mais des mortels choisis, & tels que nous sommes,
Ces desseins si profonds, ces crimes de grands hommes,
Cette élite indomptable, & ce superbe choix
Des descendans de Mars & des vainqueurs des rois,
Tous ces ressorts secrets, dont la force assurée
Trompe de Ciceron la prudence égarée,
Un feu dont l'étendue embrasse au même instant
Les Alpes, l'Apennin, l'aurore & le couchant,
Que Rome doit nourrir, que rien ne peut éteindre :
Voilà notre destin, dis-moi s'il est à craindre.

CETHEGUS.

Sous le nom de César Préneste est-elle à nous ?

CATILINA.

C'est-là mon premier pas ; c'est un des plus grands coups,
Qu'au sénat incertain je porte en assurance.
Tandis que Nonnius tombe sous ma puissance,
Tandis qu'il est perdu, je fais semer le bruit,
Que tout ce grand complot par lui-même est conduit.

La moitié du ſénat croit Nonnius complice.
Avant qu'on délibère, avant qu'on s'éclairciſſe,
Avant que ce ſénat, ſi lent dans ſes débats,
Ait démêlé le piége où j'ai conduit ſes pas,
Mon armée eſt dans Rome, & la terre aſſervie.
Allez, que de ces lieux on enlève Aurélie,
Et que rien ne partage un ſi grand intérêt.

SCENE II.

AURELIE, CATILINA, CETHEGUS, &c.

AURELIE (*une lettre à la main.*)
Lis ton ſort & le mien, ton crime & ton arrêt,
Voilà ce qu'on m'écrit.

CATILINA.
Quelle main téméraire...
Eh bien, je reconnais le ſeing de votre père.

AURELIE.
Lis..

CATILINA *lit la lettre.*
« La mort trop long-tems a reſpecté mes jours,
» Une fille que j'aime en termine le cours.
» Je ſuis trop bien puni, dans ma triſte vieilleſſe,
» De cet hymen affreux qu'a permis ma faibleſſe.
» Je ſais de votre époux les complots odieux.
» Céſar qui nous trahit veut enlever Préneſte.
» Vous avez partagé leur trahiſon funeſte.
» Repentez-vous, ingrate, ou périſſez comme eux...
Mais comment Nonnius aurait-il pu connaître

Des ſecrets qu'un conſul ignore encor peut-être ?

CETHEGUS.

Ce billet peut vous perdre .

CATILINA (*à Céthégus.*)

Il pourra nous ſervir.

(*à Aurélie.*)

Il faut tout vous apprendre, il faut tout éclaircir.
Je vais armer le monde, & c'eſt pour ma défenſe.
Vous, dans ce jour de ſang marqué pour ma puiſſance,
Voulez-vous préférer un père à votre époux ?
Pour la dernière fois dois-je compter ſur vous ?

AURELIE.

Tu m'avais ordonné le ſilence & la fuite ;
Tu voulais à mes pleurs dérober ta conduite ;
Eh bien, que prétends-tu ?

CATILINA.

Partez au même inſtant;
Envoyez au conſeil ce billet important.
J'ai mes raiſons, je veux qu'il apprenne à connaître
Que Céſar eſt à craindre, & plus que moi peut-être :
Je n'y ſuis point nommé ; Céſar eſt accuſé,
C'eſt ce que j'attendois ; tout le reſte eſt aiſé.
Que mon fils au berceau, mon fils né pour la guerre,
Soit porté dans vos bras aux vainqueurs de la terre,
Ne rentrez avec lui dans ces murs abhorrés,
Que quand j'en ſerai maître, & quand vous régnerez.
Notre hymen eſt ſecret, je veux qu'on le publie
Au milieu de l'armée, aux yeux de l'Italie.
Je veux que votre père, humble dans ſon courroux,
Soit le premier ſujet qui tombe à vos genoux.

Partez, daignez me croire, & laiſſez-vous conduire ;
Laiſſez-moi mes dangers, ils doivent me ſuffire :
Et ce n'eſt pas à vous de partager mes ſoins.
Vainqueur & couronné cette nuit je vous joins.

AURELIE.

Tu vas ce jour dans Rome ordonner le carnage ?

CATILINA.

Oui, de nos ennemis j'y vais punir la rage.
Tout eſt prêt, on m'attend.

AURELIE.

Commence donc par moi,
Commence par ce meurtre, il eſt digne de toi :
Barbare, j'aime mieux, avant que tout périſſe
Expirer par tes mains, que vivre ta complice.

CATILINA.

Qu'au nom de nos liens votre eſprit raffermi...

CETHEGUS.

Ne déſeſpérez point un époux, un ami.
Tout vous eſt confié, la carrière eſt ouverte ;
Et reculer d'un pas, c'eſt courir à ſa perte.

AURELIE.

Ma perte fut certaine, au moment où mon cœur
Reçut de vos conſeils le poiſon ſéducteur ;
Quand j'acceptai ſa main, quand je fus abuſée,
Attachée à ſon ſort, victime mépriſée ;
Vous penſez que mes yeux timides, conſternés,
Reſpecteront toujours vos complots forcenés.
Malgré moi ſous vos pas vous m'avez ſu conduire.
J'aimais ; il fut aiſé, cruels, de me ſéduire !
Et c'eſt un crime affreux dont on doit vous punir,

Qu'à

Qu'à tant d'atrocité l'amour ait pu servir.
Dans mon aveuglement, que ma raison déplore;
Ce reste de raison m'éclaire au moins encore.
Il fait rougir mon front de l'abus détesté
Que vous avez tous fait de ma crédulité.
L'amour me fit coupable, & je ne veux plus l'être;
Je ne veux point servir les attentats d'un maître;
Je renonce à mes vœux, à ton crime, à ta foi;
Mes mains mes propres mains s'armeront contre toi.
Frappe & traîne dans Rome embrasée & fumante,
Pour ton premier exploit, ton épouse expirante.
Fais périr avec moi l'enfant infortuné,
Que les dieux en courroux à mes vœux ont donné;
Et couvert de son sang, libre dans ta furie,
Barbare, assouvis-toi du sang de ta patrie.

CATILINA.

C'est donc là ce grand cœur, & qui me fut soumis?
Ainsi vous vous rangez parmi mes ennemis?
Ainsi dans la plus juste & la plus noble guerre,
Qui jamais décida du destin de la terre;
Quand je brave un consul, & Pompée, & Caton;
Mes plus grands ennemis seront dans ma maison?
Les préjugés romains de votre faible père
Arment contre moi-même une épouse si chère?
Et vous mêlez enfin la menace à l'effroi?

AURELIE.

Je menace le crime.... & je tremble pour toi.
Dans mes emportemens vois encor ma tendresse;
Frémis d'en abuser, c'est ma seule faiblesse.
Crains...

CATILINA.

Cet indigne mot n'eſt pas fait pour mon cœur.
Ne me parlez jamais de paix ni de terreur:
C'eſt aſſez m'offenſer. Ecoutez, je vous aime;
Mais ne préſumez pas que m'oubliant moi-même,
J'immole à mon amour ces amis généreux,
Mon parti, mes deſſeins & l'empire avec eux.
Vous n'avez pas oſé regarder la couronne.
Jugez de mon amour, puiſque je vous pardonne;
Mais ſachez...

AURELIE.

La couronne où tendent tes deſſeins,
Cet objet du mépris du reſte des Romains,
Va, je l'arracherais ſur mon front affermie,
Comme un ſigne inſultant d'horreur & d'infamie.
Quoi, tu m'aimes aſſez pour ne te pas venger,
Pour ne me punir pas de t'oſer outrager,
Pour ne pas ajouter ta femme à tes victimes?
Et moi, je t'aime aſſez pour arrêter tes crimes.
Et je cours...

SCENE III.

CATILINA, CETHEGUS, LENTULUS-SURA, AURELIE, &c.

SURA.

C'EN eſt fait, & nous ſommes perdus:
Nos amis ſont trahis, nos projets confondus.
Préneſte entre nos mains n'a point été remiſe;

Nonnius vient dans Rome, il ſait notre entrepriſe.
Un de nos confidens dans Préneſte arrêté
A ſubi les tourmens, & n'a pas réſiſté.
Nous avons trop tardé, rien ne peut nous défendre.
Nonnius au ſénat vient accuſer ſon gendre.
Il va chez Ciceron, qui n'eſt que trop inſtruit.

AURELIE.

Eh bien, de tes forfaits tu vois quel eſt le fruit.
Voilà ces grands deſſeins, où j'aurais dû ſouſcrire,
Ces deſtins de Sylla, ce trône, cet empire!
Es-tu déſabuſé? tes yeux ſont-ils ouverts?

CATILINA (*après un moment de ſilence.*)

Je ne m'attendais pas à ce nouveau revers.
Mais... me trahiriez-vous?

AURELIE.

Je le devrais peut-être.
Je devrais ſervir Rome en la vengeant d'un traître:
Nos dieux m'en avoueraient. Je ferai plus; je veux
Te rendre à ton pays, & vous ſauver tous deux.
Ce cœur n'a pas toujours la faibleſſe en partage.
Je n'ai point tes fureurs, mais j'aurais ton courage;
L'amour en donne au moins. J'ai prévu le danger,
Ce danger eſt venu, je vais le partager.
Je vais trouver mon père; il faudra que j'obtienne
Qu'il m'arrache la vie, ou qu'il ſauve la tienne.
Il m'aime, il eſt facile, il craindra devant moi
D'armer le déſeſpoir d'un gendre tel que toi.
J'irai parler de paix à Ciceron lui-même.
Ce conſul qui te craint, ce ſénat où l'on t'aime,
Où Céſar te ſoutient, où ton nom eſt puiſſant,

Se tiendront trop heureux de te croire innocent.
On pardonne aiſément à ceux qui ſont à craindre.
Repens-toi ſeulement; mais repens-toi ſans feindre:
Il n'eſt que ce parti quand on eſt découvert.
Il bleſſe ta fierté; mais tout autre te perd.
Et je te donne au moins, quoi qu'on puiſſe entreprendre,
Le tems de quitter Rome, ou d'oſer t'y défendre.
Plus de reproche ici ſur tes complots pervers;
Coupable je t'aimais, malheureux je te ſers:
Je mourrai pour ſauver & tes jours & ta gloire.
Adieu. Catilina doit apprendre à me croire:
Je l'avais mérité.

CATILINA (*l'arrêtant.*)

Que faire, & quel danger?
Ecoutez... le ſort change, il me force à changer...
Je me rends... je vous cède... il faut vous ſatisfaire...
Mais... ſongez qu'un époux eſt pour vous plus qu'un père,
Et que dans le péril dont nous ſommes preſſés,
Si je prends un parti, c'eſt vous qui m'y forcez.

AURELIE.

Je me charge de tout, fût-ce encor de ta haine.
Je te ſers, c'eſt aſſez. Fille, épouſe & Romaine,
Voilà tous mes devoirs, je les ſuis, & le tien
Eſt d'égaler un cœur auſſi pur que le mien.



SCENE IV.

CATILINA, CETHEGUS, affranchis, LENTULUS-SURA.

SURA.

Est-ce Catilina que nous venons d'entendre ?
N'es-tu de Nonnius que le timide gendre ?
Esclave d'une femme, & d'un seul mot troublé;
Ce grand cœur s'est rendu si-tôt qu'elle a parlé.

CETHEGUS.

Non, tu ne peux changer, ton génie invincible
Animé par l'obstacle en sera plus terrible.
Sans ressource à Préneste, accusés au sénat,
Nous pourrions être encor les maîtres de l'état;
Nous le ferions trembler, même dans les supplices.
Nous avons trop d'amis, trop d'illustres complices,
Un parti trop puissant, pour ne pas éclater.

SURA.

Mais avant le signal on peut nous arrêter.
C'est lorsque dans la nuit le sénat se sépare,
Que le parti s'assemble, & que tout se déclare.
Que faire ?

CETHEGUS (*à Catilina.*)

Tu te tais, & tu frémis d'effroi ?

CATILINA.

Oui, je frémis du coup que mon sort veut de moi.

SURA.

J'attends peu d'Aurélie, & dans ce jour funeste,

Vendre cher notre vie eſt tout ce qui nous reſte.

CATILINA.

Je compte les momens, & j'obſerve les lieux.
Aurélie en flattant ce vieillard odieux,
En le baignant de pleurs, en lui demandant grace,
Suſpendra pour un tems ſa courſe & ſa menace.
Ciceron que j'alarme eſt ailleurs arrêté;
C'en eſt aſſez, amis, tout eſt en ſureté.
Qu'on tranſporte ſoudain les armes néceſſaires;
Armez tout, affranchis, eſclaves & ſicaires,
Débarraſſez l'amas de ces lieux ſouterrains,
Et qu'il en reſte encor aſſez pour mes deſſeins.
Vous, fidele affranchi! brave & prudent Septime,
Et vous, cher Martian, qu'un même zèle anime,
Obſervez Aurélie, obſervez Nonnius:
Allez, & dans l'inſtant qu'ils ne ſe verront plus,
Abordez-le en ſecret de la part de ſa fille;
Peignez-lui ſon danger, celui de ſa famille;
Attirez-le en parlant vers ce détour obſcur,
Qui conduit au chemin de Tibur & d'Anxur:
Là, ſaiſiſſant tous deux le moment favorable,
Vous ... ciel, que vois-je?



SCENE V.

CICERON, *les précédens.*

CICERON.

ARRÊTE, audacieux coupable,
Où portes-tu tes pas ? Vous, Céthégus, parlez...
Sénateurs, affranchis, qui vous a rassemblés ?

CATILINA.

Bientôt dans le sénat nous pourrons te l'apprendre.

CETHEGUS.

De ta poursuite vaine on saura s'y défendre.

SURA.

Nous verrons si toujours prompt à nous outrager,
Le fils de Tullius nous ose interroger.

CICERON.

J'ose au moins demander qui sont ces téméraires ?
Sont-ils ainsi que vous des Romains consulaires,
Que la loi de l'état me force à respecter,
Et que le sénat seul ait le droit d'arrêter ?
Qu'on les charge de fers, allez qu'on les entraîne.

CATILINA.

C'est donc toi qui détruis la liberté romaine ?
Arrêter des Romains sur tes lâches soupçons !

CICERON.

Ils sont de ton conseil, & voilà mes raisons.
Vous-même, frémissez. Licteurs, qu'on m'obéisse.

(*On emmène Septime & Martian.*)

CATILINA.

Implacable ennemi, pourſuis ton injuſtice ;
Abuſe de ta place, & profite du tems.
Il faudra rendre compte, & c'eſt où je t'attends.

CICERON.

Qu'on faſſe à l'inſtant même interroger ces traîtres.
Va, je pourrai bientôt traîter ainſi leurs maîtres.
J'ai mandé Nonnius, il ſait tous tes deſſeins.
J'ai mis Rome en défenſe, & Préneſte en mes mains.
Nous verrons qui des deux emporte la balance,
Ou de ton artifice, ou de ma vigilance.
Je ne te parle plus ici de repentir ;
Je parle de ſupplice, & veux t'en avertir.
Avec les aſſaſſins, ſur qui tu te repoſes,
Viens t'aſſeoir au ſénat ; & ſuis-moi, ſi tu l'oſes.

SCENE VI.

CATILINA, CETHEGUS, LENTULUS-SURA.

CETHEGUS.

FAUT-il donc ſuccomber ſous les puiſſans efforts
D'un bras habile & prompt, qui rompt tous nos reſſorts ?
Faut-il qu'à Ciceron le ſort nous ſacrifie ?

CATILINA.

Juſqu'au dernier moment ma fureur le défie.
C'eſt un homme alarmé, que ſon trouble conduit,
Qui cherche à tout apprendre, & qui n'eſt pas inſtruit :
Nos amis arrêtés vont accroître ſes peines ;

Ils fauront l'éblouir de clartés incertaines.
Dans ce billet fatal Céfar eft accufé.
Le fénat en tumulte eft déjà divifé.
Manlius & l'armée aux portes vont paraître.
Vous m'avez cru perdu ; marchez, & je fuis maître.

SURA.

Nonnius du conful éclaircit les foupçons.

CATILINA.

Il ne le verra pas ; c'eft moi qui t'en réponds.
Marchez, dis-je, au fénat, parlez en affurance,
Et laiffez-moi le foin de remplir ma vengeance.
Allons .... Où vais-je ?

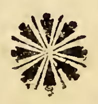
CETHEGUS.

Eh bien ?

CATILINA.

Aurélie ! ah grands dieux !
Qu'allez-vous ordonner de ce cœur furieux ?
Ecartez-la fur-tout. Si je la vois paraître,
Tout prêt à vous fervir je tremblerai peut-être.

Fin du troifième acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

*Le théatre doit représenter le lieu préparé pour le sénat. Cette salle laisse voir une partie de la galerie qui conduit du palais d'*Aurélie *au temple de* Tellus. *Un double rang de siéges forme un cercle dans cette salle, le siége de* Ciceron *plus élevé est au milieu.*

CETHEGUS, LENTULUS-SURA, (*retirés vers le devant.*)

SURA.

Tous ces pères de Rome au sénat appellés,
Incertains de leur sort, & de soupçons troublés,
Ces monarques tremblans tardent bien à paraître.

CETHEGUS.

L'oracle des Romains, ou qui du moins croit l'être,
Dans d'impuissans travaux sans relâche occupé,
Interroge Septime, & par ses soins trompé,
Il a retardé tout par ses fausses alarmes.

SURA.

Plût au ciel que déjà nous eussions pris les armes!
Je crains, je l'avouerai, cet esprit du sénat,
Ces préjugés sacrés de l'amour de l'état,
Cet antique respect, & cette idolâtrie,
Que réveille en tout tems le nom de la patrie.

CETHEGUS.

La patrie est un nom sans force & sans effet;

On le prononce encor, mais il n'a plus d'objet.
Le fanatiſme uſé des ſiècles héroïques
Se conſerve, il eſt vrai, dans des ames ſtoïques;
Le reſte eſt ſans vigueur, ou fait des vœux pour nous;
Ciceron reſpecté n'a fait que des jaloux;
Caton eſt ſans crédit; Céſar nous favoriſe.
Défendons-nous ici, Rome ſera ſoumiſe.

SURA.

Mais ſi Catilina, par ſa femme ſéduit,
De tant de nobles ſoins nous raviſſait le fruit!
Tout homme a ſa faibleſſe, & cette ame hardie
Reconnaît en ſecret l'aſcendant d'Aurélie.
Il l'aime, il la reſpecte, il pourra lui céder.

CETHEGUS.

Sois sûr qu'à ſon amour il ſaura commander.

SURA.

Mais tu l'as vu frémir; tu ſais ce qu'il en coûte,
Quand de tels intérêts...

CETHEGUS (*en le tirant à part.*)

Caton approche, écoute.

(*Lentulus & Céthégus s'aſſeyent à un bout de la ſalle.*)



SCENE II.

CATON *entre au sénat avec* LUCULLUS, CRASSUS, FAVONIUS, CLODIUS, MURENA, CESAR, CATULLUS, MARCELLUS, &c.

CATON (*en regardant les deux conjurés.*)
Lucullus, je me trompe, ou ces deux confidens
S'occupent en secret de soins trop importans.
Le crime est sur leur front, qu'irrite ma présence.
Déjà la trahison marche avec arrogance.
Le sénat qui la voit cherche à dissimuler.
Le démon de Sylla semble nous aveugler.
L'ame de ce tyran dans le sénat respire.

CETHEGUS.
Je vous entends assez, Caton, qu'osez-vous dire?

CATON (*en s'asseyant, tandis que les autres prennent place.*)
Que les dieux du sénat, les dieux de Scipion,
Qui contre toi peut-être ont inspiré Caton,
Permettent quelquefois les attentats des traîtres;
Qu'ils ont à des tyrans asservi nos ancêtres;
Mais qu'il ne mettront pas en de pareilles mains
La maîtresse du monde & le sort des humains.
J'ose encor ajouter, que son puissant génie,
Qui n'a pu qu'une fois souffrir la tyrannie,
Pourra dans Céthégus, & dans Catilina,
Punir tous les forfaits qu'il permit à Sylla.

CESAR.
Caton que faites-vous? & quel affreux langage!

Toujours votre vertu s'explique avec outrage.
Vous révoltez les cœurs, au-lieu de les gagner.
(*César s'aſſied.*)

CATON *à César.*

Sur les cœurs corrompus vous cherchez à régner.
Pour les ſéditieux Céſar toujours facile,
Conſerve en nos périls un courage tranquille.

CESAR.

Caton, il faut agir dans les jours des combats;
Je ſuis tranquille ici, ne vous en plaignez pas.

CATON.

Je plains Rome, Céſar, & je la vois trahie.
O ciel, pourquoi faut-il qu'aux climats de l'Aſie
Pompée en ces périls ſoit encor arrêté?

CESAR.

Quand Céſar eſt pour vous Pompée eſt regretté?

CATON.

L'amour de la patrie anime ce grand-homme.

CESAR.

Je lui diſpute tout, juſqu'à l'amour de Rome.

SCENE III.

CICERON, *arrivant avec précipitation, tous les ſénateurs ſe lèvent.*

AH! dans quels vains débats perdez-vous ces inſtans?
Quand Rome à ſon ſecours appelle ſes enfans,
Qu'elle vous tend les bras, & que ſes ſept collines
Se couvrent à vos yeux de meurtres, de ruines

Qu'on a déjà donné le ſignal des fureurs.
Qu'on a déjà verſé le ſang des ſénateurs.

LUCULLUS.

O ciel!

CATON.

Que dites-vous ?

CICERON *debout.*

J'avais d'un pas rapide
Guidé des chevaliers la cohorte intrépide,
Aſſuré des ſecours aux poſtes menacés,
Armé les citoyens avec ordre placés.
J'interrogeais chez moi ceux qu'en ce trouble extrême,
Aux yeux de Céthégus, j'avais ſurpris moi-même.
Nonnius mon ami, ce vieillard généreux,
Cet homme incorruptible, en ces tems malheureux,
Pour ſauver Rome & vous, arrive de Préneſte.
Il venait m'éclairer dans ce trouble funeſte,
M'apprendre juſqu'aux noms de tous les conjurés,
Lorſque de notre ſang deux monſtres altérés,
A coups précipités frappent ce cœur fidele,
Et font périr en lui tout le fruit de mon zèle;
Il tombe mort. On court, on vole, on les pourſuit;
Le tumulte, l'horreur, les ombres de la nuit,
Le peuple qui ſe preſſe, & qui ſe précipite,
Leurs complices enfin favoriſent leur fuite.
J'ai ſaiſi l'un des deux, qui le fer à la main,
Egaré, furieux, ſe frayait un chemin.
Je l'ai mis dans les fers, & j'ai ſu que ce traître.
Avait Catilina pour complice & pour maître.

(*Ciceron s'aſſied avec le ſénat.*)

SCENE IV.

CATILINA *debout entre* CATON & CESAR. (CETHEGUS *est auprès de César*, *le sénat assis.*)

OUI, sénat, j'ai tout fait, & vous voyez la main
Qui de votre ennemi vient de percer le sein.
Oui, c'est Catilina qui venge la patrie,
C'est moi qui d'un perfide ait terminé la vie.

CICERON

Toi, fourbe, toi barbare?

CATON.

Oses-tu te vanter?...

CESAR.

Nous pourrons le punir, mais il faut l'écouter.

CETHEGUS.

Parle, Catilina, parle & force au silence,
De tous tes ennemis l'audace & l'éloquence.

CICERON.

Romains, où sommes-nous?

CATILINA.

Dans les tems du malheur,
Dans la guerre civile, au milieu de l'horreur,
Parmi l'embrasement qui menace le monde,
Parmi des ennemis qu'il faut que je confonde.
Les neveux de Sylla séduit par ce grand nom,
Ont osé de Sylla montrer l'ambition.
J'ai vu la liberté dans les cœurs expirante,
Le sénat divisé, Rome dans l'épouvante,

Le déſordre en tout lieu, & ſur-tout Ciceron
Semant ici la crainte, ainſi que le ſoupçon.
Peut-être il plaint les maux dont Rome eſt affligée :
Il vous parle pour elle ; & moi je l'ai vengée.
Par un coup effrayant, je lui prouve aujourd'hui,
Que Rome & le ſénat me ſont plus chers qu'à lui.
Sachez que Nonnius était l'ame inviſible,
L'eſprit qui gouvernait ce grand corps ſi terrible,
Ce corps de conjurés, qui des monts Apennins
S'étend juſqu'où finit le pouvoir des Romains.
Les momens étaient chers, & les périls extrêmes.
Je l'ai ſu, j'ai ſauvé l'état, Rome & vous-mêmes.
Ainſi par un ſoldat fut puni Spurius ;
Ainſi les Scipions ont immolé Gracchus.
Qui m'oſera punir d'un ſi juſte homicide ?
Qui de vous peut encor m'accuſer ?

CICERON.

Moi, perfide,
Moi, qu'un Catilina ſe vante de ſauver,
Moi qui connais ton crime, & qui vais le prouver.
Que ces deux affranchis viennent ſe faire entendre.
Sénat voici la main qui mettait Rome en cendre ;
Sur un père de Rome il a porté ſes coups ;
Et vous ſouffrez qu'il parle, & qu'il s'en vante à vous ?
Vous ſouffrez qu'il vous trompe, alors qu'il vous opprime,
Qu'il faſſe inſolemment des vertus de ſon crime ?

CATILINA.

Et vous ſouffrez, Romains, que mon accuſateur
Des meilleurs citoyens ſoit le perſécuteur ?
Apprenez des ſecrets que le conſul ignore ;

Et profitez-en tous, s'il en eſt tems encore.
Sachez qu'en ſon palais, & preſque ſous ces lieux,
Nonnius enfermait l'amas prodigieux
De machines, de traits, de lances & d'épées,
Que dans des flots de ſang Rome doit voir trempées.
Si Rome exiſte encor, amis, ſi vous vivez,
C'eſt moi, c'eſt mon audace à qui vous le devez.
Pour prix de mon ſervice approuvez mes alarmes;
Sénateurs, ordonnez qu'on ſaiſiſſe ces armes.

CICERON *aux licteurs.*

Courez chez Nonnius, allez, & qu'à nos yeux,
On amène ſa fille en ces auguſtes lieux.
Tu trembles à ce nom?

CATILINA.

Moi trembler? je mépriſe
Cette reſſource indigne où ta haine s'épuiſe.
Sénat, le péril croît, quand vous délibérez.
Eh bien, ſur ma conduite êtes-vous éclairés?

CICERON.

Oui, je le ſuis, Romains, je le ſuis ſur ſon crime.
Qui de vous peut penſer qu'un vieillard magnanime
Ait formé de ſi loin ce redoutable amas,
Ce dépôt des forfaits & des aſſaſſinats?
Dans ta propre maiſon ta rage induſtrieuſe
Craignait de mes regards la lumière odieuſe.
De Nonnius trompé, tu choiſis le palais,
Et ton noir artifice y cacha tes forfaits.
Peut-être as-tu ſéduit ſa malheureuſe fille.
Ah! cruel, ce n'eſt pas la première famille,
Où tu portas le trouble, & le crime, & la mort.

Tu traites Rome ainſi : c'eſt donc là notre ſort !
Et tout couvert d'un ſang qui demande vengeance,
Tu veux qu'on t'applaudiſſe, & qu'on te récompenſe.
Artiſan de la guerre, affreux conſpirateur,
Meurtrier d'un vieillard, & calomniateur,
Voilà tout ton ſervice, & tes droits & tes titres.
O vous des nations jadis heureux arbitres,
Attendez-vous ici, ſans force & ſans ſecours,
Qu'un tyran forcené diſpoſe de vos jours ?
Fermerez-vous les yeux au bord des précipices ?
Si vous ne vous vengez, vous êtes ſes complices.
Rome ou Catilina doit périr aujourd'hui.
Vous n'avez qu'un moment ; jugez entr'elle & lui.

CÉSAR.

Un jugement trop prompt eſt ſouvent ſans juſtice.
C'eſt la cauſe de Rome, il faut qu'on l'éclairciſſe.
Aux droits de nos égaux eſt-ce à nous d'attenter ?
Toujours dans ſes pareils il faut ſe reſpecter.
Trop de ſévérité tient de la tyrannie.

CATON.

Trop d'indulgence ici tient de la perfidie.
Quoi, Rome eſt d'un côté, de l'autre un aſſaſſin,
C'eſt Ciceron qui parle, & l'on eſt incertain ?

CÉSAR.

Il nous faut une preuve, on n'a que des alarmes.
Si l'on trouve en effet ces parricides armes,
Et ſi de Nonnius le crime eſt avéré,
Catilina nous ſert, & doit être honoré.

(*à Catilina.*)

Tu me connais : en tout je te tiendrai parole.

CICERON.

O Rome ! ô ma patrie ! ô dieux du capitole !
Ainſi d'un ſcélérat un héros eſt l'appui !
Agiſſez-vous pour vous, en nous parlant pour lui ?
Céſar, vous m'entendez ; & Rome trop à plaindre
N'aura donc déſormais que ſes enfans à craindre ?

CLODIUS.

Rome eſt en ſureté, Céſar eſt citoyen.
Qui peut avoir ici d'autre avis que le ſien ?

CICERON.

Clodius, achevez : que votre main ſeconde
La main qui prépara la ruine du monde.
C'en eſt trop, je ne vois dans ces murs menacés
Que conjurés ardens & citoyens glacés.
Catilina l'emporte, & ſa tranquille rage
Sans crainte & ſans danger médite le carnage.
Au rang des ſénateurs il eſt encor admis ;
Il proſcrit le ſénat, & s'y fait des amis ;
Il dévore des yeux le fruit de tous ſes crimes :
Il vous voit, vous menace, & marque ſes victimes ;
Et lorſque je m'oppoſe à tant d'énormités,
Céſar parle de droits & de formalités ;
Clodius à mes yeux de ſon parti ſe range ;
Aucun ne veut ſouffrir que Ciceron le venge.
Nonnius par ce traître eſt mort aſſaſſiné.
N'avons-nous pas ſur lui, le droit qu'il s'eſt donné ?
Le devoir le plus ſaint, la loi la plus chérie,
Eſt d'oublier la loi pour ſauver la patrie.
Mais vous n'en avez plus.

SCENE V.

Le ſénat, AURELIE.

AURELIE.

O Vous, ſacrés vengeurs,
Demi-dieux ſur la terre, & mes ſeuls protecteurs,
Conſul, auguſte appui, qu'implore l'innocence,
Mon père par ma voix vous demande vengeance.
J'ai retiré ce fer enfoncé dans ſon flanc.
(*en voulant ſe jeter aux pieds de Ciceron qui la relève.*)
Mes pleurs mouillent vos pieds arroſés de ſon ſang.
Secourez-moi, vengez ce ſang qui fume encore,
Sur l'infame aſſaſſin que ma douleur ignore.

CICERON (*en montrant Catilina*)

Le voici.

AURELIE.

Dieux!

CICERON.

C'eſt lui, lui qui l'aſſaſſina,
Qui s'en oſe vanter.

AURELIE.

O ciel! Catilina!
L'ai-je bien entendu? Quoi, monſtre ſanguinaire,
Quoi, c'eſt toi, c'eſt ta main qui maſſacra mon père!
(*Des licteurs la ſoutiennent.*)

CATILINA *ſe tournant vers Céthégus, & ſe jetant éperdu entre ſes bras.*

Quel ſpectacle, grands dieux! Je ſuis trop bien puni.

CETHEGUS.

A ce fatal objet quel trouble t'a ſaiſi ?
Aurelie à nos pieds vient demander vengeance :
Mais ſi tu ſervis Rome, attends ta récompenſe.

CATILINA *ſe tournant vers Aurelie.*

Aurélie, il eſt vrai... qu'un horrible devoir...
M'a forcé... Reſpectez mon cœur, mon déſeſpoir...
Songez qu'un nœud plus ſaint & plus inviolable...

SCENE VI.

Le ſénat, AURELIE, le chef des licteurs.

LE CHEF DES LICTEURS.

SEIGNEUR, on a ſaiſi ce dépôt formidable.

CICERON.

Chez Nonnius ?

LE CHEF.

Chez lui. Ceux qui ſont arrêtés
N'accuſent que lui ſeul de tant d'iniquités.

AURELIE.

O comble de la rage & de la calomnie !
On lui donne la mort : on veut flétrir ſa vie !
Le cruel dont la main porta ſur lui les coups....

CICERON.

Achevez.

AURELIE.

Juſtes dieux, où me réduiſez-vous ?

CICERON.

Parlez ; la vérité dans ſon jour doit paraître.

Vous gardez le silence à l'aspect de ce traître.
Vous baissez devant lui vos yeux intimidés.
Il frémit devant vous. Achevez, répondez.

AURELIE.

Ah ! je vous ai trahis ; c'est moi qui suis coupable.

CATILINA.

Non, vous ne l'êtes point...

AURELIE.

Va, monstre impitoyable ;
Va, ta pitié m'outrage, elle me fait horreur.
Dieux ! j'ai trop tard connu ma détestable erreur.
Sénat, j'ai vu le crime, & j'ai tû les complices ;
Je demandais vengeance, il me faut des supplices.
Ce jour menace Rome, & vous, & l'univers.
Ma faiblesse a tout fait, & c'est moi qui vous perds.
Traître, qui m'as conduite à travers tant d'abymes,
Tu forças ma tendresse à servir tous tes crimes.
Périsse, ainsi que moi, le jour, l'horrible jour,
Où ta rage a trompé mon innocent amour !
Ce jour où malgré moi secondant ta furie,
Fidele à mes sermens, perfide à ma patrie,
Conduisant Nonnius à cet affreux trépas,
Et pour mieux l'égorger le pressant dans mes bras,
J'ai présenté sa tête à ta main sanguinaire !
(*Tandis qu'Aurélie parle au bout du théatre, Ciceron est assis plongé dans la douleur.*)
Murs sacrés, dieux vengeurs, sénat, mânes d'un père,
Romains, voilà l'époux dont j'ai suivi la loi,
Voila votre ennemi ... Perfide, imite-moi.

(*Elle se frappe.*)

CATILINA.

Où ſuis-je ? malheureux !

CATON.

O jour épouvantable!

CICERON *ſe levant.*

Jour trop digne en effet d'un ſiècle ſi coupable !

AURELIE.

Je devais . . . un billet remis entre vos mains. . .
Conſuls . . . de tous côtés je vois vos aſſaſſins. . .
Je me meurs.

(*On emmène Aurélie.*)

CICERON.

S'il ſe peut, qu'on la ſecoure, Aufide;
Qu'on cherche cet écrit. En eſt-ce aſſez, perfide ?
Sénateurs, vous tremblez, vous ne vous joignez pas,
Pour venger tant de ſang, & tant d'aſſaſſinats ?
Il vous impoſe encor. Vous laiſſez impunie
La mort de Nonnius, & celle d'Aurélie ?

CATILINA.

Va, toi-même as tout fait ; c'eſt ton inimitié
Qui me rend dans ma rage un objet de pitié :
Toi, dont l'ambition de la mienne rivale,
Dont la fortune heureuſe à mes deſtins fatale,
M'entraîna dans l'abyme où tu me vois plongé.
Tu cauſas mes fureurs, mes fureurs t'ont vengé.
J'ai haï ton génie, & Rome qui l'adore ;
J'ai voulu ta ruine, & je la veux encore,
Je vengerai ſur toi tout ce que j'ai perdu :
Ton ſang paiera ce ſang à tes yeux répandu :
Meurs en craignant la mort, meurs de la mort d'un traître,

D'un esclave échappé que fait punir son maître.
Que tes membres sanglans dans ta tribune épars,
Des inconstans Romains repaissent les regards.
Voilà ce qu'en partant ma douleur & ma rage
Dans ces lieux abhorrés te laissent pour présage ;
C'est le sort qui t'attend, & qui va s'accomplir,
C'est l'espoir qui me reste, & je cours le remplir.

CICERON.

Qu'on saisisse ce traître.

CÉTHEGUS.

En as-tu la puissance ?

SURA.

Oses-tu prononcer, quand le sénat balance ?

CATILINA.

La guerre est déclarée ; amis, suivez mes pas.
C'en est fait ; le signal vous appelle aux combats.
Vous, sénat incertain, qui venez de m'entendre,
Choisissez à loisir le parti qu'il faut prendre.

(*Il sort avec quelques sénateurs de son parti.*)

CICERON.

Eh bien, choisissez donc, vainqueurs de l'univers,
De commander au monde, ou de porter des fers.
O grandeur des Romains, ô majesté flétrie !
Sur le bord du tombeau, réveille-toi, patrie !
Lucullus, Muréna, César même écoutez :
Rome demande un chef en ces calamités ;
Gardons l'égalité pour des tems plus tranquilles :
Les Gaulois sont dans Rome, il vous faut des Camilles :
Il faut un dictateur, un vengeur, un appui :
Qu'on nomme le plus digne, & je marche sous lui.

SCENE VII.

LE SENAT, le chef des licteurs.

LE CHEF DES LICTEURS.

SEIGNEUR, en ſecourant la mourante Aurélie,
Que nos ſoins vainement rappellaient à la vie,
J'ai trouvé ce billet par ſon père adreſſé.

CICERON *en liſant.*

Quoi, d'un danger plus grand l'état eſt menacé !
» Céſar qui nous trahit veut enlever Préneſte.
Vous, Céſar, vous trempiez dans ce complot funeſte !
Liſez, mettez le comble à des malheurs ſi grands.
Céſar, étiez-vous fait pour ſervir des tyrans ?

CESAR.

J'ai lu, je ſuis romain, notre perte s'annonce.
Le danger croît, j'y vole, & voilà ma réponſe.
(Il ſort.)

CATON.

Sa réponſe eſt douteuſe, il eſt trop leur appui.

CICERON.

Marchons, ſervons l'état, contr'eux & contre lui.
(à une partie des ſénateurs.)
Vous, ſi les derniers cris d'Aurélie expirante,
Ceux du monde ébranlé, ceux de Rome ſanglante,
Ont réveillé dans vous l'eſprit de vos aïeux,
Courez au capitole, & défendez vos dieux :
Du fier Catilina ſoutenez les approches.
Je ne vous ferai point d'inutiles reproches,
D'avoir pu balancer entre ce monſtre & moi.

(à d'autres ſénateurs.)

Vous, ſénateurs blanchis dans l'amour de la loi,
Nommez un chef enfin, pour n'avoir point de maîtres ;
Amis de la vertu, ſéparez-vous des traîtres.

(Les ſénateurs ſe ſéparent de Céthégus & de Lentulus-Sura.)

Point d'eſprit de parti, de ſentimens jaloux :
C'eſt par-là que jadis Sylla régna ſur nous.
Je vole en tous les lieux où vos dangers m'appellent,
Où de l'embraſement les flammes étincellent.
Dieux, animez ma voix, mon courage & mon bras,
Et ſauvez les Romains, duſſent-ils être ingrats.

Fin du quatrième acte.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

CATON, & une partie des sénateurs *debout en habit de guerre.*

CLODIUS *à Caton.*

Quoi ! lorsque défendant cette enceinte sacrée,
A peine aux factieux nous en fermons l'entrée,
Quand partout le sénat s'exposant au danger,
Aux ordres d'un Samnite a daigné se ranger ;
Cet altier plébéien nous outrage & nous brave :
Il sert le peuple libre, & le traite en esclave !
Un pouvoir passager est à peine en ses mains,
Il ose en abuser, & contre les Romains !
Contre ceux dont le sang a coulé dans la guerre !
Les cachots sont remplis des vainqueurs de la terre ;
Et cet homme inconnu, ce fils heureux du sort,
Condamne insolemment ses maîtres à la mort.
Catilina pour nous serait moins tyrannique ;
On ne le verrait point flétrir la république.
Je partage avec vous les malheurs de l'état ;
Mais je ne peux souffrir la honte du sénat.

CATON.

La honte, Clodius, n'est que dans vos murmures.
Allez de vos amis déplorer les injures ;
Mais sachez que le sang de nos patriciens,

Ce ſang des Céthégus & des Cornéliens,
Ce ſang ſi précieux, quand il devient coupable,
Devient le plus abject & le plus condamnable.
Regrettez, reſpectez ceux qui nous ont trahis;
On les mène à la mort, & c'eſt par mon avis.
Celui qui vous ſauva les condamne au ſupplice.
De quoi vous plaignez-vous? eſt-ce de ſa juſtice?
Eſt-ce elle qui produit cet indigne courroux?
En craignez-vous la ſuite, & la méritez-vous?
Quand vous devez la vie aux ſoins de ce grand-homme,
Vous oſez l'accuſer d'avoir trop fait pour Rome!
Murmurez, mais tremblez; la mort eſt ſur vos pas.
Il n'eſt pas encor tems de devenir ingrats.
On a dans les périls de la reconnaiſſance;
Et c'eſt le tems du moins d'avoir de la prudence.
Catilina paraît juſqu'aux pieds du rempart;
On ne ſait point encor quel parti prend Céſar,
S'il veut ou conſerver ou perdre la patrie.
Ciceron agit ſeul, & ſeul ſe ſacrifie;
Et vous conſidérez, entourés d'ennemis,
Si celui qui vous ſert vous a trop bien ſervis.

CLODIUS.

Caton plus implacable encor que magnanime,
Aime les châtimens plus qu'il ne hait le crime.
Reſpectez le ſénat, ne lui reprochez rien.
Vous parlez en cenſeur, il nous faut un ſoutien.
Quand la guerre s'allume, & quand Rome eſt en cendre,
Les édits d'un conſul pourront-ils nous défendre?
N'a-t-il contre une armée, & des conſpirateurs,
Que l'orgueil des faiſceaux, & les mains des licteurs?

Vous parlez de dangers? Penſez-vous nous inſtruire
Que ce peuple inſenſé s'obſtine à ſe détruire?
Vous redoutez Céſar! Et qui n'eſt informé
Combien Catilina de Céſar fut aimé?
Dans le péril preſſant, qui croît & nous obsède,
Vous montrez tous nos maux : montrez-vous le remède?

CATON.

Oui, j'oſe conſeiller, eſprit fier & jaloux,
Que l'on veille à la fois ſur Céſar & ſur vous.
Je conſeillerais plus ; mais voici votre père.

SCENE II.

CIÇERON, CATON, une partie des ſénateurs.

CATON *à Ciceron.*

VIENS, tu vois des ingrats. Mais Rome te défère
Les noms, les ſacrés noms de père & de vengeur,
Et l'envie à tes pieds t'admire avec terreur.

CICERON.

Romains, j'aime la gloire, & ne veux point m'en taire,
Des travaux des humains, c'eſt le digne ſalaire.
Sénat en vous ſervant il la faut acheter :
Qui n'oſe la vouloir, n'oſe la mériter.
Si j'applique à vos maux une main ſalutaire,
Ce que j'ai fait eſt peu, voyons ce qu'il faut faire.
Le ſang coulait dans Rome! ennemis, citoyens,
Gladiateurs, ſoldats, chevaliers, plébéiens,
Etalaient à mes yeux la déplorable image
Et d'une ville en cendre & d'un champ de carnage.

La flamme en s'élançant de cent toits dévorés,
Dans l'horreur du combat guidait les conjurés.
Céthégus & Sura s'avançaient à leur tête.
Ma main les a saisis, leur juste mort est prête.
Mais quand j'étouffe l'hydre, il renait en cent lieux :
Il faut fendre partout les flots des factieux.
Tantôt Catilina, tantôt Rome l'emporte.
Il marche au quirinal, il s'avance à la porte ;
Et là, sur des amas de mourans & de morts,
Ayant fait à mes yeux d'incroyables efforts,
Il se fraye un passage, il vole à son armée.
J'ai peine à rassurer Rome entière alarmée.
Antoine qui s'oppose au fier Catilina,
A tous ces vétérans aguérris sous Sylla,
Antoine que poursuit notre mauvais génie,
Par un coup imprévu voit sa force affaiblie ;
Et son corps accablé, désormais sans vigueur,
Sert mal en ces momens les soins de son grand cœur ;
Pétréius étonné vainement le seconde.
Ainsi de tous côtés la maîtresse du monde,
Assiégée au dehors, embrasée au dedans,
Est cent fois en un jour à ses derniers momens.

CRASSUS.

Que fait César ?

CICERON.

Il a, dans ce jour mémorable,
Déployé, je l'avoue, un courage indomptable ;
Mais Rome exigeait plus d'un cœur tel que le sien.
Il n'est pas criminel, il n'est pas citoyen.
Je l'ai vu dissiper les plus hardis rebelles ;

Mais bientôt ménageant des Romains infideles,
Il s'efforçait de plaire aux esprits égarés,
Aux peuples, aux soldats, & même aux conjurés.
Dans le péril horrible où Rome était en proie,
Son front laissait briller une secrete joie :
Sa voix d'un peuple entier sollicitant l'amour,
Semblait inviter Rome à le servir un jour.
D'un trop coupable sang sa main était avare.

CATON.

Je vois avec horreur tout ce qu'il nous prépare.
Je le redis encor, & veux le publier,
De César en tout tems il faut se défier.

SCENE DERNIERE.

LE SENAT, CESAR.

CESAR.

EH bien, dans ce sénat, trop prêt à se détruire,
La vertu de Caton cherche encor à me nuire.
De quoi m'accuse-t-il ?

CATON.

D'aimer Catilina,
De l'avoir protégé lorsqu'on le soupçonna,
De ménager encor ceux qu'on pouvait abattre,
De leur avoir parlé quand il fallait combattre.

CESAR.

Un tel sang n'est pas fait pour teindre mes lauriers.
Je parle aux citoyens, je combats les guerriers.

CATON.

Mais tous ces conjurés, ce peuple de coupables,
Que ſont-ils à vos yeux ?

CESAR.

Des mortels mépriſables.
A ma voix, à mes coups ils n'ont pu réſiſter.
Qui ſe ſoumet à moi n'a rien à redouter.
C'eſt maintenant qu'on donne un combat véritable.
Des ſoldats de Sylla l'élite redoutable
Eſt ſous un chef habile, & qui ſait ſe venger.
Voici le vrai moment où Rome eſt en danger.
Pétréius eſt bleſſé, Catilina s'avance.
Le ſoldat ſous les murs eſt à peine en défenſe.
Les guerriers de Sylla font trembler les Romains.
Qu'ordonnez-vous, conſul ? & quels ſont vos deſſeins ?

CICERON.

Les voici : que le ciel m'entende & les couronne !
Vous avez mérité que Rome vous ſoupçonne.
Je veux laver l'affront, dont vous êtes chargé,
Je veux qu'avec l'état votre honneur ſoit vengé.
Au ſalut des Romains je vous crois néceſſaire ;
Je vous connais : je ſais ce que vous pouvez faire,
Je ſais quels intérêts vous peuvent éblouir :
Céſar veut commander, mais il ne peut trahir.
Vous êtes dangereux, vous êtes magnanime.
En me plaignant de vous, je vous dois mon eſtime.
Partez, juſtifiez l'honneur que je vous fais.
Le monde entier ſur vous a les yeux déſormais.
Secondez Pétréius, & délivrez l'empire.
Méritez que Caton vous aime & vous admire.

Dans l'art des Scipions vous n'avez qu'un rival.
Nous avons des guerriers, il faut un général :
Vous l'êtes, c'eſt ſur vous que mon eſpoir ſe fonde.
Céſar, entre vos mains je mets le ſort du monde.

CESAR (*en l'embraſſant.*)

Ciceron à Céſar a dû ſe confier ;
Je vais mourir, ſeigneur, ou vous juſtifier.
(*Il ſort.*)

CATON.

De ſon ambition vous allumez les flammes !

CICERON.

Va, c'eſt ainſi qu'on traite avec les grandes ames.
Je l'enchaîne à l'état, en me fiant à lui.
Ma généroſité le rendra notre appui.
Apprends à diſtinguer l'ambitieux du traître.
S'il n'eſt pas vertueux, ma voix le force à l'être.
Un courage indompté dans le cœur des mortels,
Fait ou les grands héros, ou les grands criminels.
Qui du crime à la terre a donné les exemples,
S'il eût aimé la gloire, eût mérité des temples.
Catilina lui-même à tant d'horreurs inſtruit,
Eût été Scipion, ſi je l'avais conduit.
Je réponds de Céſar, il eſt l'appui de Rome.
J'y vois plus d'un Sylla, mais j'y vois un grand-homme.
(*ſe tournant vers le chef des licteurs, qui entre en armes.*)
Eh bien, les conjurés ?

LE CHEF DES LICTEURS.

Seigneur, ils ſont punis ;
Mais leur ſang a produit de nouveaux ennemis.

C'eſt le feu de l'Etna qui couvait ſous la cendre ;
Un tremblement de plus va partout le répandre,
Et ſi de Pétreius le ſuccès eſt douteux,
Ces murs ſont embraſés, vous tombez avec eux.
Un nouvel Annibal nous aſſiége & nous preſſe ;
D'autant plus redoutable en ſa cruelle adreſſe,
Que juſqu'au ſein de Rome, & parmi ſes enfans,
En creuſant vos tombeaux il a des partiſans.
On parle en ſa faveur dans Rome qu'il ruine ;
Il l'attaque au dehors, au dedans il domine ;
Tout ſon génie y règne, & cent coupables voix
S'élèvent contre vous, & condamnent vos loix.
Les plaintes des ingrats, & les clameurs des traîtres,
Réclament contre vous les droits de nos ancêtres,
Redemandent le ſang répandu par vos mains :
On parle de punir le vengeur des Romains.

CLODIUS.

Vos égaux après tout, que vous deviez entendre,
Par vous ſeul condamnés, n'ayant pu ſe défendre,
Semblent autoriſer...

CICERON.

Clodius, arrêtez ;
Renfermez votre envie & vos témérités ;
Ma puiſſance abſolue eſt de peu de durée ;
Mais tant qu'elle ſubſiſte, elle ſera ſacrée.
Vous aurez tout le tems de me perſécuter ;
Mais quand le péril dure, il faut me reſpecter.
Je connais l'inconſtance aux humains ordinaire.
J'attends ſans m'ébranler les retours du vulgaire.
Scipion accuſé ſur des prétextes vains,

Remercia les dieux, & quitta les Romains.
Je puis en quelque chose imiter ce grand-homme.
Je rendrai grace au ciel, & resterai dans Rome.
A l'état malgré vous j'ai consacré mes jours;
Et toujours envié je servirai toujours.

CATON.

Permettez que dans Rome encor je me présente,
Que j'aille intimider une foule insolente,
Que je vole au rempart, que du moins mon aspect
Contienne encor César, qui m'est toujours suspect.
Et si dans ce grand jour la fortune contraire...

CICERON.

Caton, votre présence est ici nécessaire.
Mes ordres sont donnés, César est au combat;
Caton de la vertu doit l'exemple au sénat,
Il en doit soutenir la grandeur expirante.
Restez.... Je vois César, & Rome est triomphante.
(*Il court au-devant de César.*)
Ah! c'est donc par vos mains que l'état soutenu...

CÉSAR.

Je l'ai servi peut-être, & vous m'aviez connu.
Pétreius est couvert d'une immortelle gloire;
Le courage & l'adresse ont fixé la victoire.
Nous n'avons combattu sous ce sacré rempart,
Que pour ne rien laisser au pouvoir du hasard,
Que pour mieux enflammer des ames héroïques,
A l'aspect imposant de leurs dieux domestiques.
Métellus, Muréna, les braves Scipions,
Ont soutenu le poids de leurs augustes noms.
Ils ont aux yeux de Rome étalé le courage,

Qui subjugua l'Asie, & détruisit Carthage.
Tous sont de la patrie & l'honneur & l'appui.
Permettez que César ne parle point de lui.
Les soldats de Sylla renversés sur la terre,
Semblent braver la mort & défier la guerre.
De tant de nations ces tristes conquérans
Menacent Rome encor de leurs yeux expirans.
Si de pareils guerriers la valeur nous seconde,
Nous mettrons sous nos loix ce qui reste du monde.
Mais il est, grace au ciel, encor de plus grands cœurs,
Des héros plus choisis, & ce sont leurs vainqueurs.
Catilina terrible au milieu du carnage,
Entouré d'ennemis immolés à sa rage,
Sanglant, couvert de traits, & combattant toujours,
Dans nos rangs éclaircis a terminé ses jours.
Sur des morts entassés l'effroi de Rome expire.
Romain je le condamne, & soldat je l'admire.
J'aimai Catilina ; mais vous voyez mon cœur ;
Jugez si l'amitié l'emporte sur l'honneur.

CICERON.

Tu n'as point démenti mes vœux & mon estime.
Va, conserve à jamais cet esprit magnanime.
Que Rome admire en toi son éternel soutien.
Grands dieux ! que ce héros soit toujours citoyen.
Dieux ! ne corrompez pas cette ame généreuse ;
Et que tant de vertu ne soit pas dangereuse.

Fin du cinquième & dernier acte.



L'ORPHELIN

DE LA CHINE,

TRAGÉDIE.

Représentée pour la première fois à Paris le 20 Août 1755.

A MONSEIGNEUR

LE MARÉCHAL

DE RICHELIEU,

PAIR DE FRANCE, PREMIER GENTILHOMME DE LA CHAMBRE DU ROI, COMMANDANT EN LANGUEDOC, L'UN DES QUARANTE DE L'ACADÉMIE.

JE voudrais, monſeigneur, vous préſenter de beau marbre comme les Génois, & je n'ai que des figures chinoiſes à vous offrir. Ce petit ouvrage ne paraît pas fait pour vous. Il n'y a aucun héros dans cette piéce qui ait réuni tous les ſuffrages par les agrémens de ſon eſprit, ni qui ait ſoutenu une république prête à ſuccomber, ni qui ait imaginé de renverſer une colonne anglaiſe avec quatre canons. Je ſens mieux que perſonne le peu que je vous offre ; mais tout ſe pardonne à un attachement de quarante années. On dira peut-être, qu'au pied des Alpes, & vis-à-vis des neiges éternelles où je me ſuis retiré, & où je devais n'être que philoſophe, j'ai ſuccombé à la vanité d'imprimer, que ce qu'il y a eu de plus brillant ſur les bords de la Seine ne m'a jamais oublié. Cependant je n'ai conſulté que mon cœur ; il me conduit ſeul ; il a toujours inſpiré mes actions & mes paroles ; il ſe

trompe quelquefois, vous le ſavez, mais ce n'eſt pas après des épreuves ſi longues. Permettez donc que ſi cette faible tragédie peut durer quelque tems après moi, on ſache que l'auteur ne vous a pas été indifférent; permettez qu'on apprenne, que ſi votre oncle fonda de beaux-arts en France, vous les avez ſoutenus dans leur décadence.

L'idée de cette tragédie me vint, il y a quelque tems, à la lecture de l'*orphelin de Tchao*, tragédie chinoiſe traduite par le père *Brémare*, qu'on trouve dans le recueil que le père *du Halde* a donné au public. Cette piéce chinoiſe fut compoſée au quatorzième ſiècle, ſous la dynaſtie même de *Gengis-kan*. C'eſt une nouvelle preuve que les vainqueurs tartares ne changèrent point les mœurs de la nation vaincue; ils protégèrent tous les arts établis à la Chine; ils adoptèrent toutes ſes loix.

Voilà un grand exemple de la ſupériorité naturelle que donne la raiſon & le génie ſur la force aveugle & barbare; & les Tartares ont deux fois donné cet exemple. Car lorſqu'ils ont conquis encor ce grand empire au commencement du ſiècle paſſé, ils ſe ſont ſoumis une ſeconde fois à la ſageſſe des vaincus; & les deux peuples n'ont formé qu'une nation gouvernée par les plus anciennes loix du monde: événement frappant, qui a été le premier but de mon ouvrage.

La tragédie chinoiſe qui porte le nom de l'*orphelin*, eſt tirée d'un recueil immenſe des piéces de théatre de cette nation. Elle cultivait

depuis plus de trois mille ans cet art, inventé un peu plus tard que les Grecs, de faire des portraits vivans des actions des hommes, & d'établir de ces écoles de morale, où l'on enseigne la vertu en action & en dialogues. Le poëme dramatique ne fut donc long-tems en honneur, que dans ce vaste pays de la Chine, séparé & ignoré du reste du monde, & dans la seule ville d'Athènes. Rome ne le cultiva qu'au bout de quatre cents années. Si vous le cherchez chez les Perses, chez les Indiens, qui passent pour des peuples inventeurs, vous ne l'y trouvez pas; il n'y est jamais parvenu. L'Asie se contentait des fables de *Pilpay* & de *Lokman*, qui renferment toute la morale, & qui instruisent en allégories toutes les nations & tous les siècles.

Il semble qu'après avoir fait parler les animaux, il n'y eût qu'un pas à faire pour faire parler les hommes, pour les introduire sur la scène, pour former l'art dramatique: cependant ces peuples ingénieux ne s'en avisèrent jamais. On doit inférer de là, que les Chinois, les Grecs, & les Romains, sont les seuls peuples anciens, qui aient connu le véritable esprit de la société. Rien, en effet, ne rend les hommes plus sociables, n'adoucit plus leurs mœurs, ne perfectionne plus leur raison, que de les rassembler, pour leur faire goûter ensemble les plaisirs purs de l'esprit. Aussi nous voyons qu'à peine *Pierre le Grand* eut policé la Russie, & bâti Pétersbourg, que les théatres s'y sont établis. Plus l'Allemagne s'est perfectionnée, &

plus nous l'avons vue adopter nos ſpectacles. Le peu de pays où ils n'étaient pas reçus dans le ſiècle paſſé, n'étaient pas mis au rang des pays civiliſés.

L'orphelin de Tchao eſt un monument précieux, qui ſert plus a faire connaître l'eſprit de la Chine que toutes les relations qu'on a faites, & qu'on fera jamais de ce vaſte empire. Il eſt vrai que cette piéce eſt toute barbare, en comparaiſon des bons ouvrages de nos jours; mais auſſi c'eſt un chef-d'œuvre, ſi on le compare à nos piéces du quatorzième ſiècle. Certainement nos *troubadours*, notre *bazoche*, la ſociété des *enfans ſans ſouci*, & de la *mére-ſotte*, n'approchaient pas de l'auteur chinois. Il faut encor remarquer, que cette piéce écrite dans la langue des mandarins, qui n'a point changé, & qu'à peine entendons-nous la langue qu'on parlait du tems de *Louis XII.* & de *Charles VIII.*

On ne peut comparer l'*orphelin de Tchao* qu'aux tragédies françaiſes & eſpagnoles du dix-ſeptième ſiècle, qui ne laiſſent pas encor de plaire au-delà des pyrénées & de la mer. L'action de la piéce chinoiſe dure vingt-cinq ans, comme dans les farces monſtrueuſes de *Shakeſpear* & de *Lope de Vega*, qu'on a nommé tragédies; c'eſt un entaſſement d'événemens incroyables. L'ennemi de la maiſon de *Tchao* veut d'abord en faire périr le chef, en lâchant ſur lui un gros dogue, qu'il fait croire être doué de l'inſtinct de découvrir les criminels, comme *Jacques Aymar* parmi nous devinait les voleurs par

ſa baguette. Enſuite il ſuppoſe un ordre de l'empereur, & envoie à ſon ennemi *Tchao* une corde, du poiſon, & un poignard; *Tchao* chante, ſelon l'uſage, & ſe coupe la gorge, en vertu de l'obéiſſance que tout homme ſur la terre doit de droit divin à un empereur de la Chine. Le perſécuteur fait mourir trois cents perſonnes de la maiſon de *Tchao*. La princeſſe veuve accouche de l'orphelin. On dérobe cet enfant à la fureur de celui qui a exterminé toute la maiſon, & qui veut encor faire périr au berceau le ſeul qui reſte. Cet exterminateur ordonne qu'on égorge dans les villes d'alentour tous les enfans, afin que l'orphelin ſoit enveloppé dans la deſtruction générale.

On croit lire les *mille & une nuit* en action & en ſcènes : mais malgré l'incroyable, il y règne de l'intérêt; & malgré la foule des événemens, tout eſt de la clarté la plus lumineuſe : ce ſont-là deux grands mérites en tout tems & chez toutes nations; & ce mérite manque à beaucoup de nos piéces modernes. Il eſt vrai que la piéce chinoiſe n'a pas d'autres beautés : unité des tems & d'action, développement de ſentimens, peinture des mœurs, éloquence, raiſon, paſſion, tout lui manque; & cependant, comme je l'ai déja dit, l'ouvrage eſt ſupérieur à tout ce que nous faiſions alors.

Comment les Chinois, qui au quatorzième ſiècle, & ſi long-tems auparavant, ſavaient faire de meilleurs poëmes dramatiques que tous les Européans, (*a*) ſont-ils reſtés toujours dans l'enfan-

(*a*) Le père *du Halde*, tous les auteurs des lettres édifiantes, tous les voyageurs, ont toujours écrit *Européans*,

ce groſſière de l'art, tandis qu'à force de ſoins & de tems notre nation eſt parvenue à produire environ une douzaine de piéces, qui, ſi elles ne ſont pas parfaites, ſont pourtant fort au-deſſus de tout ce que le reſte de la terre a jamais produit en ce genre. Les Chinois, comme les autres Aſiatiques, ſont demeurés aux premiers élémens de la poéſie, de l'éloquence, de la phyſique, de l'aſtronomie, de la peinture, connus par eux ſi longtems avant nous. Il leur a été donné de commencer en tout plutôt que les autres peuples, pour ne faire enſuite aucun progrès. Ils ont reſſemblé aux anciens Egyptiens, qui ayant d'abord enſeigné les Grecs, finirent par n'être pas capables d'être leurs diſciples.

Ces Chinois chez qui nous avons voyagé à travers tant de périls, ces peuples de qui nous avons obtenu avec tant de peine la permiſſion de leur apporter l'argent de l'Europe, & de venir les inſtruire, ne ſavent pas encor à quel point nous leur ſommes ſupérieurs; ils ne ſont pas aſſez avancés, pour oſer ſeulement vouloir nous imiter. Nous avons puiſé dans leur hiſtoire des ſujets de tragédie, & ils ignorent ſi nous avons une hiſtoire.

Le célèbre abbé *Metaſtaſio* a pris pour ſujet d'un de ſes poëmes dramatiques le même ſujet à-peu-près que moi, c'eſt-à-dire, un orphelin échappé au carnage de ſa maiſon, & il a puiſé cette aventure dans une dynaſtie qui régnait neuf cents ans avant notre ère.

La tragédie chinoiſe de l'*orphelin de Tchao* eſt

& ce n'eſt que depuis quelques années qu'on s'eſt aviſé d'imprimer *Européens.*

tout un autre ſujet. J'en ai choiſi un tout différent encor des deux autres, & qui ne leur reſſemble que par le nom. Je me ſuis arrêté à la grande époque de *Gengis-kan*, & j'ai voulu peindre les mœurs des Tartares & des Chinois. Les aventures les plus intéreſſantes ne ſont rien, quand elles ne peignent pas les mœurs; & cette peinture, qui eſt un des plus grands ſecrets de l'art, n'eſt encor qu'un amuſement frivole, quand elle n'inſpire pas la vertu.

J'oſe dire, que depuis la *Henriade* juſqu'à *Zayre*, & juſqu'à cette piéce chinoiſe, bonne ou mauvaiſe, tel a toujours été le principe qui m'a inſpiré, & que dans l'hiſtoire du ſiècle de *Louis XIV.* j'ai célébré mon roi & ma patrie ſans flatter ni l'un ni l'autre. C'eſt dans un tel travail que j'ai conſumé plus de quarante années. Mais voici ce que dit un auteur chinois, traduit en eſpagnol par le célèbre *Navarette.*

« Si tu compoſes quelque ouvrage, ne le mon-
» tre qu'à tes amis; crains le public, & tes con-
» frères; cas on falſifiera, on empoiſonnera ce
» que tu auras fait, & on t'imputera ce que tu
» n'auras pas fait. La calomnie, qui a cent trom-
» pettes, les fera ſonner pour te perdre, tandis
» que la vérité qui eſt muette reſtera auprès de
» toi. Le célèbre *Ming* fut accuſé d'avoir mal
» penſé du *Tien* & du *Li*, & de l'empereur *Vang.*
» On trouva le vieillard moribond qui achevait
» le panégyrique de *Vang*, & une hymne au
» *Tien* & au *Li*, &c.



LETTRE
A M. J. J. R. C. D. G.

J'AI reçu, monſieur, votre nouveau livre contre le genre humain ; je vous en remercie. Vous plairez aux hommes à qui vous dites leurs vérités, mais vous ne les corrigerez pas. On ne peut peindre avec des couleurs plus fortes les horreurs de la ſociété humaine, dont notre ignorance & notre faibleſſe ſe promettent tant de conſolations. On n'a jamais tant employé d'eſprit à vouloir nous rendre bêtes. Il prend envie de marcher à quatre pattes, quand on lit votre ouvrage. Cependant, comme il y a plus de ſoixante ans que j'en ai perdu l'habitude, je ſens malheureuſement qu'il m'eſt impoſſible de la reprendre ; & je laiſſe cette allure naturelle à ceux qui en ſont plus dignes que vous & moi. Je ne peux non plus m'embarquer, pour aller trouver les ſauvages du Canada ; premiérement, parce que les maladies dont je ſuis accablé me retiennent auprès du plus grand médecin de l'Europe, & que je ne trouverais pas les mêmes ſecours chez les Miſſouris : ſecondement, parce que la guerre eſt portée dans ces pays-là, & que les exemples de nos nations ont rendu les ſauvages preſque auſſi méchans que nous. Je me borne à être un ſauvage paiſible dans la ſolitude que j'ai choiſie, auprès de votre patrie, où vous êtes tant deſiré.

Je conviens avec vous que les belles-lettres &

les ſciences ont cauſé quelquefois beaucoup de mal. Les ennemis du *Taſſe* firent de ſa vie un tiſſu de malheurs ; ceux de *Galilée* le firent gémir dans les priſons à ſoixante-dix ans, pour avoir connu le mouvement de la terre ; & ce qu'il y a de plus honteux, c'eſt qu'ils l'obligèrent à ſe rétracter. Vous ſavez quelles traverſes vos ennemis eſſuyèrent quand ils commencèrent cet ouvrage auſſi utile qu'immenſe de l'*encyclopédie*, auquel vous avez tant contribué.

Si j'oſais me compter parmi ceux dont les travaux n'ont eu que la perſécution pour récompenſe, je vous ferais voir des gens acharnés à me perdre, du jour que je donnai la tragédie d'*Œdipe* ; une bibliothèque de calomnies imprimées contre moi ; un homme qui m'avait des obligations aſſez connues, me payant de mon ſervice par vingt libelles ; un autre beaucoup plus coupable encor, faiſant imprimer mon propre ouvrage du *ſiècle de Louis XIV.* avec des notes dans leſquelles la plus craſſe ignorance vomit les plus infames impoſtures : un autre qui vend à un libraire quelques chapitres d'une prétendue *hiſtoire univerſelle* ſous mon nom, le libraire aſſez avide pour imprimer ce tiſſu informe de bévues, de fauſſes dates, de faits & de noms eſtropiés ; & enfin des hommes aſſez injuſtes pour m'imputer la publication de cette rapſodie. Je vous ferais voir la ſociété infectée de ce nouveau genre d'hommes inconnus à toute l'antiquité, qui ne pouvant embraſſer une profeſſion honnête, ſoit de manœuvre, ſoit de laquais, & ſachant malheureuſement lire & écrire, ſe font courtiers de littérature, vivent de nos

ouvrages, volent des manuſcrits, les défigurent, & les vendent. Je pourrais me plaindre que des fragmens d'une plaiſanterie faite il y a près de trente ans ſur le même ſujet que *Chapelain* eut la bêtiſe de traiter ſérieuſement, courent aujourd'hui le monde par l'infidélité & l'avarice de ces malheureux qui ont mêlé leurs groſſiéretés à ce badinage, qui en ont rempli les vuides avec autant de ſottiſe que de malice, & qui enfin au bout de trente ans vendent partout en manuſcrit ce qui n'appartient qu'à eux, & qui n'eſt digne que d'eux. J'ajouterais qu'en dernier lieu on a volé une partie des matériaux que j'avais raſſemblés dans les archives publiques, pour ſervir à l'hiſtoire de la guerre de 1741, lorſque j'étais hiſtoriographe de France; qu'on a vendu à un libraire de Paris ce fruit de mon travail; qu'on ſe ſaiſit à l'envi de mon bien, comme ſi j'étais déjà mort, & qu'on le dénature pour le mettre à l'encan. Je vous peindrais l'ingratitude, l'impoſture & la rapine me pourſuivant depuis quarante ans jusqu'au pied des Alpes, & juſqu'au bord de mon tombeau. Mais que conclurrai-je de toutes ces tribulations? Que je ne dois pas me plaindre; que *Pope*, *Deſcartes*, *Bayle*, *le Camouens*, & cent autres, ont eſſuyé les mêmes injuſtices & de plus grandes; que cette deſtinée eſt celle de preſque tous ceux que l'amour des lettres a trop ſéduits.

Avouez, en effet, monſieur, que ce ſont-là de ces petits malheurs particuliers, dont à peine la ſociété s'apperçoit. Qu'importe au genre humain que quelques frêlons pillent le miel de quelques abeilles? Les gens de lettres font grand bruit de

toutes ces petites querelles ; le reste du monde ou les ignore, ou en rit.

De toutes les amertumes répandues sur la vie humaine, ce sont-là les moins funestes. Les épines attachées à la littérature, & un peu de réputation ne sont que des fleurs en comparaison des autres maux qui de tout tems ont inondé la terre. Avouez que ni *Ciceron* ni *Varron*, ni *Lucrèce*, ni *Virgile*, ni *Horace*, n'eurent la moindre part aux proscriptions. *Marius* était un ignorant. Le barbare *Sylla*, le crapuleux *Antoine*, l'imbécille *Lépide*, lisaient peu *Platon* & *Sophocle* ; & pour ce tyran sans courage, *Octave Cépias*, surnommé si lâchement auguste, il ne fut un détestable assassin, que dans les tems où il fut privé de la société des gens de lettres.

Avouez que *Pétrarque* & *Bocace* ne firent pas naître les troubles de l'Italie. Avouez que le badinage de *Marot* n'a pas produit la *St. Barthelemi*, & que la tragédie du *Cid* ne causa pas les troubles de la Fronde. Les grands crimes n'ont guère été commis que par de célèbres ignorans. Ce qui fait, & fera toujours de ce monde une vallée de larmes, c'est l'insatiable cupidité, & l'indomptable orgueil des hommes depuis *Thamas Kouli-kan*, qui ne savait pas lire, jusqu'à un commis de la douane qui ne sait que chiffrer. Les lettres nourrissent l'ame, la rectifient, la consolent ; elles vous servent, monsieur, dans le tems que vous écrivez contr'elles ; vous êtes comme *Achille* qui s'emporte contre la gloire, & comme le père *Mallebranche* dont l'imagination brillante écrivait contre l'imagination.

Si

Si quelqu'un doit ſe plaindre des lettres, c'eſt moi, puiſque dans tous les tems, & dans tous les lieux, elles ont ſervi à me perſécuter. Mais il faut les aimer malgré l'abus qu'on en fait, comme il faut aimer la ſociété, dont tant d'hommes méchans corrompent les douceurs ; comme il faut aimer ſa patrie, quelques injuſtices qu'on y eſſuye ; comme il faut aimer & ſervir l'Etre ſuprême, malgré les ſuperſtitions, & le fanatiſme qui déshonorent ſi ſouvent ſon culte, &c.



PERSONNAGES.

GENGIS-KAN, empereur tartare.

OCTAR, }
OSMAN, } guerriers tartares.

ZAMTI, mandarin lettré.

IDAMÉ, femme de Zamti.

ASSELI, attachée à Idamé.

ETAN, attaché à Zamti.

La ſcène eſt dans un palais des mandarins qui tient au palais impérial, dans la ville de Cambalu, aujourd'hui Pékin.



GENGIS
Arrêtez, Malheureux!, O ciel! Qu'aliez Vous faire?
IDAMÉ
nous délivrer de toi, ...

L'ORPHELIN DE LA CHINE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

IDAMÉ, ASSELI.

IDAMÉ.

SE peut-il qu'en ce tems de désolation,
En ce jour de carnage & de destruction,
Quand ce palais sanglant, ouvert à des Tartares,
Tombe avec l'univers sous ces peuples barbares,
Dans cet amas affreux de publiques horreurs,
Il soit encor pour moi de nouvelles douleurs?

ASSELI.

Eh, qui n'éprouve, hélas! dans la perte commune,
Les tristes sentimens de sa propre infortune?
Qui de nous vers le ciel n'élève pas ses cris
Pour les jours d'un époux, ou d'un père, ou d'un fils?

Dans cette vaſte enceinte, au Tartare inconnue,
Où le roi dérobait à la publique vue
Ce peuple déſarmé de paiſibles mortels,
Interprêtes des loix, miniſtres des autels,
Vieillards, femmes, enfans, troupeau faible & timide,
Dont n'a point approché cette guerre homicide,
Nous ignorons encor à quelle atrocité
Le vainqueur inſolent porte ſa cruauté.
Nous entendons gronder la foudre & les tempêtes.
Le dernier coup approche, & vient frapper nos têtes.

IDAMÉ.

O fortune! ô pouvoir au-deſſus de l'humain!
Chère & triſte Afféli, ſais-tu quelle eſt la main,
Qui du Catai ſanglant preſſe le vaſte empire,
Et qui s'appeſantit ſur tout ce qui reſpire?

ASSELI.

On nomme ce tyran du nom de roi des rois.
C'eſt ce fier Gengis-Kan, dont les affreux exploits
Font un vaſte tombeau de la ſuperbe Aſie.
Octar ſon lieutenant, déjà dans ſa furie,
Porte au palais, dit-on, le fer & les flambeaux.
Le Catai paſſe enfin ſous des maîtres nouveaux.
Cette ville autrefois ſouveraine du monde,
Nage de tous côtés dans le ſang qui l'inonde.
Voilà ce que cent voix, en ſanglots ſuperflus,
Ont appris dans ces lieux à mes ſens éperdus.

IDAMÉ.

Sais-tu que ce tyran de la terre interdite,
Sous qui de cet état la fin ſe précipite,
Ce deſtructeur des rois, de leur ſang abreuvé,

Eſt un Scythe, un ſoldat, dans la poudre élevé,
Un guerrier vagabond de ces déſerts ſauvages,
Climats qu'un ciel épais ne couvre que d'orages ?
C'eſt lui qui ſur les ſiens briguant l'autorité,
Tantôt fort & puiſſant, tantôt perſécuté,
Vint jadis à tes yeux, dans cette auguſte ville,
Aux portes du palais demander un aſile.
Son nom eſt Témugin ; c'eſt t'en apprendre aſſez.

ASSELI.

Quoi! c'eſt lui dont les vœux vous furent adreſſés !
Quoi ! c'eſt ce fugitif, dont l'amour & l'hommage
A vos parens ſurpris parurent un outrage !
Lui qui traîne après lui tant de rois ſes ſuivans,
Dont le nom ſeul impoſe au reſte des vivans !

IDAMÉ.

C'eſt lui-même, Aſſéli : ſon ſuperbe courage,
Sa future grandeur brillait ſur ſon viſage.
Tout ſemblait, je l'avoue, eſclave auprès de lui ;
Et lorſque de la cour il mendiait l'appui,
Inconnu, fugitif, il ne parlait qu'en maître.
Il m'aimait ; & mon cœur s'en applaudit peut-être :
Peut-être qu'en ſecret je tirais vanité
D'adoucir ce lion dans mes fers arrêté,
De plier à nos mœurs cette grandeur ſauvage,
D'inſtruire à nos vertus ſon féroce courage,
Et de le rendre enfin, graces à ces liens,
Digne un jour d'être admis parmi nos citoyens.
Il eût ſervi l'état, qu'il détruit par la guerre.
Un refus a produit les malheurs de la terre.
De nos peuples jaloux tu connais la fierté.

De nos arts, de nos loix l'auguſte antiquité,
Une religion de tout tems épurée,
De cent ſiècles de gloire une ſuite avérée,
Tout nous interdiſait, dans nos préventions,
Une indigne alliance avec les nations.
Enfin un autre hymen, un plus ſaint nœud m'engage;
Le vertueux Zamti mérita mon ſuffrage.
Qui l'eût cru, dans ces tems de paix & de bonheur,
Qu'un ſcythe mépriſé ſerait notre vainqueur?
Voilà ce qui m'alarme, & qui me déſeſpère;
J'ai refuſé ſa main; je ſuis épouſe & mère:
Il ne pardonne pas; il ſe vit outrager,
Et l'univers ſait trop s'il aime à ſe venger.
Etrange deſtinée, & revers incroyable!
Eſt-il poſſible, ô dieu, que ce peuple innombrable
Sous le glaive du Scythe expire ſans combats,
Comme de vils troupeaux que l'on mène au trépas?

ASSELI.

Les Coréens, dit-on, raſſemblaient une armée;
Mais nous ne ſavons rien que par la renommée,
Et tout nous abandonne aux mains des deſtructeurs.

IDAMÉ.

Que cette incertitude augmente mes douleurs!
J'ignore à quel excès parviennent nos misères;
Si l'empereur encor au palais de ſes pères
A trouvé quelque aſile, ou quelque défenſeur;
Si la reine eſt tombée aux mains de l'oppreſſeur;
Si l'un & l'autre touche à ſon heure fatale.
Hélas! ce dernier fruit de leur foi conjugale,
Ce malheureux enfant à nos ſoins confié,

Excite encor ma crainte, ainſi que ma pitié.
Mon époux au palais porte un pied téméraire.
Une ombre de reſpect pour ſon ſaint miniſtère
Peut-être adoucira ces vainqueurs forcenés.
On dit que ces brigands aux meurtres acharnés,
Qui rempliſſent de ſang la terre intimidée,
Ont d'un dieu cependant conſervé quelque idée;
Tant la nature même en toute nation
Grava l'Etre ſuprême, & la religion.
Mais je me flatte en vain qu'aucun reſpect les touche;
La crainte eſt dans mon cœur, & l'eſpoir dans ma bouche.
Je me meurs...

SCENE II.

IDAMÉ, ZAMTI, ASSELI.

IDAMÉ.

Est-ce vous, époux infortuné?
Notre ſort ſans retour eſt-il déterminé?
Hélas! qu'avez-vous vu?

ZAMTI.

Ce que je tremble à dire.
Le malheur eſt au comble; il n'eſt plus, cet empire.
Sous le glaive étranger j'ai vu tout abattu.
De quoi nous a ſervi d'adorer la vertu?
Nous étions vainement, dans une paix profonde,
Et les légiſlateurs & l'exemple du monde.
Vainement par nos loix l'univers fut inſtruit;
La ſageſſe n'eſt rien, la force a tout détruit.

J'ai vu de ces brigands la horde hyperborée,
Par des fleuves de ſang ſe frayant une entrée,
Sur les corps entaſſés de nos frères mourans,
Portant partout le glaive, & les feux dévorans.
Ils pénètrent en foule à la demeure auguſte,
Où de tous les humains le plus grand, le plus juſte,
D'un front majeſtueux attendait le trépas.
La reine évanouie était entre ſes bras.
De leurs nombreux enfans ceux en qui le courage
Commençait vainement à croître avec leur âge,
Et qui pouvaient mourir les armes à la main,
Etaient déjà tombés ſous le fer inhumain.
Il reſtait près de lui ceux dont la tendre enfance
N'avait que la faibleſſe & des pleurs pour défenſe :
On les voyait encor autour de lui preſſés,
Tremblans à ſes genoux, qu'ils tenaient embraſſés.
J'entre par des détours inconnus au vulgaire ;
J'approche en frémiſſant de ce malheureux père ;
Je vois ces vils humains, ces monſtres des déſerts,
A notre auguſte maître oſant donner des fers,
Traîner dans ſon palais, d'une main ſanguinaire,
Le père, les enfans, & leur mourante mère.

IDAMÉ.

C'eſt donc là leur deſtin ! Quel changement, ô cieux !

ZAMTI.

Ce prince infortuné tourne vers moi les yeux ;
Il m'appelle, il me dit, dans la langue ſacrée,
Du conquérant tartare, & du peuple ignorée ;
Conſerve au moins le jour au dernier de mes fils.
Jugez ſi mes ſermens & mon cœur l'ont promis ;

Jugez de mon devoir quelle eſt la voix preſſante.
J'ai ſenti ranimer ma force languiſſante ;
J'ai revolé vers vous. Les raviſſeurs ſanglans
Ont laiſſé le paſſage à mes pas chancelans ;
Soit que dans les fureurs de leur horrible joie,
Au pillage acharnés, occupés de leur proie,
Leur ſuperbe mépris ait détourné les yeux ;
Soit que cet ornement d'un miniſtre des cieux,
Ce ſymbole ſacré du grand dieu que j'adore,
A la férocité puiſſe impoſer encore ;
Soit qu'enfin ce grand dieu, dans ſes profonds deſſeins,
Pour ſauver cet enfant, qu'il a mis dans mes mains,
Sur leurs yeux vigilans répandant un nuage,
Ait égaré leur vue, ou ſuſpendu leur rage.

IDAMÉ.

Seigneur, il ſerait tems encor de le ſauver :
Qu'il parte avec mon fils ; je les peux enlever.
Ne déſeſpérons point, & préparons leur fuite.
De notre prompt départ qu'Etam ait la conduite.
Allons vers la Corée, au rivage des mers,
Aux lieux où l'Océan ceint ce triſte univers.
La terre a des déſerts & des antres ſauvages ;
Portons-y ces enfans, tandis que les ravages
N'inondent point encor ces aſiles ſacrés ;
Eloignés de leur vue, & peut-être ignorés.
Allons ; le tems eſt cher, & la plainte inutile.

ZAMTI.

Hélas ! le fils des rois n'a pas même un aſile.
J'attends les Coréens : ils viendront, mais trop tard.
Cependant la mort vole au pied de ce rempart.

Saisissons, s'il se peut, le moment favorable
De mettre en sureté ce gage inviolable.

SCENE III.

ZAMTI, IDAMÉ, ASSELI, ETAN.

ZAMTI.

ETAN, où courez-vous, interdit, consterné ?

IDAMÉ.

Fuyons de ce séjour au Scythe abandonné.

ETAN.

Vous êtes observés ; la fuite est impossible.
Autour de notre enceinte une garde terrible,
Au peuple consterné offre de toutes parts
Un rempart hérissé de piques & de dards.
Les vainqueurs ont parlé. L'esclavage en silence
Obéit à leurs voix dans cette ville immense.
Chacun reste immobile & de crainte & d'horreur,
Depuis que sous le glaive est tombé l'empereur.

ZAMTI.

Il n'est donc plus !

IDAMÉ.

O cieux !

ETAN.

De ce nouveau carnage
Qui pourra retracer l'épouvantable image ?
Son épouse, ses fils sanglans & déchirés ...
O famille des dieux sur la terre adorés !

Que vous dirai-je, hélas? Leurs têtes exposées
Du vainqueur insolent excitent les risées,
Tandis que leurs sujets tremblans de murmurer,
Baissent des yeux mourans qui craignent de pleurer.
De nos honteux soldats les alfanges errantes
A genoux ont jeté leurs armes impuissantes.
Les vainqueurs fatigués dans nos murs asservis,
Lassés de leur victoire & de sang assouvis,
Publiant à la fin le terme du carnage,
Ont au-lieu de la mort annoncé l'esclavage.
Mais d'un plus grand désastre on nous menace encor.
On prétend que ce roi des fiers enfans du nord,
Gengis-Kan, que le ciel envoya pour détruire,
Dont les seuls lieutenans oppriment cet empire,
Dans nos murs autrefois inconnu, dédaigné,
Vient toujours implacable, & toujours indigné,
Consommer sa colère, & venger son injure.
Sa nation farouche est d'une autre nature
Que les tristes humains qu'enferment nos remparts.
Ils habitent des champs, des tentes, & des chars;
Ils se croiraient gênés dans cette ville immense.
De nos arts, de nos loix la beauté les offense.
Ces brigands vont changer en d'éternels déserts
Les murs que si long-tems admira l'univers.

IDAMÉ.

Le vainqueur vient sans doute armé de la vengeance.
Dans mon obscurité j'avais quelque espérance,
Je n'en ai plus. Les cieux, à nous nuire attachés,
Ont éclairé la nuit, où nous étions cachés.
Trop heureux les mortels inconnus à leur maître!

ZAMTI.

Les nôtres ſont tombés : le juſte ciel peut-être
Voudra pour l'orphelin ſignaler ſon pouvoir.
Veillons ſur lui, voilà notre premier devoir.
Que nous veut ce Tartare ?

IDAMÉ.

O ciel, prend ma défenſe.

SCENE IV.

ZAMTI, IDAMÉ, ASSELI, OCTAR, gardes.

OCTAR.

ESCLAVES, écoutez ; que votre obéiſſance
Soit l'unique réponſe aux ordres de ma voix.
Il reſte encor un fils du dernier de vos rois,
C'eſt vous qui l'élevez : votre ſoin téméraire
Nourrit un ennemi, dont il faut ſe défaire.
Je vous ordonne, au nom du vainqueur des humains,
De remettre aujourd'hui cet enfant dans mes mains.
Je vais l'attendre, allez, qu'on m'apporte ce gage.
Pour peu que vous tardiez, le ſang & le carnage
Vont de mon maître encor ſignaler le courroux,
Et la deſtruction commencera par vous.
La nuit vient, le jour fuit ; vous, avant qu'il finiſſe,
Si vous aimez la vie, allez qu'on obéiſſe.



SCENE V.

ZAMTI, IDAMÉ.

IDAMÉ.

OU ſommes-nous réduits ? O monſtres ! ô terreur !
Chaque inſtant fait éclore une nouvelle horreur,
Et produit des forfaits, dont l'ame intimidée
Juſqu'à ce jour de ſang n'avait point eu d'idée.
Vous ne répondez rien : vos ſoupirs élancés
Au ciel qui nous accable en vain ſont adreſſés.
Enfant de tant de rois, faut-il qu'on ſacrifie
Aux ordres d'un ſoldat ton innocente vie ?

ZAMTI.

J'ai promis, j'ai juré de conſerver ſes jours.

IDAMÉ.

De quoi lui ſerviront vos malheureux ſecours ?
Qu'importent vos ſermens, vos ſtériles tendreſſes ?
Etes-vous en état de tenir vos promeſſes ?
N'eſpérons plus.

ZAMTI.

Ah ! ciel ! Et quoi, vous voudriez
Voir du fils de mes rois les jours ſacrifiés ?

IDAMÉ.

Non, je n'y puis penſer ſans des torrens de larmes ;
Et ſi je n'étais mère, & ſi dans mes alarmes,
Le ciel me permettait d'abréger un deſtin
Néceſſaire à mon fils élevé dans mon ſein,
Je vous dirais, mourons ; & lorſque tout ſuccombe
Sous les pas de nos rois, deſcendons dans la tombe.

ZAMTI.

Après l'atrocité de leur indigne ſort,
Qui pourrait redouter & refuſer la mort ?
Le coupable la craint, le malheureux l'appelle,
Le brave la défie, & marche au-devant d'elle,
Le ſage qui l'attend la reçoit ſans regrets.

IDAMÉ.

Quels ſont en me parlant vos ſentimens ſecrets ?
Vous baiſſez vos regards, vos cheveux ſe hériſſent,
Vous pâliſſez, vos yeux de larmes ſe rempliſſent ;
Mon cœur répond au vôtre, il ſent tous vos tourmens.
Mais que réſolvez-vous ?

ZAMTI.

De garder mes ſermens.
Auprès de cet enfant, allez, daignez m'attendre.

IDAMÉ.

Mes prières, mes cris pourront-ils le défendre ?

SCENE VI.

ZAMTI, ETAN.

ETAN.

SEIGNEUR, votre pitié ne peut le conſerver.
Ne ſongez qu'à l'état que ſa mort peut ſauver :
Pour le ſalut du peuple il faut bien qu'il périſſe.

ZAMTI.

Oui... je vois qu'il faut faire un triſte ſacrifice.
Ecoute : cet empire eſt-il cher à tes yeux ?

Reconnais-tu ce Dieu de la terre & des cieux,
Ce Dieu que ſans mêlange annonçaient nos ancêtres,
Méconnu par le bonze, inſulté par nos maîtres ?

ETAN.

Dans nos communs malheurs il eſt mon ſeul appui ;
Je pleure la patrie, & n'eſpère qu'en lui.

ZAMTI.

Jure ici par ſon nom, par ſa toute-puiſſance,
Que tu conſerveras dans l'éternel ſilence
Le ſecret qu'en ton ſein je dois enſevelir.
Jure-moi que tes mains oſeront accomplir
Ce que les intérêts, & les loix de l'empire,
Mon devoir & mon dieu, vont par moi te preſcrire.

ETAN.

Je le jure, & je veux, dans ces murs déſolés,
Voir nos malheurs communs ſur moi ſeul aſſemblés,
Si trahiſſant vos vœux, & démentant mon zèle,
Ou ma bouche, ou ma main, vous était infidele.

ZAMTI.

Allons, il ne m'eſt plus permis de reculer.

ETAN.

De vos yeux attendris je vois des pleurs couler.
Hélas, de tant de maux les atteintes cruelles
Laiſſent donc place encor à des larmes nouvelles !

ZAMTI

On a porté l'arrêt ! rien ne peut le changer !

ETAN.

On preſſe, & cet enfant, qui vous eſt étranger....

ZAMTI.

Etranger ! Lui, mon roi !

ETAN.

Notre roi fut ſon père ;
Je le ſais, j'en frémis : parlez, que dois-je faire ?

ZAMTI.

On compte ici mes pas ; j'ai peu de liberté.
Sers-toi de la faveur de ton obſcurité.
De ce dépôt ſacré tu ſais quel eſt l'aſile :
Tu n'es point obſervé ; l'accès t'en eſt facile.
Cachons pour quelque tems cet enfant précieux
Dans le ſein des tombeaux bâtis par nos aïeux.
Nous remettrons bientôt au chef de la Corée
Ce tendre rejetton d'une tige adorée.
Il peut ravir du moins à nos cruels vainqueurs
Ce malheureux enfant, l'objet de leurs terreurs.
Il peut ſauver mon roi. Je prends ſur moi le reſte.

ETAN.

Et que deviendrez-vous ſans ce gage funeſte ?
Que pourrez-vous répondre au vainqueur irrité ?

ZAMTI.

J'ai de quoi ſatisfaire à ſa férocité.

ETAN.

Vous, ſeigneur ?

ZAMTI.

O nature ! ô devoir tyrannique !

ETAN.

Eh bien !

ZAMTI.

Dans ſon berceau ſaiſi mon fils unique.

ETAN.

Votre fils !

ZAMTI.

Songe au roi que tu dois conserver.
Prends mon fils .... que son sang ... je ne puis achever.

ETAN

Ah ! que m'ordonnez-vous ?

ZAMTI.

Respecte ma tendresse,
Respecte mon malheur, & sur-tout ma faiblesse.
N'oppose aucun obstacle à cet ordre sacré ;
Et remplis ton devoir après l'avoir juré.

ETAN.

Vous m'avez arraché ce serment téméraire.
A quel devoir affreux me faut-il satisfaire ?
J'admire avec horreur ce dessein généreux ;
Mais si mon amitié....

ZAMTI.

C'en est trop, je le veux.
Je suis père, & ce cœur, qu'un tel arrêt déchire,
S'en est dit cent fois plus que tu ne peux m'en dire.
J'ai fait taire le sang ; fait taire l'amitié.
Pars.

ETAN.

Il faut obéir.

ZAMTI.

Laisse-moi par pitié.



SCENE VIII.

ZAMTI *seul.*

J'Ai fait taire le sang ! Ah trop malheureux père !
J'entends trop cette voix si fatale & si chère.
Ciel, impose silence aux cris de ma douleur.
Mon épouse, mon fils, me déchirent le cœur.
De ce cœur effrayé cache-moi la blessure.
L'homme est trop faible, hélas ! pour dompter la nature.
Que peut-il par lui-même ? Achève, soutiens-moi ;
Affermis la vertu prête à tomber sans toi.

Fin du premier acte.





ACTE II

SCENE PREMIERE.

ZAMTI *seul.*

ETAN auprès de moi tarde trop à se rendre.
Il faut que je lui parle ; & je crains de l'entendre.
Je tremble malgré moi de son fatal retour.
O mon fils ! mon cher fils ! as-tu perdu le jour ?
Aura-t-on consommé ce fatal sacrifice ?
Je n'ai pu de ma main te conduire au supplice ;
Je n'en eus pas la force. En ai-je assez au moins
Pour apprendre l'effet de mes funestes soins ?
En ai-je encor assez pour cacher mes alarmes ?

SCENE II.

ZAMTI, ETAN.

ZAMTI.
VIENS, ami... je t'entends. je sais tout par tes larmes.

ETAN
Votre malheureux fils. . . .

ZAMTI.
Arrête ; parle-moi
De l'espoir de l'empire, & du fils de mon roi :
Est-il en sureté ?

ETAN.

Les tombeaux de ſes pères
Cachent à nos tyrans ſa vie & ſes misères.
Il vous devra des jours pour ſouffrir commencés;
Préſent fatal peut-être !

ZAMTI.

Il vit : c'en eſt aſſez.
O vous, à qui je rends ces ſervices fideles,
O mes rois, pardonnez mes larmes paternelles.

ETAN.

Oſez-vous en ces lieux gémir en liberté ?

ZAMTI.

Où porter ma douleur, & ma calamité ?
Et comment déſormais ſoutenir les approches,
Le déſeſpoir, les cris, les éternels reproches,
Les imprécations d'une mère en fureur ?
Encor ſi nous pouvions prolonger ſon erreur !

ETAN.

On a ravi ſon fils dans ſa fatale abſence :
A nos cruels vainqueurs on conduit ſon enfance;
Et ſoudain j'ai volé pour donner mes ſecours
Au royal orphelin, dont on pourſuit les jours.

ZAMTI.

Ah ! du moins, cher Etan, ſi tu pouvais lui dire,
Que nous avons livré l'héritier de l'empire,
Que j'ai caché mon fils, qu'il eſt en ſureté !
Impoſons quelque tems à ſa crédulité.
Hélas ! la vérité ſi ſouvent eſt cruelle !
On l'aime; & les humains ſont malheureux par elle.

Allons ... Ciel ! elle-même approche de ces lieux ;
La douleur & la mort ſont peintes dans ſes yeux.

SCENE III.

ZAMTI, IDAMÉ.

IDAMÉ.

QU'AI-je vu ? Qu'a-t-on fait ? barbare, eſt-il poſſible ?
L'avez-vous commandé ce ſacrifice horrible ?
Non, je ne puis le croire ; & le ciel irrité
N'a pas dans votre ſein mis tant de cruauté.
Non, vous ne ſerez point plus dur & plus barbare
Que la loi du vainqueur, & le fer du Tartare.
Vous pleurez, malheureux !

ZAMTI.

Ah ! pleurez avec moi ;
Mais avec moi ſongez à ſauver votre roi.

IDAMÉ.

Que j'immole mon fils !

ZAMTI.

Telle eſt notre miſère :
Vous êtes citoyenne avant que d'être mère.

IDAMÉ.

Quoi ! ſur toi la nature a ſi peu de pouvoir !

ZAMTI.

Elle n'en a que trop, mais moins que mon devoir :
Et je dois plus au ſang de mon malheureux maître,
Qu'à cet enfant obſcur à qui j'ai donné l'être.

IDAMÉ.

Non je ne connais point cette horrible vertu.
J'ai vu nos murs en cendre, & ce trône abattu;
J'ai pleuré de nos rois les diſgraces affreuſes;
Mais par quelles fureurs encor plus douloureuſes,
Veux-tu, de ton épouſe avançant le trépas,
Livrer le ſang d'un fils qu'on ne demande pas?
Ces rois enſevelis, diſparus dans la poudre,
Sont-il pour toi des dieux dont tu craignes la foudre?
A ces dieux impuiſſans, dans la tombe endormis,
As-tu fait le ſerment d'aſſaſſiner ton fils?
Hélas! grands, & petits, & ſujets, & monarques,
Diſtingués un moment par de frivoles marques,
Egaux par la nature, égaux par le malheur,
Tout mortel eſt chargé de ſa propre douleur:
Sa peine lui ſuffit, & dans ce grand naufrage,
Raſſembler nos débris, voilà notre partage.
Où ſerais-je, grand dieu! ſi ma crédulité
Eût tombé dans le piége à mes pas préſenté?
Auprès du fils des rois ſi j'étais demeurée,
La victime aux bourreaux allait être livrée:
Je ceſſais d'être mère; & le même couteau
Sur le corps de mon fils me plongeait au tombeau.
Graces à mon amour, inquiète, troublée,
A ce fatal berceau l'inſtinct m'a rappellée.
J'ai vu porter mon fils à nos cruels vainqueurs.
Mes mains l'ont arraché des mains des raviſſeurs.
Barbare, ils n'ont point eu ta fermeté cruelle.
J'en ai chargé ſoudain cette eſclave fidelle,
Qui ſoutient de ſon lait ſes miſérables jours,

Ces jours qui périſſaient ſans moi, ſans mon ſecours;
J'ai conſervé le ſang du fils & de la mère,
Et j'oſe dire encor, de ſon malheureux père.

ZAMTI.

Quoi, mon fils eſt vivant!

IDAMÉ.

Oui, rends graces au ciel,
Malgré toi favorable à ton cœur paternel.
Repens-toi.

ZAMTI.

Dieu des cieux, pardonnez cette joie,
Qui ſe mêle un moment aux pleurs où je me noïe.
O ma chère Idamé, ces momens ſeront courts.
Vainement de mon fils vous prolongiez les jours;
Vainement vous cachiez cette fatale offrande.
Si nous ne donnons pas le ſang qu'on nous demande,
Nos tyrans ſoupçonneux ſeront bientôt vengés;
Nos citoyens tremblans, avec nous égorgés,
Vont payer de vos ſoins les efforts inutiles;
De ſoldats entourés nous n'avons plus d'aſiles:
Et mon fils, qu'au trépas vous croyez arracher,
A l'œil qui le pourſuit ne peut plus ſe cacher.
Il faut ſubir ſon ſort.

IDAMÉ.

Ah! cher époux, demeure;
Ecoute-moi, du moins.

ZAMTI.

Hélas! . . . il faut qu'il meure.

IDAMÉ.

Qu'il meure! arrête, tremble, & crains mon déſeſpoir.

Crains sa mère.

ZAMTI.

Je crains de trahir mon devoir.
Abandonnez le vôtre; abandonnez ma vie
Aux détestables mains d'un conquérant impie.
C'est mon sang qu'à Gengis il vous faut demander.
Allez, il n'aura pas de peine à l'accorder.
Dans le sang d'un époux trempez vos mains perfides;
Allez, ce jour n'est fait que pour des parricides.
Rendez vains mes sermens, sacrifiez nos loix,
Immolez votre époux, & le sang de vos rois.

IDAMÉ.

De mes rois! Va, te dis-je, ils n'ont rien à prétendre.
Je ne dois point mon sang en tribut à leur cendre.
Va; le nom de sujet n'est pas plus saint pour nous,
Que ces noms si sacrés & de pères & d'époux.
La nature & l'hymen, voilà les loix premières,
Les devoirs, les liens des nations entières:
Ces loix viennent des dieux; le reste est des humains.
Ne me fais point haïr le sang des souverains:
Oui, sauvons l'Orphelin d'un vainqueur homicide;
Mais ne le sauvons pas au prix d'un parricide.
Que les jours de mon fils n'achètent point ses jours.
Loin de l'abandonner, je vole à son secours.
Je prends pitié de lui; prends pitié de toi-même,
De ton fils innocent, de sa mère qui t'aime.
Je ne menace plus: je tombe à tes genoux.
O père infortuné, cher & cruel époux,
Pour qui j'ai méprisé, tu t'en souviens peut-être,
Ce mortel qu'aujourd'hui le sort a fait ton maître;

Accorde-moi mon fils, accorde-moi ce ſang,
Que le plus pur amour a formé dans mon flanc;
Et ne réſiſte point au cri terrible & tendre,
Qu'à tes ſens déſolés l'amour a fait entendre.

ZAMTI.

Ah! c'eſt trop abuſer du charme & du pouvoir
Dont la nature & vous combattent mon devoir.
Trop faible épouſe, hélas, ſi vous pouviez connaître!..

IDAMÉ.

Je ſuis faible, oui, pardonne; une mère doit l'être.
Je n'aurai point de toi ce reproche à ſouffrir,
Quand il faudra te ſuivre, & qu'il faudra mourir.
Cher époux, ſi tu peux au vainqueur ſanguinaire,
A la place du fils, ſacrifier la mère,
Je ſuis prête: Idamé ne ſe plaindra de rien:
Et mon cœur eſt encor auſſi grand que le tien.

ZAMTI.

Oui, j'en crois ta vertu.

SCENE IV.

ZAMTI, IDAMÉ, OCTAR, gardes.

OCTAR.

Quoi! vous oſez reprendre
Ce dépôt que ma voix vous ordonna de rendre?
Soldats, ſuivez leurs pas, & me répondez d'eux:
Saiſiſſez cet enfant qu'ils cachent à mes yeux.
Allez: votre empereur en ces lieux va paraître.

Apportez la victime aux pieds de votre maître.
Soldats, veillez sur eux.

ZAMTI.

Je suis prêt d'obéir.
Vous aurez cet enfant.

IDAMÉ.

Je ne le puis souffrir.
Non, vous ne l'obtiendrez, cruels, qu'avec ma vie.

OCTAR.

Qu'on fasse retirer cette femme hardie.
Voici votre empereur : ayez soin d'empêcher
Que tous ces vils captifs osent en approcher.

SCENE V.

GENGIS, OCTAR, OSMAN, troupe de guerriers.

GENGIS.

On a poussé trop loin le droit de ma conquête.
Que le glaive se cache, & que la mort s'arrête.
Je veux que les vaincus respirent désormais.
J'envoyai la terreur, & j'apporte la paix.
La mort du fils des rois suffit à ma vengeance.
Etouffons dans son sang la fatale semence
Des complots éternels, & des rébellions,
Qu'un fantôme de prince inspire aux nations.
Sa famille est éteinte ; il vit ; il doit la suivre.
Je n'en veux qu'à des rois ; mes sujets doivent vivre.
Cessez de mutiler tous ces grands monumens,
Ces prodiges des arts consacrés par les tems ;

Respectez-les, ils sont le prix de mon courage.
Qu'on cesse de livrer aux flammes, au pillage,
Ces archives de loix, ce vaste amas d'écrits,
Tous ces fruits du génie, d'objets de vos mépris.
Si l'erreur les dicta, cette erreur m'est utile;
Elle occupe ce peuple, & le rend plus docile.
Octar, je vous destine à porter mes drapeaux
Aux lieux où le soleil renaît du sein des eaux.

A un de ses suivans.

Vous, dans l'Inde soumise, humble dans sa défaite,
Soyez de mes décrets le fidele interprête;
Tandis qu'en Occident je fais voler mes fils,
Des murs de Samarcande aux bords du Tanaïs.
Sortez : demeure, Octar.

SCENE VI.

GENGIS, OCTAR.

GENGIS.

Eh bien! pouvais-tu croire
Que le sort m'élevât à ce comble de gloire?
Je foule aux pieds ce trône, & je règne en des lieux,
Où mon front avili n'osa lever les yeux.
Voici donc ce palais, cette superbe ville,
Où caché dans la foule, & cherchant un asile,
J'essuyai les mépris, qu'à l'abri du danger
L'orgueilleux citoyen prodigue à l'étranger.
On dédaignait un Scythe; & la honte & l'outrage

De mes vœux mal conçus devinrent le partage.
Une femme ici même a refusé la main,
Sous qui depuis cinq ans tremble le genre humain.

OCTAR.

Quoi, dans ce haut degré de gloire & de puissance,
Quand le monde à vos pieds se prosterne en silence,
D'un tel ressouvenir vous seriez occupé!

GENGIS.

Mon esprit, je l'avoue, en fut toujours frappé.
Des affronts attachés à mon humble fortune,
C'est le seul dont je garde une idée importune.
Je n'eus que ce moment de faiblesse & d'erreur:
Je crus trouver ici le repos de mon cœur;
Il n'est point dans l'éclat dont le sort m'environne.
La gloire le promet, l'amour, dit-on, le donne.
J'en conserve un dépit trop indigne de moi:
Mais au moins je voudrais qu'elle connût son roi,
Que son œil entrevît, du sein de la bassesse,
De qui son imprudence outragea la tendresse;
Qu'à l'aspect des grandeurs qu'elle eût pu partager,
Son désespoir secret servît à me venger.

OCTAR.

Mon oreille, seigneur, était accoutumée
Aux cris de la victoire & de la renommée,
Au bruit des murs fumans renversés sous vos pas,
Et non à ces discours que je ne conçois pas.

GENGIS.

Non, depuis qu'en ces lieux mon ame fut vaincue,
Depuis que ma fierté fut ainsi confondue,
Mon cœur s'est désormais défendu sans retour

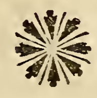
Tous ces vils ſentimens qu'ici l'on nomme amour.
Idamé, je l'avoue, en cette ame égarée,
Fit une impreſſion que j'avais ignorée.
Dans nos antres du Nord, dans nos ſtériles champs,
Il n'eſt point de beauté qui ſubjugue nos ſens.
De nos travaux groſſiers les campagnes ſauvages
Partageaient l'âpreté de nos mâles courages.
Un poiſon tout nouveau me ſurprit en ces lieux;
La tranquille Idamé le portait dans ſes yeux:
Ses paroles, ſes traits reſpiraient l'art de plaire;
Je rends grace au refus qui nourrit ma colère;
Son mépris diſſipa ce charme ſuborneur,
Ce charme inconcevable & ſouverain du cœur.
Mon bonheur m'eût perdu; mon ame toute entière
Se doit aux grands objets de ma vaſte carrière.
J'ai ſubjugué le monde, & j'aurais ſoupiré!
Ce trait injurieux, dont je fus déchiré,
Ne rentrera jamais dans mon ame offenſée.
Je bannis ſans regret cette lâche penſée.
Une femme ſur moi n'aura point ce pouvoir;
Je la veux oublier, je ne veux point la voir.
Qu'elle pleure à loiſir ſa fierté trop rebelle;
Octar, je vous défends que l'on s'informe d'elle.

OCTAR.

Vous avez en ces lieux des ſoins plus importans.

GENGIS.

Oui, je me ſouviens trop de tant d'égaremens.



SCENE VII.

GENGIS, OCTAR, OSMAN.

OSMAN.

La victime, seigneur, allait être égorgée,
Une garde autour d'elle était déjà rangée :
Mais un événement, que je n'attendais pas,
Demande un nouvel ordre, & suspend son trépas :
Une femme éperdue, & de larmes baignée,
Arrive, tend les bras à la garde indignée,
Et nous surprenant tous par ses cris forcenés,
Arrêtez, c'est mon fils que vous assassinez ;
C'est mon fils, on vous trompe au choix de la victime.
Le désespoir affreux, qui parle, & qui l'anime,
Ses yeux, son front, sa voix, ses sanglots, ses clameurs,
Sa fureur intrépide au milieu de ses pleurs,
Tout semblait annoncer, par ce grand caractère,
Le cri de la nature, & le cœur d'une mère.
Cependant son époux devant nous appellé,
Non moins éperdu qu'elle, & non moins accablé,
Mais sombre & recueilli dans sa douleur funeste,
De nos rois, a-t-il dit, voilà ce qui nous reste,
Frappez ; voilà le sang que vous me demandez.
De larmes en parlant ses yeux sont inondés.
Cette femme à ces mots d'un froid mortel saisie,
Long-tems sans mouvement, sans couleur, & sans vie,
Ouvrant enfin les yeux d'horreur appesantis,
Dès qu'elle a pu parler a réclamé son fils.
Le mensonge n'a point des douleurs si sincères,

On ne verſa jamais de larmes plus amères.
On doute, on examine, & je reviens confus,
Demander à vos pieds vos ordres abſolus.

GENGIS.

Je ſaurai démêler un pareil artifice;
Et qui m'a pu tromper eſt sûr de ſon ſupplice.
Ce peuple de vaincus prétend-il m'aveugler?
Et veut-on que le ſang recommence à couler?

OCTAR.

Cette femme ne peut tromper votre prudence.
Du fils de l'empereur elle a conduit l'enfance.
Aux enfans de ſon maître on s'attache aiſément.
Le danger, le malheur ajoute au ſentiment.
Le fanatiſme alors égale la nature;
Et ſa douleur ſi vraie ajoute à l'impoſture.
Bientôt de ſon ſecret perçant l'obſcurité,
Vos yeux dans cette nuit répandront la clarté.

GENGIS.

Quelle eſt donc cette femme?

OCTAR.

On dit qu'elle eſt unie
A un de ces lettrés que reſpectait l'Aſie,
Qui trop enorgueillis du faſte de leurs loix,
Sur leur vain tribunal oſaient braver cent rois.
Leur foule eſt innombrable; ils ſont tous dans les chaînes;
Il connaîtront enfin des loix plus ſouveraines.
Zamti, c'eſt là le nom de cet eſclave altier,
Qui veillait ſur l'enfant qu'on doit ſacrifier.

GENGIS.

Allez interroger ce couple condamnable?

Tirez la vérité de leur bouche coupable ;
Que nos guerriers fur-tout à leur pofte fixés,
Veillant dans tous les lieux où je les ai placés ;
Qu'aucun d'eux ne s'écarte. On parle de furprife ;
Les Coréens, dit-on, tentent quelque entreprife ;
Vers les rives du fleuve on a vu des foldats.
Nous faurons quels mortels s'avancent au trépas,
Et fi l'on veut forcer les enfans de la guerre
A porter le carnage aux bornes de la terre.

Fin du fecond Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

GENGIS, OCTAR, OSMAN, troupe de guerriers.

GENGIS.

A-T-ON de ces captifs éclairci l'impoſture ?
A-t-on connu leur crime, & vengé mon injure ;
Ce rejetton des rois à leur garde commis,
Entre les mains d'Octar eſt-il enfin remis ?

OSMAN.

Il cherche à pénétrer dans ce ſombre myſtère.
A l'aſpect des tourmens ce mandarin ſévère
Perſiſte en ſa réponſe avec tranquillité.
Il ſemble ſur ſon front porter la vérité.
Son épouſe en tremblant nous répond par des larmes :
Sa plainte, ſa douleur augmente encor ſes charmes.
De pitié malgré nous nos cœurs étaient ſurpris,
Et nous nous étonnions de nous voir attendris.
Jamais rien de ſi beau ne frappa notre vue.
Seigneur, le croiriez-vous ? Cette femme éperdue
A vos ſacrés genoux demande à ſe jeter.
Que le vainqueur des rois daigne enfin m'écouter :
Il pourra d'un enfant protéger l'innocence ;
Malgré ſes cruautés j'eſpère en ſa clémence ;
Puiſqu'il eſt tout-puiſſant, il ſera généreux ;

Pourrait-il rebuter les pleurs des malheureux ?
C'eſt ainſi qu'elle parle ; & j'ai dû lui promettre
Qu'à vos pieds en ces lieux vous daignerez l'admettre.

GENGIS.

De ce myſtère enfin je dois être éclairci.
(*à ſa ſuite.*)
Oui, qu'elle vienne ; allez, & qu'on l'amène ici.
Qu'elle ne penſe pas que par de vaines plaintes,
Des ſoupirs affectés, & quelques larmes feintes,
Aux yeux d'un conquérant on puiſſe en impoſer.
Les femmes de ces lieux ne peuvent m'abuſer.
Je n'ai que trop connu leurs larmes infidelles,
Et mon cœur dès long-tems s'eſt affermi contr'elles.
Elle cherche un honneur dont dépendra ſon ſort,
Et vouloir me tromper, c'eſt demander la mort.

OSMAN.

Voilà cette captive à vos pieds amenée.

GENGIS.

Que vois-je ? eſt-il poſſible ? ô ciel, ô deſtinée !
Ne me trompai-je point ? eſt-ce un ſonge, une erreur ?
C'eſt Idamé, c'eſt elle, & mes ſens...



SCENE II.

GENGIS, IDAMÉ, OCTAR, OSMAN, gardes.

IDAMÉ.

Ah! seigneur,
Tranchez les tristes jours d'une femme éperdue.
Vous devez vous venger, je m'y suis attendue;
Mais, seigneur, épargnez un enfant innocent.

GENGIS.

Rassurez-vous; sortez de cet effroi pressant...
Ma surprise madame, est égale à la vôtre...
Le destin qui fait tout nous trompa l'un & l'autre.
Les tems sont bien changés; mais si l'ordre des cieux
D'un habitant du nord, méprisable à vos yeux,
A fait un conquérant, sous qui tremble l'Asie,
Ne craignez rien pour vous, votre empereur oublie
Les affronts qu'en ces lieux essuya Témugin.
J'immole à ma victoire, à mon trône, au destin,
Le dernier rejetton d'une race ennemie.
Le repos de l'état me demande sa vie.
Il faut qu'entre mes mains ce dépôt soit livré.
Votre cœur sur un fils doit être rassuré.
Je le prends sous ma garde.

IDAMÉ.

A peine je respire.

GENGIS.

Mais de la vérité, madame, il faut m'instruire.

Quel indigne artifice ose-t-on m'oppoſer ?
De vous, de votre époux, qui prétend m'impoſer ?

IDAMÉ.

Ah ! des infortunés épargnez la misère.

GENGIS.

Vous ſavez ſi je dois haïr ce téméraire.

IDAMÉ.

Vous, ſeigneur !

GENGIS.

J'en dis trop, & plus que je ne veux.

IDAMÉ.

Ah! rendez-moi, ſeigneur, un enfant malheureux ;
Vous me l'avez promis, ſa grace eſt prononcée.

GENGIS.

Sa grace eſt dans vos mains : ma gloire eſt offenſée,
Mes ordres mépriſés, mon pouvoir avili ;
En un mot vous ſavez juſqu'où je ſuis trahi.
C'eſt peu de m'enlever le ſang que je demande,
De me déſobéir alors que je commande.
Vous êtes dès long-tems inſtruite à m'outrager ;
Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que je dois me venger.
Votre époux ! . . . ce ſeul nom le rend aſſez coupable.
Quel eſt donc ce mortel pour vous ſi reſpectable,
Qui ſous ſes loix, madame, a pu vous captiver ?
Quel eſt cet inſolent qui penſe me braver ?
Qu'il vienne.

IDAMÉ.

Mon époux vertueux & fidele,
Objet infortuné de ma douleur mortelle,
Servit ſon dieu, ſon roi, rendit mes jours heureux.

GENGIS.

Qui ? . . . lui ? . . . mais depuis quand formates-vous ces nœuds ?

IDAMÉ.

Depuis que loin de nous le ſort qui vous ſeconde
Eut entraîné vos pas pour le malheur du monde.

GENGIS.

J'entends ; depuis le jour que je fus outragé ;
Depuis que de vous deux je dus être vengé ;
Depuis que vos climats ont mérité ma haine.

SCENE III.

GENGIS, OCTAR, OSMAN, (*d'un côté*) IDAMÉ, ZAMTI (*de l'autre*), gardes.

GENGIS.

PARLE ; as-tu ſatisfait à ma loi ſouveraine ?
As-tu mis dans mes mains le fils le l'empereur ?

ZAMTI.

J'ai rempli mon devoir ; c'en eſt fait ; oui, ſeigneur.

GENGIS.

Tu ſais ſi je punis la fraude & l'inſolence ;
Tu ſais que rien n'échappe aux coups de ma vengeance,
Que ſi le fils des rois par toi m'eſt enlevé,
Malgré ton impoſture il ſera retrouvé ;
Que ſon trépas certain va ſuivre ton ſupplice.

à ſes gardes.

Mais je veux bien le croire. Allez, & qu'on ſaiſiſſe

L'enfant que cet esclave a remis en vos mains.
Frappez.

ZAMTI.

Malheureux père !

IDAMÉ.

Arrêtez, inhumains.
Ah, seigneur, est-ce ainsi que la pitié vous presse ?
Est-ce ainsi qu'un vainqueur sait tenir sa promesse ?

GENGIS.

Est-ce ainsi qu'on m'abuse, & qu'on croit me jouer ?
C'en est trop; écoutez, il faut tout m'avouer.
Sur cet enfant, madame, expliquez-vous sur l'heure.
Instruisez-moi de tout, répondez, ou qu'il meure.

IDAMÉ.

Eh bien, mon fils l'emporte, & si dans mon malheur
L'aveu que la nature arrache à ma douleur
Est encor à vos yeux une offense nouvelle;
S'il faut toujours du sang à votre ame cruelle,
Frappez ce triste cœur qui cède à son effroi;
Et sauvez un mortel plus généreux que moi.
Seigneur, il est trop vrai que notre auguste maître,
Qui sans vos seuls exploits n'eut point cessé de l'être,
A remis à mes mains, aux mains de mon époux,
Ce dépôt respectable à tout autre qu'à vous.
Seigneur, assez d'horreurs suivaient votre victoire,
Assez de cruautés ternissaient tant de gloire.
Dans des fleuves de sang tant d'innocens plongés,
L'empereur & sa femme, & cinq fils égorgés,
Le fer de tous côtés dévastant cet empire;
Tous ces champs de carnage auraient dû vous suffire.

Un barbare en ces lieux eſt venu demander
Ce dépôt précieux, que j'aurais dû garder,
Ce fils de tant de rois, notre unique eſpérance.
A cet ordre terrible, à cette violence,
Mon époux inflexible en ſa fidélité,
N'a vu que ſon devoir, & n'a point héſité;
Il a livré ſon fils. La nature outragée
Vainement déchirait ſon ame partagée;
Il impoſait ſilence à ſes cris douloureux.
Vous deviez ignorer ce ſacrifice affreux.
J'ai dû plus reſpecter ſa fermeté ſévère.
Je devais l'imiter; mais enfin je ſuis mère.
Mon ame eſt au-deſſous d'un ſi cruel effort.
Je n'ai pu de mon fils conſentir à la mort.
Hélas! au déſeſpoir que j'ai trop fait paraître,
Une mère aiſément pouvait ſe reconnaître.
Voyez de cet enfant le père confondu;
Qui ne vous a trahi qu'à force de vertu.
L'un n'attend ſon ſalut que de ſon innocence,
Et l'autre eſt reſpectable, alors qu'il vous offenſe.
Ne puniſſez que moi, qui trahis à la fois,
Et l'époux que j'admire, & le ſang de mes rois.
Digne époux! digne objet de toute ma tendreſſe!
La pitié maternelle eſt ma ſeule faibleſſe;
Mon ſort ſuivra le tien, je meurs ſi tu péris.
Pardonne-moi du moins d'avoir ſauvé ton fils.

ZAMTI.

Je t'ai tout pardonné; je n'ai plus à me plaindre;
Pour le ſang de mon roi je n'ai plus rien à craindre,
Ses jours ſont aſſurés.

GENGIS.

Traître, ils ne le ſont pas
Va réparer ton crime, ou ſubir ton trépas.

ZAMTI.

Le crime eſt d'obéir à des ordres injuſtes.
La ſouveraine voix de mes maîtres auguſtes
Du ſein de leurs tombeaux parle plus haut que toi.
Tu fus notre vainqueur, & tu n'es pas mon roi;
Si j'étais ton ſujet, je te ſerais fidele.
Arrache-moi la vie, & reſpecte mon zèle.
Je t'ai livré mon fils, j'ai pu te l'immoler :
Penſes-tu que pour moi je puiſſe encor trembler?

GENGIS.

Qu'on l'ôte de mes yeux.

IDAMÉ.

Ah! daignez...

GENGIS.

Qu'on l'entraîne.

IDAMÉ.

Non n'accablez que moi des traits de votre haine.
Cruel! qui m'aurait dit que j'aurais par vos coups
Perdu mon empereur, mon fils, & mon époux?
Quoi! votre ame jamais ne peut être amollie!

GENGIS.

Allez, ſuivez l'époux à qui le ſort vous lie.
Eſt-ce à vous de prétendre encor à me toucher?
Et quel droit avez-vous de me rien reprocher?

IDAMÉ.

Ah! je l'avais prévu; je n'ai plus d'eſpérance.

GENGIS.

Allez, dis-je, Idamé : ſi jamais la clémence
Dans mon cœur malgré moi pouvait encor entrer,
Vous ſentez quels affronts il faudrait réparer.

SCENE IV.

GENGIS, OCTAR.

GENGIS.

D'Où vient que je gémis ? d'où vient que je balance ?
Quel dieu parlait en elle & prenait ſa défenſe ?
Eſt-il dans les vertus, eſt-il dans la beauté
Un pouvoir au-deſſus de mon autorité ?
Ah ! demeurez, Octar, je me crains, je m'ignore :
Il me faut un ami ; je n'en eus point encore ;
Mon cœur en a beſoin.

OCTAR.

Puiſqu'il faut vous parler ;
S'il eſt des ennemis qu'on vous doive immoler,
Si vous voulez couper d'une race odieuſe,
Dans ſes derniers rameaux, la tige dangereuſe,
Précipitez ſa perte ; il faut que la rigueur,
Trop néceſſaire appui du trône d'un vainqueur,
Frappe ſans intervalle un coup sûr & rapide.
C'eſt un torrent qui paſſe en ſon cours homicide.
Le tems ramène l'ordre & la tranquillité.
Le peuple ſe façonne à la docilité.
De ſes premiers malheurs l'image eſt affaiblie ;

Bientôt il les pardonne, & même il les oublie.
Mais lorſque goutte à goutte on fait couler le ſang,
Qu'on ferme avec lenteur, & qu'on rouvre le flanc,
Que les jours renaiſſans ramènent le carnage,
Le déſeſpoir tient lieu de force & de courage,
Et fait d'un peuple faible un peuple d'ennemis,
D'autant plus dangereux qu'ils étaient plus ſoumis.

GENGIS.

Quoi ! c'eſt cette Idamé ! quoi ! c'eſt-là cette eſclave !
Quoi ! l'hymen l'a ſoumiſe au mortel qui me brave !

OCTAR.

Je conçois que pour elle il n'eſt point de pitié ;
Vous ne lui devez plus que votre inimitié.
Cet amour, dites-vous, qui vous toucha pour elle,
Fut d'un feu paſſager la légère étincelle.
Ses imprudens refus, la colère, & le tems,
En ont éteint dans vous les reſtes languiſſans.
Elle n'eſt à vos yeux qu'une femme coupable,
D'un criminel obſcur épouſe mépriſable.

GENGIS.

Il en ſera puni ; je le dois, je le veux ;
Ce n'eſt pas avec lui que je ſuis généreux.
Moi laiſſer reſpirer un vaincu que j'abhorre !
Un eſclave ! un rival !

OCTAR.

Pourquoi vit-il encore ?
Vous êtes tout-puiſſant, & n'êtes point vengé !

GENGIS.

Juſte ciel, à ce point mon cœur ſerait changé !
C'eſt ici que ce cœur connaîtrait les alarmes,

Vaincu par la beauté, désarmé par les larmes,
Dévorant mon dépit, & mes soupirs honteux!
Moi rival d'un esclave, & d'un esclave heureux!
Je souffre qu'il respire, & cependant on l'aime.
Je respecte Idamé jusqu'en son époux même:
Je crains de la blesser en enfonçant mes coups
Dans le cœur détesté de cet indigne époux.
Est-il bien vrai que j'aime? est-ce moi qui soupire?
Qu'est-ce donc que l'amour? a-t-il donc tant d'empire?

OCTAR.

Je n'appris qu'à combattre, à marcher sous vos loix.
Mes chars & mes coursiers, mes flèches, mon carquois,
Voilà mes passions, & ma seule science.
Des caprices du cœur j'ai peu d'intelligence.
Je connais seulement la victoire & nos mœurs:
Les captives toujours ont suivi leurs vainqueurs.
Cette délicatesse importune, étrangère,
Dément votre fortune & votre caractère.
Et qu'importe pour vous, qu'une esclave de plus
Attende en gémissant vos ordres absolus?

GENGIS.

Qui connaît mieux que moi jusqu'où va ma puissance?
Je puis, je le sais trop, user de violence.
Mais quel bonheur honteux, cruel, empoisonné,
D'assujettir un cœur qui ne s'est point donné,
De ne voir en des yeux, dont on sent les atteintes,
Qu'un nuage de pleurs & d'éternelles craintes,
Et de ne posséder, dans sa funeste ardeur,
Qu'une esclave tremblante à qui l'on fait horreur!
Les monstres des forêts qu'habitent nos Tartares,

Ont des jours plus ſereins, des amours moins barbares.
Enfin, il faut tout dire; Idamé prit ſur moi
Un ſecret aſcendant, qui m'impoſait la loi.
Je tremble que mon cœur aujourd'hui s'en ſouvienne.
J'en étais indigné; ſon ame eut ſur la mienne,
Et ſur mon caractère, & ſur ma volonté,
Un empire plus sûr, & plus illimité,
Que je n'en ai reçu des mains de la victoire,
Sur cent rois détrônés, accablés de ma gloire.
Voilà ce qui tantôt excitait mon dépit.
Je la veux pour jamais chaſſer de mon eſprit;
Je me rends tout entier à ma grandeur ſuprême;
Je l'oublie, elle arrive, elle triomphe, & j'aime.

SCENE V.

GENGIS, OCTAR, OSMAN.

GENGIS.

EH bien, que réſoud-elle? & que m'apprenez-vous?

OSMAN.

Elle eſt prête à périr auprès de ſon époux,
Plutôt que découvrir l'aſile impénétrable,
Où leurs ſoins ont caché cet enfant miſérable.
Ils jurent d'affronter le plus cruel trépas.
Son époux la retient tremblante entre ſes bras.
Il ſoutient ſa conſtance, il l'exhorte au ſupplice.
Ils demandent tous deux que la mort les uniſſe.
Tout un peuple autour d'eux pleure & frémit d'effroi.

GENGIS.

Idamé, dites-vous, attend la mort de moi ?
Ah ! raſſurez ſon ame, & faites-lui connaître,
Que ſes jours ſont ſacrés, qu'ils ſont chers à ſon maître.
C'en eſt aſſez : volez.

SCENE VI.

GENGIS, OCTAR.

OCTAR.

QUELS ordres donnez-vous
Sur cet enfant des rois qu'on dérobe à nos coups ?

GENGIS.

Aucun.

OCTAR.

Vous commandiez que notre vigilance
Aux mains d'Idamé même enlevât ſon enfance.

GENGIS.

Qu'on attende.

OCTAR.

On pourrait. . .

GENGIS.

Il ne peut m'échapper.

OCTAR.

Peut-être elle vous trompe.

GENGIS.

Elle ne peut tromper.

OCTAR.

Voulez-vous de ſes rois conſerver ce qui reſte ?

GENGIS.

Je veux qu'Idamé vive : ordonne tout le reſte.
Va la trouver. Mais non. Cher Octar, hâte-toi
De forcer ſon époux à fléchir ſous ma loi.
C'eſt peu de cet enfant, c'eſt peu de ſon ſupplice ;
Il faut bien qu'il me faſſe un plus grand ſacrifice.

OCTAR.

Lui ?

GENGIS.

Sans doute : oui, lui-même.

OCTAR.

Et quel eſt votre eſpoir ?

GENGIS.

De dompter Idamé, de l'aimer, de la voir,
D'être aimé de l'ingrate, ou de me venger d'elle,
De la punir ; tu vois ma faibleſſe nouvelle.
Emporté, malgré moi, par de contraires vœux,
Je frémis, & j'ignore encor ce que je veux.

Fin du troiſième acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

GENGIS, troupe de guerriers tartares.

AINSI la liberté, le repos & la paix,
Ce but de mes travaux, me fuira pour jamais?
Je ne puis être à moi! D'aujourd'hui je commence
A ſentir tout le poids de ma triſte puiſſance.
Je cherchais Idamé : je ne vois près de moi
Que ces chefs importuns qui fatiguent leur roi.

(A ſa ſuite.)

Allez ; au pied des murs hâtez-vous de vous rendre;
L'inſolent Coréen ne pourra nous ſurprendre.
Ils ont proclamé roi cet enfant malheureux,
Et ſa tête à la main je marcherai contr'eux.
Pour la dernière fois que Zamti m'obéiſſe;
J'ai trop de cet enfant différé le ſupplice.

(Il reſte ſeul.)

Allez. Ces ſoins cruels à mon ſort attachés
Gênent trop mes eſprits d'un autre ſoin touchés.
Ce peuple à contenir, ces vainqueurs à conduire,
Des périls à prévoir, des complots à détruire;
Que tout pèſe à mon cœur en ſecret tourmenté!
Ah! je fus plus heureux dans mon obſcurité.



SCENE II.

GENGIS, OCTAR.

GENGIS.

EH bien, vous avez vu ce mandarin farouche ?

OCTAR.

Nul péril ne l'émeut, nul reſpect ne le touche.
Seigneur, en votre nom j'ai rougi de parler
A ce vil ennemi qu'il fallait inmoler.
D'un œil d'indifférence il a vu le ſupplice;
Il répète les noms de devoir, de juſtice;
Il brave la victoire : on dirait que ſa voix
Du haut d'un tribunal nous dicte ici des loix.
Confondez avec lui ſon épouſe rebelle.
Ne vous abaiſſez point à ſoupirer pour elle;
Et détournez les yeux de ce couple proſcrit,
Qui vous oſe braver quand la terre obéit.

GENGIS.

Non, je ne reviens point encor de ma ſurpriſe.
Quels ſont donc ces humains que mon bonheur maîtriſe ?
Quels ſont ces ſentimens, qu'au fond de nos climats
Nous ignorions encor, & ne ſoupçonnions pas ?
A ſon roi, qui n'eſt plus, immolant la nature,
L'un voit périr ſon fils ſans crainte & ſans murmure;
L'autre pour ſon époux eſt prête à s'immoler ;
Rien ne peut les fléchir, rien ne les fait trembler.
Que dis-je ? ſi j'arrête une vue attentive
Sur cette nation déſolée & captive,

Malgré

Malgré moi je l'admire, en lui donnant des fers.
Je vois que ses travaux ont instruit l'univers ;
Je vois un peuple antique, industrieux, immense ;
Ses rois sur la sagesse ont fondé leur puissance ;
De leurs voisins soumis heureux législateurs,
Gouvernant sans conquête, & régnant par les mœurs.
Le ciel ne nous donna que la force en partage.
Nos arts sont les combats, détruire est notre ouvrage.
Ah ! de quoi m'ont servi tant de succès divers ?
Quel fruit me revient-il des pleurs de l'univers ?
Nous rougissons de sang le char de la victoire.
Peut-être qu'en effet il est une autre gloire.
Mon cœur est en secret jaloux de leurs vertus ;
Et vainqueur je voudrais égaler les vaincus.

OCTAR.

Pouvez-vous de ce peuple admirer la faiblesse ?
Quel mérite ont des arts enfans de la mollesse,
Qui n'ont pu les sauver des fers & de la mort ?
Le faible est destiné pour servir le plus fort.
Tout cède sur la terre aux travaux, au courage ;
Mais c'est vous qui cédez, qui souffrez un outrage,
Vous qui tendez les mains, malgré votre courroux,
A je ne sais quels fers inconnus parmi nous ;
Vous qui vous exposez à la plainte importune
De ceux dont la valeur a fait votre fortune.
Ces braves compagnons de vos travaux passés ?
Verront-ils tant d'honneurs par l'amour effacés ?
Leur grand cœur s'en indigne, & leurs fronts en rougissent.
Leurs clameurs jusqu'à vous par ma voix retentissent.

Je vous parle en leur nom, comme au nom de l'état.
Excuſez un Tartare, excuſez un ſoldat,
Blanchi ſous le harnois, & dans votre ſervice,
Qui ne peut ſupporter un amoureux caprice,
Et qui montre la gloire à vos yeux éblouis.

GENGIS.

Que l'on cherche Idamé.

OCTAR.

Vous voulez....

GENGIS.

Obéis.

De ton zèle hardi réprime la rudeſſe;
Je veux que mes ſujets reſpectent ma faibleſſe.

SCENE III.

GENGIS *ſeul.*

A Mon ſort à la fin je ne puis réſiſter;
Le ciel me la deſtine, il n'en faut point douter.
Qu'ai-je fait, après tout, dans ma grandeur ſuprême?
J'ai fait des malheureux, & je le ſuis moi-même.
Et de tous ces mortels attachés à mon rang,
Avides de combats, prodigues de leur ſang,
Un ſeul a-t-il jamais, arrêtant ma penſée,
Diſſipé les chagrins de mon ame oppreſſée?
Tant d'états ſubjugués ont-ils rempli mon cœur?
Ce cœur laſſé de tout demandait une erreur,
Qui pût de mes ennuis chaſſer la nuit profonde,

Et qui me consolât sur le trône du monde.
Par ses tristes conseils Octar m'a révolté.
Je ne vois près de moi qu'un tas ensanglanté
De monstres affamés, & d'assassins sauvages,
Disciplinés au meurtre, & formés aux ravages.
Ils sont nés pour la guerre, & non pas pour ma cour.
Je les prends en horreur, en connaissant l'amour.
Qu'ils combattent sous moi, qu'ils meurent à ma suite :
Mais qu'ils n'osent jamais juger de ma conduite.
Idamé ne vient point.... c'est elle, je la vois.

SCENE IV.

GENGIS, IDAMÉ.

IDAMÉ.

Quoi ! vous voulez jouir encor de mon effroi ?
Ah ! seigneur, épargnez une femme, une mère.
Ne rougissez-vous pas d'accabler ma misère ?

GENGIS.

Cessez à vos frayeurs de vous abandonner.
Votre époux peut se rendre ; on peut lui pardonner.
J'ai déjà suspendu l'effet de ma vengeance,
Et mon cœur pour vous seule a connu la clémence.
Peut-être ce n'est pas sans un ordre des cieux,
Que mes prospérités m'ont conduit à vos yeux.
Peut-être le destin voulut vous faire naître,
Pour fléchir un vainqueur, pour captiver un maître,
Pour adoucir en moi cette âpre dureté
Des climats où mon sort en naissant m'a jeté.

Vous m'entendez, je règne, & vous pourriez reprendre
Un pouvoir que ſur moi vous deviez peu prétendre.
Le divorce en un mot par mes loix eſt permis ;
Et le vainqueur du monde à vous ſeule eſt ſoumis.
S'il vous fut odieux, le trône a quelques charmes ;
Et le bandeau des rois peut eſſuyer des larmes.
L'intérêt de l'état, & de vos citoyens,
Vous preſſe autant que moi de former ces liens.
Ce langage ſans doute a de quoi vous ſurprendre.
Sur les débris fumans des trônes mis en cendre,
Le deſtructeur des rois dans la poudre oubliés,
Semblait n'être plus fait pour ſe voir à vos pieds.
Mais ſachez qu'en ces lieux votre foi fut trompée ;
Par un rival indigne elle fut uſurpée.
Vous la devez, madame, au vainqueur des humains.
Témugin vient à vous vingt ſceptres dans les mains.
Vous baiſſez vos regards, & je ne puis comprendre,
Dans vos yeux interdits, ce que je dois attendre.
Oubliez mon pouvoir, oubliez ma fierté ;
Peſez vos intérêts, parlez en liberté.

IDAMÉ.

A tant de changemens tour-à-tour condamnée,
Je ne le cèle point, vous m'avez étonnée.
Je vais, ſi je le peux, reprendre mes eſprits ;
Et quand je répondrai, vous ſerez plus ſurpris.
Il vous ſouvient du tems, & de la vie obſcure,
Où le ciel enfermait votre grandeur future.
L'effroi des nations n'était que Témugin ;
L'univers n'était pas, ſeigneur, en votre main ;
Elle était pure alors, & me fut préſentée.

Apprenez qu'en ce tems je l'aurais acceptée.

GENGIS.

Ciel ! que m'avez-vous dit ? ô ciel ! vous m'aimeriez !
Vous !

IDAMÉ.

J'ai dit que ces vœux que vous me préſentiez,
N'auraient point révolté mon ame aſſujettie,
Si les ſages mortels, à qui j'ai dû la vie,
N'avaient fait à mon cœur un contraire devoir.
De nos parens ſur nous vous ſavez le pouvoir ;
Du dieu que nous ſervons ils ſont la vive image ;
Nous leur obéiſſons en tout tems, en tout âge.
Cet empire détruit, qui dut être immortel,
Seigneur, était fondé ſur le droit paternel,
Sur la foi de l'hymen, ſur l'honneur, la juſtice,
Le reſpect des ſermens ; & s'il faut qu'il périſſe,
Si le ſort l'abandonne à vos heureux forfaits,
L'eſprit qui l'anima ne périra jamais.
Vos deſtins ſont changés, mais le mien ne peut l'être.

GENGIS.

Quoi ! vous m'auriez aimé !

IDAMÉ.

C'eſt à vous de connaître,
Que ce ferait encor une raiſon de plus,
Pour n'attendre de moi qu'un éternel refus.
Mon hymen eſt un nœud formé par le ciel même ;
Mon époux m'eſt ſacré ; je dirai plus, je l'aime.
Je le préfère à vous, au trône, à vos grandeurs.
Pardonnez mon aveu, mais reſpectez nos mœurs.
Ne penſez pas non plus que je mette ma gloire

A remporter ſur vous cette illuſtre victoire,
A braver un vainqueur, à tirer vanité
De ces juſtes refus qui ne m'ont point coûté.
Je remplis mon devoir, & je me rends juſtice :
Je ne fais point valoir un pareil ſacrifice.
Portez ailleurs les dons que vous me propoſez.
Détachez-vous d'un cœur qui les a mépriſés ;
Et puiſqu'il faut toujours qu'Idamé vous implore,
Permettez qu'à jamais mon époux les ignore.
De ce faible triomphe il ſerait moins flatté,
Qu'indigné de l'outrage à ma fidélité.

GENGIS.

Il ſait mes ſentimens, madame, il faut les ſuivre ;
Il s'y conformera, s'il aime encor à vivre.

IDAMÉ.

Il en eſt incapable ; & ſi dans les tourmens
La douleur égarait ſes nobles ſentimens,
Si ſon ame vaincue avait quelque molleſſe,
Mon devoir & ma foi ſoutiendraient ſa faibleſſe.
De ſon cœur chancelant je deviendrais l'appui,
En atteſtant des nœuds déshonorés par lui.

GENGIS.

Ce que je viens d'entendre, ô dieux, eſt-il croyable ?
Quoi ! lorſqu'envers vous-même il s'eſt rendu coupable,
Lorſque ſa cruauté, par un barbare effort,
Vous arrachant un fils, l'a conduit à la mort !

IDAMÉ.

Il eut une vertu, ſeigneur, que je révère ;
Il penſait en héros, je n'agiſſais qu'en mère :
Et ſi j'étais injuſte aſſez pour le haïr,

Je me respecte assez pour ne le point trahir

GENGIS.

Tout m'étonne dans vous : mais aussi tout m'outrage.
J'adore avec dépit cet excès de courage.
Je vous aime encor plus, quand vous me résistez.
Vous subjuguez mon cœur, & vous le révoltez.
Redoutez moi ; sachez que malgré ma faiblesse,
Ma fureur peut aller plus loin que ma tendresse.

IDAMÉ.

Je sais qu'ici tout tremble, ou périt sous vos coups.
Les loix vivent encor, & l'emportent sur vous.

GENGIS.

Les loix ! il n'en est plus : quelle erreur obstinée
Ose les alléguer contre ma destinée ?
Il n'est ici de loix que celles de mon cœur,
Celles d'un souverain, d'un Scythe, d'un vainqueur.
Les loix que vous suivez m'ont été trop fatales.
Oui, lorsque dans ces lieux nos fortunes égales,
Nos sentimens, nos cœurs l'un vers l'autre emportés,
(Car je le crois ainsi malgré vos cruautés)
Quand tout nous unissait, vos loix que je déteste,
Ordonnèrent ma honte, & votre hymen funeste.
Je les anéantis ; je parle, c'est assez ;
Imitez l'univers, madame, obéissez.
Vos mœurs que vous vantez, vos usages austères,
Sont un crime à mes yeux, quand ils me sont contraires.
Mes ordres sont donnés, & votre indigne époux
Doit remettre en mes mains votre empereur & vous.
Leurs jours me répondront de votre obéissance.
Pensez-y, vous savez jusqu'où va ma vengeance ;

Et ſongez à quel prix vous pouvez déſarmer
Un maître qui vous aime, & qui rougit d'aimer.

SCENE V.

IDAMÉ, ASSELI.

IDAMÉ.

IL me faut donc choiſir leur perte ou l'infamie.
O pur ſang de mes rois ! ô moitié de ma vie !
Cher époux, dans mes mains quand je tiens votre ſort,
Ma voix ſans balancer vous condamne à la mort.

ASSELI.

Ah ! reprenez plutôt cet empire ſuprême,
Qu'aux beautés, aux vertus attacha le ciel même,
Ce pouvoir qui ſoumit ce Scythe furieux
Aux loix de la raiſon qu'il liſait dans vos yeux.
Long-tems accoutumée à dompter ſa colère,
Que ne pouvez-vous point, puiſque vous ſavez plaire !

IDAMÉ.

Dans l'état où je ſuis, c'eſt un malheur de plus.

ASSELI.

Vous ſeule adouciriez le deſtin des vaincus.
Dans nos calamités, le ciel, qui vous ſeconde,
Veut vous oppoſer ſeule à ce tyran du monde.
Vous avez vu tantôt ſon courage irrité
Se dépouiller pour vous de ſa férocité.
Il aurait dû cent fois, il devrait même encore
Perdre dans votre époux un rival qu'il abhorre.

Zamti pourtant reſpire après l'avoir bravé ;
A ſon épouſe encor il n'eſt point enlevé ;
On vous reſpecte en lui ; ce vainqueur ſanguinaire
Sur les débris du monde a craint de vous déplaire.
Enfin ſouvenez-vous, que dans ces mêmes lieux
Il ſentit le premier le pouvoir de vos yeux ;
Son amour autrefois fut pur & légitime.

IDAMÉ.

Arrête ; il ne l'eſt plus ; y penſer eſt un crime.

SCENE VI.

ZAMTI, IDAMÉ, ASSELI.

IDAMÉ.

AH ! dans ton infortune, & dans mon déſeſpoir,
Suis-je encor ton épouſe, & peux-tu me revoir ?

ZAMTI.

On le veut : du tyran tel eſt l'ordre funeſte ;
Je dois à ſes fureurs ce moment qui me reſte.

IDAMÉ.

On t'a dit à quel prix ce tyran daigne enfin
Sauver tes triſtes jours, & ceux de l'orphelin ?

ZAMTI.

Ne parlons pas des miens, laiſſons notre infortune.
Un citoyen n'eſt rien dans la perte commune ;
Il doit s'anéantir. Idamé, ſouviens-toi,
Que mon devoir unique eſt de ſauver mon roi ;
Nous lui devions nos jours, nos ſervices, notre être,

Tout jusqu'au sang d'un fils qui naquit pour son maître ;
Mais l'honneur est un bien que nous ne devons pas ;
Cependant l'orphelin n'attend que le trépas ;
Mes soins l'ont enfermé dans ces asiles sombres,
Où des rois ses aïeux on révère les ombres ;
La mort, si nous tardons, l'y dévore avec eux.
En vain des Coréens le prince généreux
Attend ce cher dépôt que lui promit mon zèle.
Etan, de son salut ce ministre fidele,
Etan, ainsi que moi, se voit chargé de fers.
Toi seule à l'orphelin restes dans l'univers.
C'est à toi maintenant de conserver sa vie,
Et ton fils, & ta gloire à mon honneur unie.

IDAMÉ.

Ordonne ; que veux-tu ? que faut-il ?

ZAMTI.

M'oublier,
Vivre pour ton pays, lui tout sacrifier.
La mort en éteignant les flambeaux d'hyménée,
Est un arrêt des cieux qui fait ta destinée.
Il n'est plus d'autres soins, ni d'autres loix pour nous.
L'honneur d'être fidele aux cendres d'un époux,
Ne saurait balancer une gloire plus belle.
C'est au prince, à l'état qu'il faut être fidelle.
Remplissons de nos rois les ordres absolus.
Je leur donnai mon fils, je leur donne encor plus.
Libre par mon trépas enchaîne ce Tartare.
Eteins sur mon tombeau les foudres du barbare.
Je commence à sentir la mort avec horreur ;
Quand ma mort t'abandonne à cet usurpateur.

Je fais en frémiſſant ce ſacrifice impie ;
Mais mon devoir l'épure, & mon trépas l'expie.
Il était néceſſaire autant qu'il eſt affreux.
Idamé, ſers de mère à ton roi malheureux.
Règne, que ton roi vive, & que ton époux meure :
Règne, dis-je, à ce prix : oui, je le veux...

IDAMÉ.

Demeure.

Me connais-tu ? veux-tu que ce funeſte rang
Soit le prix de ma honte, & le prix de ton ſang ?
Penſes-tu que je ſois moins épouſe que mère ?
Tu t'abuſes, cruel ; & ta vertu ſévère
A commis contre toi deux crimes en un jour,
Qui font frémir tous deux la nature & l'amour.
Barbare envers ton fils, & plus envers moi-même,
Ne te ſouvient-il plus qui je ſuis, & qui t'aime ?
Crois-moi : dans nos malheurs il eſt un ſort plus beau,
Un plus noble chemin pour deſcendre au tombeau.
Soit amour, ſoit mépris, le tyran, qui m'offenſe,
Sur moi, ſur mes deſſeins, n'eſt pas en défiance.
Dans ces remparts fumans, & de ſang abreuvés,
Je ſuis libre, & mes pas ne ſont point obſervés.
Le chef des Coréens s'ouvre un ſecret paſſage,
Non loin de ces tombeaux, où ce précieux gage
A l'œil qui le pourſuit fut caché par tes mains.
De ces tombeaux ſacrés je ſais tous les chemins ;
Je cours y ranimer ſa languiſſante vie,
Le rendre aux défenſeurs armés pour la patrie,
Le porter dans mes bras dans leurs rangs belliqueux,
Comme un préſent d'un dieu qui combat avec eux.

Nous mourrons, je le ſais; mais tout couverts de gloire,
Nous laiſſerons de nous une illuſtre mémoire.
Mettons nos noms obſcurs au rang des plus grands noms,
Et juge ſi mon cœur a ſuivi tes leçons.

ZAMTI.

Tu l'inſpires, grand dieu, que ton bras la ſoutienne!
Idamé, ta vertu l'emporte ſur la mienne.
Toi ſeule as mérité que les cieux attendris
Daignent ſauver par toi ton prince & ton pays.

Fin du quatrième acte.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

IDAMÉ, ASSELI.

ASSELI.

QUOI ! rien n'a réſiſté ! tout a fui ſans retour !
Quoi ! je vous vois deux fois ſa captive en un jour !
Fallait-il affronter ce conquérant ſauvage ?
Sur les faibles mortels il a trop d'avantage.
Une femme, un enfant, des guerriers ſans vertu !
Que pouviez-vous, hélas ?

IDAMÉ.

J'ai fait ce que j'ai dû ;
Tremblante pour mon fils, ſans force, inanimée,
J'ai porté dans mes bras l'empereur à l'armée.
Son aſpect a d'abord animé les ſoldats :
Mais Gengis a marché ; la mort ſuivait ſes pas ;
Et des enfans du nord la horde enſanglantée.
Aux fers dont je ſortais m'a ſoudain rejetée.
C'en eſt fait.

ASSELI.

Ainſi donc ce malheureux enfant
Retombe entre ſes mains, & meurt preſque en naiſſant :
Votre époux avec lui termine ſa carrière.

IDAMÉ.

L'un & l'autre bientôt voit ſon heure dernière.

Si l'arrêt de la mort n'eſt point porté contr'eux,
C'eſt pour leur préparer des tourmens plus affreux.
Mon fils, ce fils ſi cher, va les ſuivre peut-être.
Devant ce fier vainqueur il m'a fallu paraître ;
Tout fumant de carnage, il m'a fait appeller,
Pour jouir de mon trouble, & pour mieux m'accabler.
Ses regards inſpiraient l'horreur & l'épouvante.
Vingt fois il a levé ſa main toute ſanglante
Sur le fils de mes rois, ſur mon fils malheureux.
Je me ſuis en tremblant jetée au-devant d'eux ;
Toute en pleurs à ſes pieds je me ſuis proſternée ;
Mais lui me repouſſant d'une main forcenée,
La menace à la bouche, & détournant les yeux,
Il eſt ſorti penſif, & rentré furieux,
Et s'adreſſant aux ſiens d'une voix oppreſſée,
Il leur criait vengeance, & changeait de penſée ;
Tandis qu'autour de lui ſes barbares ſoldats
Semblaient lui demander l'ordre de mon trépas.

ASSELI.

Penſez-vous qu'il donnât un ordre ſi funeſte ?
Il laiſſe vivre encor votre époux qu'il déteſte ;
L'orphelin aux bourreaux n'eſt point abandonné.
Daignez demander grace, & tout eſt pardonné.

IDAMÉ.

Non, ce féroce amour eſt tourné tout en rage.
Ah ! ſi tu l'avais vu redoubler mon outrage,
M'aſſurer de ſa haine, inſulter à mes pleurs !

ASSELI.

Et vous doutez encor d'aſſervir ſes fureurs ?
Ce lion ſubjugué, qui rugit dans ſa chaîne,

S'il ne vous aimait pas, parlerait moins de haine.

IDAMÉ.

Qu'il m'aime ou me haïsse, il est tems d'achever
Des jours que sans horreur je ne puis conserver.

ASSELI.

Ah! que résolvez-vous?

IDAMÉ.

Quand le ciel en colère
De ceux qu'il persécute a comblé la misère,
Il les soutient souvent dans le sein des douleurs,
Et leur donne un courage égal à leurs malheurs.
J'ai pris dans l'horreur même où je suis parvenue,
Une force nouvelle à mon cœur inconnue.
Va, je ne craindrai plus ce vainqueur des humains;
Je dépendrai de moi, mon sort est dans mes mains.

ASSELI.

Mais ce fils, cet objet de crainte & de tendresse,
L'abandonnerez-vous?

IDAMÉ.

Tu me rends ma faiblesse,
Tu me perces le cœur. Ah! sacrifice affreux!
Que n'avais-je point fait pour ce fils malheureux!
Mais Gengis, après tout, dans sa grandeur altière,
Environné de rois couchés dans la poussière,
Ne recherchera point un enfant ignoré,
Parmi les malheureux dans la foule égaré:
Ou peut-être il verra d'un regard moins sévère
Cet enfant innocent dont il aima la mère.
A cet espoir au moins mon triste cœur se rend:
C'est une illusion que j'embrasse en mourant.

Haïra-t-il ma cendre, après m'avoir aimée ?
Dans la nuit de la tombe en ſerai-je opprimée ?
Pourſuivra-t-il mon fils.

SCENE II.

IDAMÉ, ASSELI, OCTAR.

OCTAR.

IDAMÉ, demeurez :
Attendez l'empereur en ces lieux retirés.
(*A ſa ſuite.*)
Veillez ſur ces enfans ; & vous à cette porte,
Tartares, empêchez qu'aucun n'entre & ne ſorte.
(*A Aſſeli.*)
Eloignez-vous.

IDAMÉ.

Seigneur, il veut encor me voir !
J'obéis, il le faut, je cède à ſon pouvoir.
Si j'obtenais du moins, avant de voir un maître,
Qu'un moment à mes yeux mon époux pût paraître ;
Peut-être du vainqueur les eſprits ramenés
Rendraient enfin juſtice à deux infortunés.
Je ſens que je hazarde une prière vaine.
La victoire eſt chez vous, implacable, inhumaine.
Mais enfin la pitié, ſeigneur, en vos climats,
Eſt-elle un ſentiment qu'on ne connaiſſe pas ?
Et ne puis-je implorer votre voix favorable ?

OCTAR.

Quand l'arrêt eſt porté, qui conſeille eſt coupable.

Vous

Vous n'êtes plus ici ſous vos antiques rois,
Qui laiſſaient déſarmer la rigueur de leurs loix.
D'autres tems, d'autres mœurs : ici règnent les armes;
Nous ne connaiſſons point les prières, les larmes.
On commande, & la terre écoute avec terreur.
Demeurez, attendez l'ordre de l'empereur.

SCENE III.

IDAMÉ *ſeule.*

DIEU des infortunés, qui voyez mon outrage,
Dans ces extrêmités ſoutenez mon courage.
Verſez du haut des cieux, dans ce cœur conſterné,
Les vertus de l'époux que vous m'avez donné.

SCENE IV.

GENGIS, IDAMÉ.

GENGIS.

NON, je n'ai point aſſez déployé ma colère,
Aſſez humilié votre orgueil téméraire,
Aſſez fait de reproches aux infidélités
Dont votre ingratitude a payé mes bontés.
Vous n'avez pas conçu l'excès de votre crime,
Ni tout votre danger, ni l'horreur qui m'anime,
Vous que j'avais aimée, & que je dus haïr;
Vous qui me trahiſſiez, & que je dois punir.

IDAMÉ.

Ne puniſſez que moi; c'eſt la grace dernière,
Que j'oſe demander à la main meurtrière,
Dont j'eſpérais en vain fléchir la cruauté.
Eteignez dans mon ſang votre inhumanité.
Vengez-vous d'une femme à ſon devoir fidelle :
Finiſſez ſes tourmens.

GENGIS.

Je ne le puis, cruelle ;
Les miens ſont plus affreux, je les veux terminer.
Je viens pour vous punir, je puis tout pardonner.
Moi pardonner ?.. à vous !.. non, craignez ma vengeance.
Je tiens les fils des rois, le vôtre, en ma puiſſance.
De votre indigne époux je ne vous parle pas ;
Depuis que vous l'aimez, je lui dois le trépas.
Il me trahit, me brave, il oſe être rebelle.
Mille morts puniſſaient ſa fraude criminelle.
Vous retenez mon bras, & j'en ſuis indigné.
Oui, juſqu'à ce moment le traître eſt épargné.
Mais je ne prétends plus ſupplier ma captive.
Il le faut oublier, ſi vous voulez qu'il vive.
Rien n'excuſe à préſent votre cœur obſtiné :
Il n'eſt plus votre époux, puiſqu'il eſt condamné.
Il a péri pour vous; votre chaîne odieuſe
Va ſe rompre à jamais par une mort honteuſe.
C'eſt vous qui m'y forcez ; & je ne conçois pas
Le ſcrupule inſenſé qui le livre au trépas.
Tout couvert de ſon ſang, je devais ſur ſa cendre,
A mes vœux abſolus vous forcer de vous rendre.
Mais ſachez qu'un barbare, un Scythe, un deſtructeur,

A quelques ſentimens dignes de votre cœur.
Le deſtin, croyez-moi, nous devait l'un à l'autre ;
Et mon ame a l'orgueil de régner ſur la vôtre.
Abjurez votre hymen ; & dans le même tems,
Je place votre fils au rang de mes enfans.
Vous tenez dans vos mains plus d'une deſtinée ;
Du rejetton des rois l'enfance condamnée,
Votre époux, qu'à la mort un mot peut arracher,
Les honneurs les plus hauts tout prêts à le chercher,
Le deſtin de ſon fils, le vôtre, le mien même :
Tout dépendra de vous, puiſqu'enfin je vous aime.
Oui, je vous aime encor ; mais ne préſumez pas
D'armer contre mes vœux l'orgueil de vos appas.
Gardez-vous d'inſulter à l'excès de faibleſſe,
Que déjà mon courroux reproche à ma tendreſſe.
C'eſt un danger pour vous que l'aveu que je fais.
Tremblez de mon amour ; tremblez de mes bienfaits.
Mon ame à la vengence eſt trop accoutumée ;
Et je vous punirais de vous avoir aimée.
Pardonnez : je menace encor en ſoupirant.
Achevez d'adoucir ce courroux qui ſe rend.
Vous ferez d'un ſeul mot le ſort de cet empire :
Mais ce mot important, madame, il faut le dire.
Prononcez ſans tarder, ſans feinte, ſans détour,
Si je vous dois enfin ma haine ou mon amour.

IDAMÉ.

L'une & l'autre aujourd'hui ſerait trop condamnable ;
Votre haine eſt injuſte, & votre amour coupable.
Cet amour eſt indigne & de vous & de moi ;
Vous me devez juſtice ; & ſi vous êtes roi,

Je la veux, je l'attends pour moi contre vous-même.
Je ſuis loin de braver votre grandeur ſuprême;
Je la rappelle en vous, lorſque vous l'oubliez:
Et vous-même en ſecret vous me juſtifiez.

GENGIS.

Eh bien, vous le voulez; vous choiſiſſez ma haine;
Vous l'aurez; & déjà je la retiens à peine.
Je ne vous connais plus, & mon juſte courroux
Me rend la cruauté que j'oubliais pour vous.
Votre époux, votre prince, & votre fils, cruelle,
Vont payer de leur ſang votre fierté rebelle.
Ce mot que je voulais les a tous condamnés.
C'en eſt fait, & c'eſt vous qui les aſſaſſinez.

IDAMÉ.

Barbare!

GENGIS.

Je le ſuis; j'allais ceſſer de l'être.
Vous aviez un amant, vous n'avez plus qu'un maître,
Un ennemi ſanglant, féroce, ſans pitié,
Dont la haine eſt égale à votre inimitié.

IDAMÉ.

Eh bien, je tombe aux pieds de ce maître ſévère.
Le ciel l'a fait mon roi: ſeigneur, je le révère:
Je demande à genoux une grace de lui.

GENGIS.

Inhumaine, eſt-ce à vous d'en attendre aujourd'hui?
Levez-vous: je ſuis prêt encor à vous entendre?
Pourrai-je me flatter d'un ſentiment plus tendre?
Que voulez-vous? Parlez.

IDAMÉ.

Seigneur, qu'il ſoit permis
Qu'en ſecret mon époux près de moi ſoit admis,
Que je lui parle.

GENGIS.

Vous !

IDAMÉ.

Ecoutez ma prière.
Cet entretien ſera ma reſſource dernière.
Vous jugerez après ſi j'ai dû réſiſter.

GENGIS.

Non, ce n'était pas lui qu'il fallait conſulter ;
Mais je veux bien encor ſouffrir cette entrevue.
Je crois qu'à la raiſon ſon ame enfin rendue,
N'oſera plus prétendre à cet honneur fatal,
De me déſobéir, & d'être mon rival.
Il m'enleva ſon prince, il vous a poſſédée.
Que de crimes ! Sa grace eſt encor accordée.
Qu'il la tienne de vous : qu'il vous doive ſon ſort :
Préſentez à ſes yeux le divorce ou la mort :
Oui, j'y conſens. Octar, veillez, à cette porte.
Vous, ſuivez-moi. Quel ſoin m'abaiſſe & me tranſporte !
Faut-il encor aimer ? eſt-ce là mon deſtin ?

(*Il ſort.*)

IDAMÉ *ſeule.*

Je renais, & je ſens s'affermir dans mon ſein
Cette intrépidité dont je doutais encore.



SCENE V.

ZAMTI, IDAMÉ.

IDAMÉ.

O Toi, qui me tiens lieu de ce ciel que j'implore,
Mortel plus respectable, & plus grand à mes yeux,
Que tous ces conquérans dont l'homme a fait des dieux !
L'horreur de nos destins ne t'est que trop connue ;
La mesure est comblée, & notre heure est venue.

ZAMTI.

Je le sais.

IDAMÉ.

C'est en vain que tu voulus deux fois
Sauver le rejetton de nos malheureux rois.

ZAMTI.

Il n'y faut plus penser, l'espérance est perdue.
De tes devoirs sacrés tu remplis l'étendue.
Je mourrais consolé.

IDAMÉ.

Que deviendra mon fils
Pardonne encor ce mot à mes sens attendris :
Pardonne à ces soupirs ; ne vois que mon courage.

ZAMTI.

Nos rois sont au tombeau, tout est dans l'esclavage.
Va, crois-moi, ne plaignons que les infortunés,
Qu'à respirer encor le ciel a condamnés.

IDAMÉ.

La mort la plus honteuse est ce qu'on te prépare.

ZAMTI.

Sans doute : & j'attendais les ordres du barbare.
Ils ont tardé long-tems.

IDAMÉ.

Eh bien, écoute-moi.
Ne ſaurons-nous mourir que par l'ordre d'un roi ?
Les taureaux aux autels tombent en ſacrifice ;
Les criminels tremblans ſont traînés au ſupplice ;
Les mortels généreux diſpoſent de leur ſort.
Pourquoi des mains d'un maître attendre ici la mort ?
L'homme était-il donc né pour tant de dépendance ?
De nos voiſins altiers imitons la conſtance :
De la nature humaine ils ſoutiennent les droits,
Vivent libres chez eux, & meurent à leur choix.
Un affront leur ſuffit pour ſortir de la vie,
Et plus que le néant ils craignent l'infamie.
Le hardi Japonois n'attend pas qu'au cercueil
Un deſpote inſolent le plonge d'un coup d'œil.
Nous avons enſeigné ces braves inſulaires ;
Apprenons d'eux enfin des vertus néceſſaires ;
Sachons mourir comme eux.

ZAMTI.

Je t'approuve & je crois
Que le malheur extrême eſt au-deſſus des loix.
J'avais déjà conçu tes deſſeins magnanimes :
Mais ſeuls & déſarmés, eſclaves & victimes,
Courbés ſous nos tyrans, nous attendons leurs coups.

IDAMÉ (*en tirant un poignard.*)

Tiens, ſois libre avec moi, frappe & délivre-nous.

ZAMTI.

Ciel !

IDAMÉ.

Déchire ce ſein, ce cœur qu'on déshonore.
J'ai tremblé que ma main, mal affermie encore,
Ne portât ſur moi-même un coup mal aſſuré.
Enfonce dans ce cœur un bras moins égaré;
Immole avec courage une épouſe fidelle;
Tout couvert de mon ſang tombe & meurs auprès d'elle.
Qu'a mes derniers momens j'embraſſe mon époux,
Que le tyran le voie, & qu'il en ſoit jaloux.

ZAMTI.

Grace au ciel, juſqu'au bout ta vertu perſévère.
Voilà de ton amour la marque la plus chère.
Digne épouſe, reçois mes éternels adieux;
Donne ce glaive, donne, & détourne tes yeux.

IDAMÉ (*en lui donnant le poignard.*)

Tiens, commence par moi; tu le dois; tu balances!

ZAMTI.

Je ne puis.

IDAMÉ.

Je le veux.

ZAMTI.

Je frémis.

IDAMÉ.

Tu m'offenſes.
Frappe, & tourne ſur toi tes bras enſanglantés.

ZAMTI.

Eh bien, imite-moi.

IDAMÉ (*lui ſaiſiſſant le bras.*)

Frappe, dis-je....

SCENE VI.

GENGIS, OCTAR, IDAMÉ, ZAMTI, gardes.

GENGIS *accompagné de ſes gardes, & déſarmant Zamti.*

ARRÊTEZ,
Arrêtez, malheureux ! O ciel ! qu'alliez-vous faire ?

IDAMÉ.

Nous délivrer de toi, finir notre misère,
A tant d'atrocités dérober notre ſort.

ZAMTI.

Veux-tu nous envier juſques à notre mort ?

GENGIS.

Oui... Dieu, maître des rois, à qui mon cœur s'adreſſe,
Témoin de mes affronts, témoin de ma faibleſſe,
Toi qui mis à mes pieds tant d'états, tant de rois,
Deviendrai-je à la fin digne de mes exploits ?
Tu m'outrages, Zamti, tu l'emportes encore,
Dans un cœur né pour moi, dans un cœur que j'adore.
Ton épouſe à mes yeux, victime de ſa foi,
Veut mourir de ta main plutôt que d'être à moi.
Vous apprendrez tous d'eux à ſouffrir mon empire,
Peut-être à faire plus.

IDAMÉ.

Que prétends-tu nous dire?

ZAMTI.

Quel eſt ce nouveau trait de l'inhumanité ?

IDAMÉ.

D'où vient que notre arrêt n'eſt pas encor porté ?

GENGIS.

Il va l'être, madame, & vous allez l'apprendre.
Vous me rendiez justice, & je vais vous la rendre.
A peine dans ces lieux je crois ce que j'ai vu.
Tous deux je vous admire, & vous m'avez vaincu.
Je rougis sur le trône où m'a mis la victoire,
D'être au-dessous de vous au milieu de ma gloire.
En vain par mes exploits j'ai su me signaler;
Vous m'avez avili; je veux vous égaler.
J'ignorais qu'un mortel pût se dompter lui-même;
Je l'apprends; je vous dois cette gloire suprême.
Jouissez de l'honneur d'avoir pu me changer.
Je viens vous réunir; je viens vous protéger.
Veillez, heureux époux, sur l'innocente vie
De l'enfant de vos rois, que ma main vous confie.
Par le droit des combats j'en pouvais disposer,
Je vous remets ce droit, dont j'allais abuser.
Croyez qu'à cet enfant heureux dans sa misère,
Ainsi qu'à votre fils, je tiendrai lieu de père.
Vous verrez si l'on peut se fier à ma foi.
Je fus un conquérant, vous m'avez fait un roi.

(*à Zamti.*)

Soyez ici des loix l'interprète suprême;
Rendez leur ministère aussi saint que vous-même;
Enseignez la raison, la justice, & les mœurs.
Que les peuples vaincus gouvernent les vainqueurs.
Que la sagesse règne, & préside au courage.
Triomphez de la force: elle vous doit hommage.
J'en donnerai l'exemple, & votre souverain
Se soumet à vos loix les armes à la main.

IDAMÉ.

Ciel! que viens-je d'entendte? Hélas! puis-je vous croire?

ZAMTI.

Etes-vous digne enfin, ſeigneur, de votre gloire?
Ah! vous ferez aimer votre joug aux vaincus.

IDAMÉ.

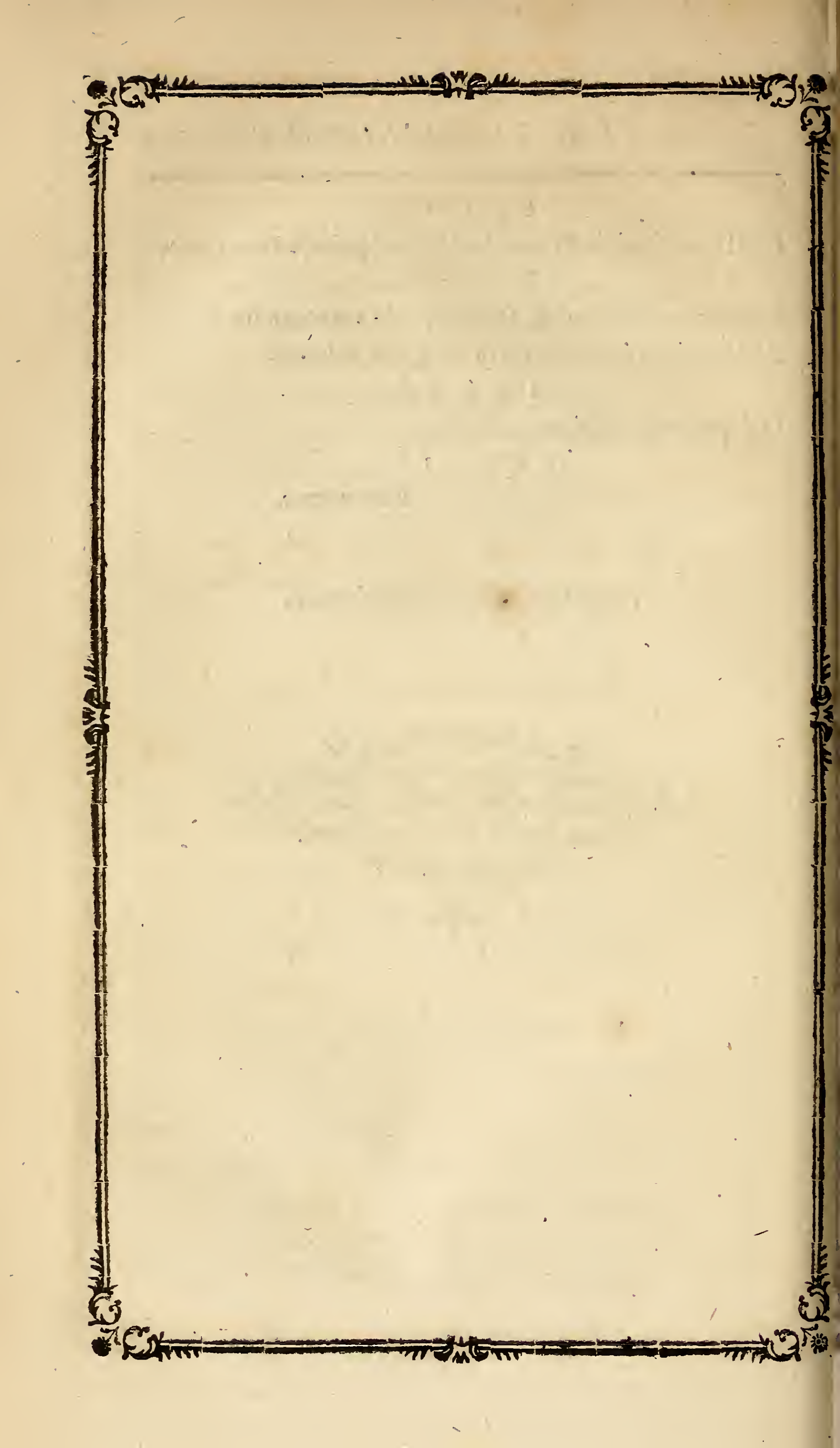
Qui put vous inſpirer ce deſſein?

GENGIS.

Vos vertus.

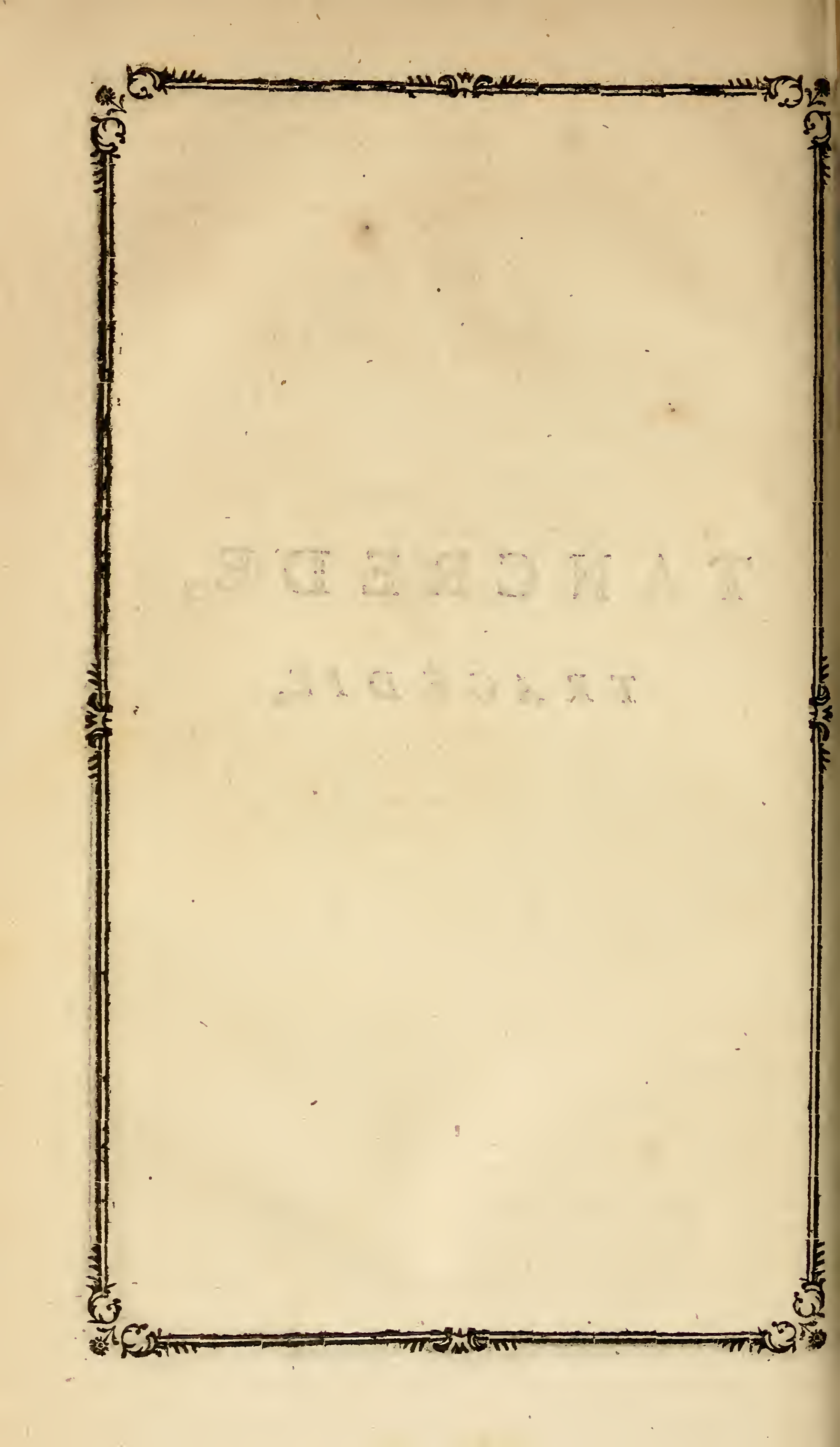
Fin du cinquième & dernier acte.





TANCREDE,

TRAGÉDIE,





A MADAME LA MARQUISE DE POMPADOUR.

MADAME,

TOUTES les épîtres dédicatoires ne ſont pas de lâches flatteries, toutes ne ſont pas dictées par l'intérêt ; celle que vous reçutes de M. *Crébillon*, mon confrère à l'académie, & mon premier maître dans un art que j'ai toujours aimé, fut un monument de ſa reconnaiſſance ; le mien durera moins, mais il eſt auſſi juſte. J'ai vu dès votre enfance les graces & les talens ſe développer ; j'ai reçu de vous dans tous les tems des témoignages d'une bonté toujours égale. Si quelque cenſeur pouvait déſapprouver l'hommage que je vous rends, ce ne pourrait être qu'un cœur né ingrat. Je vous dois beaucoup, madame, & je dois le dire. J'oſe encor plus, j'oſe vous remercier publiquement du bien que vous avez fait à un très-grand nombre de véritables gens de lettres, de grands artiſtes, d'hommes de mérite en plus d'un genre.

Les cabales ſont affreuſes, je le ſais ; la littérature en ſera toujours troublée, ainſi que tous les autres états de la vie. On calomniera toujours les gens de lettres comme les gens en place ; & j'avouerai que l'horreur pour ces cabales m'a fait prendre le parti de la retraite,

qui ſeule m'a rendu heureux. Mais j'avoue en même tems que vous n'avez jamais écouté aucune de ces petites factions, que jamais vous ne reçutes d'impreſſion de l'impoſture ſecrete qui bleſſe ſourdement le mérite, ni de l'impoſture publique qui l'attaque inſolemment. Vous avez fait du bien avec diſcernement, parce que vous avez jugé par vous-même; auſſi je n'ai connu ni aucun homme de lettres, ni aucune perſonne ſans prévention, qui ne rendit juſtice à votre caractère, non-ſeulement en public, mais dans les converſations particulières, où l'on blame beaucoup plus qu'on ne loue. Croyez, madame, que c'eſt quelque choſe que le ſuffrage de ceux qui ſavent penſer.

De tous les arts que nous cultivons en France, l'art de la tragédie n'eſt pas celui qui mérite le moins l'attention publique; car il faut avouer que c'eſt celui dans lequel les Français ſe ſont le plus diſtingués. C'eſt, d'ailleurs, au théatre ſeul que la nation ſe raſſemble, c'eſt-là que l'eſprit & le goût de la jeuneſſe ſe forment: les étrangers y viennent apprendre notre langue; nulle mauvaiſe maxime n'y eſt tolérée, & nul ſentiment eſtimable n'y eſt débité ſans être applaudi; c'eſt une école toujours ſubſiſtante de poéſie & de vertu.

La tragédie n'eſt pas encor peut-être tout-à-fait ce qu'elle doit; ſupérieure à celle d'Athènes en pluſieurs endroits, il lui manque ce grand appareil que les magiſtrats d'Athènes ſavaient lui donner.

Permettez-moi, madame, en vous dédiant

une tragédie, de m'entendre ſur cet art des *Sophocles* & des *Euripides*. Je ſais que toute la pompe de l'appareil ne vaut pas une penſée ſublime, ou un ſentiment; de même que la parure n'eſt preſque rien ſans la beauté. Je ſais bien que ce n'eſt pas un grand mérite de parler aux yeux; mais j oſe être sûr que le ſublime & le touchant portent un coup beaucoup plus ſenſible, quand ils ſont ſoutenus d'un appareil convenable, & qu'il faut frapper l'ame & les yeux à la fois. Ce ſera le partage des génies qui viendront après nous. J'aurai du moins encouragé ceux qui me feront oublier.

C'eſt dans cet eſprit, madame, que je deſſinai la faible eſquiſſe que je ſoumets à vos lumières. Je la crayonnai dès que je ſus que le théatre de Paris était changé, & devenait un vrai ſpectacle. Des jeunes gens de beaucoup de talent la repréſentèrent avec moi ſur un petit théatre que je fis faire à la campagne. Quoique ce théatre fût extrêmement étroit, les acteurs ne furent point gênés, tout fut exécuté facilement; ces boucliers, ces deviſes, ces armes qu'on ſuſpendait dans la lice, faiſaient un effet qui redoublait l'intérêt, parce que cette décoration, cette action, devenait une partie de l'intrigue. Il eût fallu que la piéce eût joint à cet avantage celui d'être écrite avec plus de chaleur, que j'euſſe pu éviter les longs récits que les vers euſſent été faits avec plus de ſoin. Mais le tems où nous nous étions propoſé de nous donner ce divertiſſement, ne permettait pas de délai; la piéce fut faite & appriſe en deux mois.

Mes amis me mandent que les comédiens de Paris ne l'ont repréſentée que parce qu'il en courait une grande quantité de copies infidelles. Il a donc fallu la laiſſer paraître avec tous les défauts que je n'ai pu corriger. Mais ces défauts même inſtruiront ceux qui voudront travailler dans le même goût.

Il y a encor dans cette piéce une autre nouveauté qui me paraît mériter d'être perfectionnée ; elle eſt écrite en vers croiſés. Cette ſorte de poéſie ſauve l'uniformité de la rime ; mais auſſi ce genre d'écrire eſt dangereux, car tout a ſon écueil. Ces grands tableaux que les anciens regardaient comme une partie eſſentielle de la tragédie, peuvent aiſément nuire au théatre de France en le réduiſant à n'être preſque qu'une vaine décoration ; & la ſorte de vers que j'ai employés dans *Tancrède*, approche peut-être trop de la proſe. Ainſi, il pourrait arriver qu'en voulant perfectionner la ſcène françaiſe, on la gâterait entiérement. Il ſe peut qu'on y ajoute un mérite qui lui manque, il ſe peut qu'on la corrompe.

J'inſiſte ſeulement ſur une choſe, c'eſt la variété dont on a beſoin dans une ville immenſe, la ſeule de la terre qui ait jamais eu des ſpectacles tous les jours. Tant que nous ſaurons maintenir par cette variété le mérite de notre ſcène, ce talent nous rendra toujours agréables aux autres peuples ; c'eſt ce qui fait que des perſonnes de la plus haute diſtinction repréſentent ſouvent nos ouvrages dramatiques, en Allemagne, en Italie, qu'on les traduit même en

Angleterre, tandis que nous voyons dans nos provinces des ſalles de ſpectacles magnifiques, comme on voyait des cirques dans toutes les provinces romaines; preuve inconteſtable du goût qui ſubſiſte parmi nous, & preuve de nos reſſources dans les tems les plus difficiles. C'eſt en vain que pluſieurs de nos compatriotes s'efforcent d'annoncer notre décadence en tout genre. Je ne ſuis pas de l'avis de ceux qui au ſortir d'un ſpectacle, dans un ſouper délicieux, dans le ſein du luxe & des plaiſirs, diſent gaiement que tout eſt perdu; je ſuis aſſez près d'une ville de province, auſſi peuplée que Rome moderne, & beaucoup plus opulente, qui entretient plus de quarante mille ouvriers, & qui vient de conſtruire en même tems le plus bel hôpital du royaume, & le plus beau théatre. De bonne foi, tout cela exiſterait-il ſi les campagnes ne produiſaient que des ronces?

J'ai choiſi pour mon habitation un des moins bons terrains qui ſoient en France; cependant rien ne nous y manque. Le pays eſt orné de maiſons, qu'on eût regardées autrefois comme trop belles; le pauvre qui veut s'occuper y ceſſe d'être pauvre; cette petite province eſt devenue un jardin riant; il vaut mieux ſans doute fertiliſer ſa terre, que ſe plaindre à Paris de la ſtérilité de ſa terre.

Me voilà, madame, un peu loin de *Tancrède*; j'abuſe du droit de mon âge, j'abuſe de vos momens, je tombe dans les digreſſions, je dis peu en beaucoup de paroles. Ce n'eſt pas-là le caractère de votre eſprit; mais je ſerais plus

diffus, ſi je m'abandonnais aux ſentimens de ma reconnaiſſance. Recevez avec votre bonté ordinaire, madame, mon attachement & mon reſpect, que rien ne peut altérer jamais.

ACTEURS.

ARGIRE,
TANCREDE,
ORBASSAN, chevaliers.
LOREDAN,
CATANE,

ALDAMON, ſoldat.

AMENAIDE.

FANIE, ſuivante.

Pluſieurs chevaliers aſſiſtans au conſeil.

Ecuyers, ſoldats, peuple.

La ſcène eſt à Syracuſe, d'abord dans le palais d'Argire & dans une ſalle du conſeil, enſuite dans la place publique ſur laquelle cette ſalle eſt conſtruite. L'époque de l'action eſt de l'année 1005. *Les Sarrazins d'Afrique avaient conquis toute la Sicile au neuvième ſiècle; Syracuſe avait ſecoué leur joug. Des gentilshommes Normands commençaient à s'établir vers Salerne dans la Pouille. Les empereurs grecs poſſédaient Meſſine; les Arabes tenaient Palerme & Agrigente.*



........Ciel! ô Ciel! qui vois-je à ses Costés.
Est-ce lui?

TANCREDE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ASSEMBLÉE DES CHEVALIERS RANGÉS EN DEMI-CERCLE.

ARGIRE.

ILLUSTRES chevaliers, vengeurs de la Sicile,
Qui daignez par égard au déclin de mes ans,
Vous aſſembler chez moi pour chaſſer nos tyrans,
Et former un état triomphant & tranquille :
Syracuſe en ſes murs a gémi trop long-tems
Des deſſeins avortés d'un courage inutile.
Il eſt tems de marcher à ces fiers muſulmans ;
Il eſt tems de ſauver d'un naufrage funeſte,
Le plus grand de nos biens, le plus cher qui nous reſte,
Le droit le plus ſacré des mortels généreux,
La liberté : c'eſt là que tendent tous nos vœux.
Deux puiſſans ennemis de notre république,
Des droits des nations, du bonheur des humains,

Les Césars de Bizance, & les fiers Sarrazins,
Nous menacent encor de leur joug tyrannique.
Ces despotes altiers partageant l'univers,
Se disputent l'honneur de nous donner des fers.
Le Grec a sous ses loix les peuples de Messine;
Le hardi Solamir insolemment domine
Sur les fertiles champs courronnés par l'Etna,
Dans les murs d'Agrigente, aux campagnes d'Enna;
Et tout de Syracuse annonçait la ruine.
Mais nos communs tyrans l'un de l'autre jaloux,
Armés pour nous détruire, ont combattu pour nous:
Ils ont perdu leur force en disputant leur proie.
A notre liberté le ciel ouvre une voie;
Le moment est propice, il en faut profiter.
La grandeur musulmane est à son dernier âge;
On commence en Europe à la moins redouter.
Dans la France un Martel, en Espagne un Pélage,
Le grand Léon (*a*) dans Rome, armé d'un saint courage.
Nous ont assez appris comme on peut le dompter.
  Je sais qu'aux factions Syracuse livrée
N'a qu'une liberté faible & mal assurée.
Je ne veux point ici vous rappeller ces tems
Où nous tournions sur nous nos armes criminelles,

(*a*) Léon IV. un des grands papes que Rome ait jamais eu. Il chassa les Arabes, & sauva Rome en 849. Voici comme en parle l'auteur de l'*Essai sur l'histoire générale*, & *sur les mœurs des nations*. « Il était né Romain; le cou» rage des premiers âges de » la république revivait en » lui dans un tems de lâ» cheté & de corruption, » tel qu'un des beaux monu» mens de l'ancienne Rome » qu'on trouve quelquefois » dans les ruines de la nou» velle. »

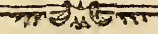
Où l'état répandait le ſang de ſes enfans.
Etouffons dans l'oubli nos indignes querelles.
Orbaſſan, qu'il ne ſoit qu'un parti parmi nous,
Celui du bien public, & du ſalut de tous.
Que de notre union l'état puiſſe renaître;
Et ſi de nos égaux nous fumes trop jaloux,
Vivons & périſſons ſans avoir eu de maître.

ORBASSAN.

Argire, il eſt trop vrai que les diviſions
Ont régné trop long-tems entre nos deux maiſons.
L'état en fut troublé; Syracuſe n'aſpire
Qu'à voir les Orbaſſans unis au ſang d'Argire.
Aujourd'hui l'un par l'autre il faut nous protéger.
En citoyen zélé j'accepte votre fille;
Je ſervirais l'état, vous, & votre famille;
Et du pied des autels où je vais m'engager,
Je marche à Solamir, & je cours vous venger.
Mais ce n'eſt pas aſſez de combattre le Maure;
Sur d'autres ennemis il faut jeter les yeux.
Il fut d'autres tyrans non moins pernicieux,
Que peut-être un vil peuple oſe chérir encore.
De quel droit les Français, portant partout leurs pas,
Se ſont-ils établis dans nos riches climats?
De quel droit un Coucy (*a*) vient-il dans Syracuſe,
Des rives de la Seine aux bords de l'Aréthuſe?
D'abord modeſte & ſimple il voulut nous ſervir:
Bientôt fier & ſuperbe il ſe fit obéir.
Sa race accumulant d'immenſes héritages,

(*a*) Un ſeigneur de Coucy s'établit en Sicile du tems de Charles le Chauve.

M iv



Et d'un peuple ébloui maîtrifant les fuffrages,
Ofa fur ma famille élever fa grandeur.
Nous l'en avons punie, & malgré fa faveur
Nous voyons fes enfans bannis de nos rivages.
Tancrède (*a*), un rejetton de ce fang dangereux,
Des murs de Syracufe éloigné dès l'enfance,
A fervi, nous-dit-on, les Céfars de Bizance;
Il eft fier, outragé, fans doute valeureux;
Il doit haïr nos loix, il cherche la vengeance.
Tout Français eft à craindre : on voit même en nos jours
Trois fimples écuyers (*b*), fans biens & fans fecours,
Sortis des flancs glacés de l'humide Neuftrie (*c*),
Aux champs (*d*) apuliens fe faire une patrie,
Et n'ayant pour tout droit que celui des combats,
Chaffer les poffeffeurs, & fonder des états.
Grecs, Arabes, Français, Germains, tout nous dévore:
Et nos champs malheureux par leur fécondité,
Appellent l'avarice & la rapacité
Des brigands du Midi, du Nord & de l'Aurore.
Nous devons nous défendre enfemble & nous venger.
J'ai vu plus d'une fois Syracufe trahie;
Maintenons notre loi, que rien ne doit changer;
Elle condamne à perdre & l'honneur & la vie,
Quiconque entretiendrait avec nos ennemis
Un commerce fecret, fatal à fon pays.
A l'infidélité l'indulgence encourage.

(*a*) Ce n'eft pas Tancrède de Hauteville, qui n'alla en Italie que quelque tems après.

(*b*) Les premiers Normands qui pafsèrent dans la Pouille, Drogon, Bateric & Repoftel.

(*c*) La Normandie.

(*d*) Le pays de Naples.

On ne doit épargner ni le ſexe ni l'âge.
Veniſe ne fonda ſa fière autorité
Que ſur la défiance & la ſévérité.
Imitons ſa ſageſſe en perdant les coupables.

LOREDAN.

Quelle honte en effet dans nos jours déplorables,
Que Solamir, un maure, un chef des muſulmans,
Dans la Sicile encor ait tant de partiſans!
Que partout dans cette iſle & guerrière & chrétienne,
Que même parmi nous Solamir entretienne
Des ſujets corrompus vendus à ſes bienfaits!
Tantôt chez les Céſars occupé de nous nuire,
Tantôt dans Syracuſe ayant ſu s'introduire,
Nous préparant la guerre, & nous offrant la paix,
Et pour nous déſunir ſoigneux de nous ſéduire!
Un ſexe dangereux dont les faibles eſprits
D'un peuple encor plus faible attire les hommages,
Toujours des nouveautés & des héros épris,
A ce Maure impoſant prodigua ſes ſuffrages.
Combien de citoyens aujourd'hui prévenus
Pour ces arts ſéduiſans (*a*) que l'Arabe cultive!
Arts trop pernicieux, dont l'éclat les captive,
A nos vrais chevaliers noblement inconnus.
Que notre art ſoit de vaincre, & je n'en veux point d'autre.
J'eſpère en ma valeur, j'attends tout de la vôtre;
Et j'approuve ſur-tout cette ſévérité
Vengereſſe des loix & de la liberté.
Pour détruire l'Eſpagne il a ſuffi d'un traître (*b*);

(*a*) En ce tems les Arabes cultivaient ſeuls les ſciences en Occident, & ce ſont eux qui fondèrent l'école de Salerne.

(*b*) Le comte Julien, ou l'archevêque Opas.

Il en fut parmi nous, chaque jour en voit naître.
Mettons un frein terrible à l'infidélité :
Au ſalut de l'état que toute pitié cède :
Combattons Solamir, & proſcrivons Tancrède.
Tancrède né d'un ſang parmi nous déteſté
Eſt plus à craindre encor pour notre liberté.
Dans le dernier conſeil un décret juſte & ſage
Dans les mains d'Orbaſſan remit ſon héritage,
Pour confondre à jamais nos ennemis cachés,
A ce nom de Tancrède en ſecret attachés ;
Du vaillant Orbaſſan c'eſt le juſte partage,
Sa dot, ſa récompenſe.

CATANE.

Oui, nous y ſouſcrivons.
Que Tancrède, s'il veut, ſoit puiſſant à Bizance ;
Qu'une cour odieuſe honore ſa vaillance ;
Il n'a rien à prétendre aux lieux où nous vivons.
Tancrède en ſe donnant un maître deſpotique,
A renoncé lui-même à nos ſacrés remparts.
Plus de retour pour lui, l'eſclave des Céſars
Ne doit rien poſſéder dans une république.
Orbaſſan de nos loix eſt le plus ferme appui,
Et l'état qu'il ſoutient ne pouvait moins pour lui.
Tel eſt mon ſentiment.

ARGIRE.

Je vois en lui mon gendre ;
Ma fille m'eſt bien chère, il eſt vrai ; mais enfin,
Je n'aurais point pour eux dépouillé l'orphelin.
Vous ſavez qu'à regret on m'y vit condeſcendre.

LOREDAN.

Blâmez-vous le ſénat ?

ARGIRE.

Non ; je hais la rigueur ;
Mais toujours à la loi je fus prêt à me rendre,
Et l'intérêt commun l'emporta dans mon cœur.

ORBASSAN.

Ces biens ſont à l'état, l'état ſeul doit les prendre.
Je n'ai point recherché cette faible faveur.

ARGIRE.

N'en parlons plus ; hâtons cet heureux hyménée ;
Qu'il amène demain la brillante journée,
Où ce chef arrogant d'un peuple deſtructeur,
Solamir à la fin doit connaître un vainqueur.
Votre rival en tout, il oſa bien prétendre,
En nous offrant la paix, à devenir mon gendre (*a*) ;
Il penſait m'honorer par cet hymen fatal.
Allez . . . dans tous les tems triomphez d'un rival :
Mes amis, ſoyons prêts . . . . ma faibleſſe & mon âge
Ne me permettent plus l'honneur de commander ;
A mon gendre Orbaſſan vous daignez l'accorder ;
Vous ſuivre eſt pour mes ans un aſſez beau partage ;
Je ſerai près de vous, j'aurai cet avantage ;
Je ſentirai mon cœur encor ſe ranimer ;
Mes yeux ſeront témoins de votre fier courage,
Et vous auront vu vaincre avant de ſe fermer.

(*a*) Il était très-commun de marier les chrétiennes à des muſulmans ; & Abdaliſe, le fils de Muſa conquérant de l'Eſpagne, épouſa la fille du roi Rodrigues : cet exemple fut imité dans tous les pays où les Arabes portèrent leurs armes victorieuſes.

LOREDAN.

Nous combattrons ſous vous, ſeigneur, nous oſons croire
Que ce jour, quel qu'il ſoit, nous ſera glorieux ;
Nous nous promettons tous l'honneur de la victoire,
Ou l'honneur conſolant de mourir à vos yeux.

SCENE II.

ARGIRE, ORBASSAN.

ARGIRE.

EH bien, brave Orbaſſan, ſuis-je enfin votre père ?
Tous vos reſſentimens ſont-ils bien effacés ?
Pourrai-je en vous d'un fils trouver le caractère ?
Dois-je compter ſur vous ?

ORBASSAN.

Je vous l'ai dit aſſez :
J'aime l'état, Argire, il nous réconcilie.
Cet hymen nous rapproche, & la raiſon nous lie.
Mais le nœud qui nous joint n'eût point été formé,
Si dans notre querelle à jamais aſſoupie,
Mon cœur qui vous hait, ne vous eût eſtimé.
L'amour peut avoir part à ma nouvelle chaîne ;
Mais un ſi noble hymen ne ſera point le fruit
D'un feu né d'un inſtant, qu'un autre inſtant détruit,
Que ſuit l'indifférence, & trop ſouvent la haine.
Ce cœur que la patrie appelle aux champs de Mars,
Ne ſait point ſoupirer au milieu des haſards.
Mon hymen a pour but l'honneur de vous complaire,

Notre union naiſſante à tous deux néceſſaire,
La ſplendeur de l'état, votre intérêt, le mien ;
Devant de tels objets l'amour a peu de charmes.
Il pourra reſſerrer un ſi noble lien ;
Mais ſa voix doit ici ſe taire au bruit des armes.

ARGIRE.

J'eſtime en un ſoldat cette mâle fierté :
Mais la franchiſe plaît, & non l'auſtérité.
J'eſpère que bientôt ma chère Aménaïde
Pourra fléchir en vous ce courage rigide.
C'eſt peu d'être un guerrier ; la modeſte douceur
Donne un prix aux vertus, & ſied à la valeur.
Vous ſentez que ma fille au ſortir de l'enfance,
Dans nos tems orageux de trouble & de malheur,
Par ſa mère élevée à la cour de Bizance,
Pourrait s'effaroucher de ce ſévère accueil,
Qui tient de la rudeſſe, & reſſemble à l'orgueil.
Pardonnez aux avis d'un vieillard & d'un père.

ORBASSAN.

Vous-même, pardonnez à mon humeur auſtère :
Elevé dans nos camps, je préférai toujours
A ce mérite faux des politeſſes vaines,
A cet art de flatter, à cet eſprit des cours,
La groſſière vertu des mœurs républicaines.
Mais je ſais reſpecter la naiſſance & le rang
D'un eſtimable objet formé de votre ſang.
Je prétends par mes ſoins mériter qu'elle m'aime,
Vous regarder en elle, & m'honorer moi-même.

ARGIRE.

Par mon ordre en ces lieux elle avance vers vous.



SCENE III.

ARGIRE, ORBASSAN, AMENAIDE.

ARGIRE.

Le bien de cet état, les voix de Syracuſe,
Votre père, le ciel, vous donnent un époux;
Leurs ordres réunis ne ſouffrent point d'excuſe.
Ce noble chevalier, qui ſe rejoint à moi,
Aujourd'hui par ma bouche a reçu votre foi.
Vous connaiſſez ſon nom, ſon rang, ſa renommée:
Puiſſant dans Syracuſe, il commande l'armée:
Tous les droits de Tancrède entre ſes mains remis...

AMENAIDE *à part.*

De Tancrède!

ARGIRE.

A mes yeux ſont le moins digne prix
Qui relève l'éclat d'une telle alliance.

ORBASSAN.

Elle m'honore aſſez, ſeigneur, & ſa préſence
Rend plus cher à mon cœur le don que je reçois.
Puiſſai-je en méritant vos bontés & ſon choix,
Du bonheur de tous trois confirmer l'eſpérance!

AMENAIDE.

Mon père, en tous les tems, je ſais que votre cœur
Sentit tous mes chagrins, & voulut mon bonheur.
Votre choix me deſtine un héros en partage;
Et quand ces longs débats qui troublèrent vos jours,
Grace à votre ſageſſe ont terminé leurs cours,

Du nœud qui vous rejoint votre fille eſt le gage ;
D'une telle union je conçois l'avantage.
Orbaſſan permettra que ce cœur étonné,
Qu'opprima dès l'enfance un ſort toujours contraire,
Par ce changement même au trouble abandonné,
Se recueille un moment dans le ſein de ſon père.

ORBASSAN.

Vous le devez, madame ; & loin de m'oppoſer
A de tels ſentimens, dignes de mon eſtime,
Loin de vous détourner d'un ſoin ſi légitime,
Des droits que j'ai ſur vous je craindrais d'abuſer.
J'ai quitté nos guerriers, je revole à leur tête ;
C'eſt peu d'un tel hymen, il le faut mériter ;
La victoire en rend digne, & j'oſe me flatter
Que bientôt des lauriers en orneront la fête.

SCENE IV.

ARGIRE, ARMENAIDE.

ARGIRE.

VOus ſemblez interdite : & vos yeux pleins d'effroi,
De larmes obſcurcis, ſe détournent de moi.
Vos ſoupirs étouffés ſemblent me faire injure.
La bouche obéit mal, lorſque le cœur murmure.

AMENAIDE.

Seigneur, je l'avouerai, je ne m'attendais pas
Qu'après tant de malheurs, & de ſi longs débats,
Le parti d'Orbaſſan dût être un jour le vôtre,

Que mes tremblantes mains uniraient l'un & l'autre,
Et que votre ennemi dût passer dans mes bras.
Je n'oublierai jamais que la guerre civile
Dans vos propres foyers vous priva d'un asile;
Que ma mère à regret évitant le danger,
Chercha loin de nos murs un rivage étranger;
Que des bras paternels avec elle arrachée,
A ses tristes destins dans Bizance attachée,
J'ai partagé long-tems les maux qu'elle a soufferts.
Au sortir du berceau j'ai connu les revers:
J'appris sous une mère, abandonnée, errante,
A supporter l'exil & le sort des proscrits,
L'accueil impérieux d'une cour arrogante,
Et la fausse pitié pire que les mépris.
Dans un sort avili noblement élevée,
De ma mère bientôt cruellement privée,
Je me vis seule au monde, en proie à mon effroi,
Roseau faible & tremblant, n'ayant d'appui que moi.
Votre destin changea. Syracuse en alarmes
Vous remit dans vos biens, vous rendit vos honneurs,
Se reposa sur vous du destin de ses armes,
Et de ses murs sanglans repoussa ses vainqueurs.
Dans le sein paternel je me vis rappellée;
Un malheur inoui m'en avait exilée.
Peut-être j'y reviens pour un malheur nouveau.
Vos mains de mon hymen allument le flambeau.
Je sais quel intérêt, quel espoir vous anime,
Mais de vos ennemis je me vis la victime.
Je suis enfin la vôtre; & ce jour dangereux
Peut-être de nos jours sera le plus affreux.

ARGIRE.

ARGIRE.

Il ſera fortuné, c'eſt à vous de m'en croire.
Je vous aime, ma fille, & j'aime votre gloire.
On a trop murmuré, quand ce fier Solamir,
Pour le prix de la paix qu'il venait nous offrir,
Oſa me propoſer de l'accepter pour gendre;
Je vous donne au héros qui marche contre lui,
Au plus grand des guerriers armés pour nous défendre,
Autrefois mon émule! à préſent notre appui.

AMENAIDE.

Quel appui! vous vantez ſa ſuperbe fortune;
Mes vœux plus modérés la voudraient plus commune.
Je voudrais qu'un héros ſi fier & ſi puiſſant
N'eût point pour s'agrandir dépouillé l'innocent.

ARGIRE.

Du conſeil, il eſt vrai, la prudence ſévère
Veut punir dans Tancrède une race étrangère.
Elle abuſa long-tems de ſon autorité.
Elle a trop d'ennemis.

AMENAIDE.

Seigneur, ou je m'abuſe;
Où Tancrède eſt encor aimé dans Syracuſe.

ARGIRE.

Nous rendons tous juſtice à ſon cœur indompté;
Sa valeur a, dit-on, ſubjugué l'Illyrie;
Mais plus il a ſervi ſous l'aigle des Céſars,
Moins il doit eſpérer de revoir ſa patrie.
Il eſt par un décret chaſſé de nos remparts.

AMENAIDE

Pour jamais! lui Tancrède?

ARGIRE.

Oui, l'on craint ſa préſence;
Et ſi vous l'avez vu dans les murs de Bizance;
Vous ſavez qu'il nous hait.

AMENAIDE.

Je ne le croyais pas.
Ma mère avait penſé qu'il pouvait être encore
L'appui de Syracuſe, & le vainqueur du Maure:
Et lorſque dans ces lieux des citoyens ingrats
Pour ce fier Orbaſſan contre vous s'animèrent,
Qu'ils ravirent vos biens, & qu'ils vous opprimèrent,
Tancrède aurait pour vous affronté le trépas.
C'eſt tout ce que j'ai ſu.

ARGIRE.

C'eſt trop, Aménaïde.
Rendez-vous aux conſeils d'un père qui vous guide.
Conformez-vous au tems, conformez-vous aux lieux.
Solamir & Tancrède, & la cour de Bizance,
Sont tous également en horreur en ces lieux.
Votre bonheur dépend de votre complaiſance.
J'ai pendant ſoixante ans combattu pour l'état;
Je le ſervis injuſte, & le chéris ingrat.
Je dois penſer ainſi juſqu'à ma dernière heure.
Prenez mes ſentimens; & devant que je meure,
Conſolez mes vieux ans, dont vous faites l'eſpoir.
Je ſuis prêt à finir une vie orageuſe:
La vôtre doit couler ſous les loix du devoir;
Et je mourrai content, ſi vous vivez heureuſe.

AMENAIDE.

Ah ſeigneur! croyez-moi, parlez moins de bonheur.

Je ne regrette point la cour d'un empereur.
Je vous ai consacré mes sentimens, ma vie ;
Mais pour en disposer attendez quelques jours.
Au crédit d'Orbassan trop d'intérêt vous lie ;
Ce crédit si vanté doit-il durer toujours ?
Il peut tomber ; tout change : & ce héros peut-être
S'est trop tôt déclaré votre gendre & mon maître.

ARGIRE.

Comment ? que dites-vous ?

AMENAIDE.

Cette témérité
Est peu respectueuse, & vous semble une injure.
Je sais que dans les cours mon sexe plus flatté,
Dans votre république a moins de liberté :
A Bizance on le sert ; ici la loi plus dure
Veut de l'obéissance, & défend le murmure.
Les mulsumans altiers, trop long-tems vos vainqueurs,
Ont changé la Sicile, ont endurci vos mœurs ;
Mais qui peut altérer vos bontés paternelles ?

ARGIRE.

Vous seule, vous, ma fille, en abusant trop d'elles.
De tout ce que j'entends mon esprit est confus.
J'ai permis vos délais, mais non pas vos refus.
La loi ne peut plus rompre un nœud si légitime ;
La parole est donnée, y manquer est un crime.
Vous me l'avez bien dit, je suis né malheureux :
Jamais aucun succès n'a couronné mes vœux.
Tous les jours de ma vie ont été des orages
Dieu puissant ! détournez ces funestes présages ;

Et puiſſe Aménaïde, en formant ces liens,
Se préparer des jours moins triſtes que les miens !

SCENE V.

AMENAIDE *ſeule.*

TANCREDE, cher amant ! moi j'aurais la faibleſſe
De trahir mes ſermens pour ton perſécuteur !
Plus cruelle que lui, perfide avec baſſeſſe,
Partageant ta dépouille avec cet oppreſſeur,
Je pourrais....

SCENE VI.

AMENAIDE, FANIE.

AMENAIDE.

VIENS, approche, ô ma chère Fanie :
Vois le trait déteſté qui m'arrache la vie.
Orbaſſan par mon père eſt nommé mon époux !

FANIE.

Je ſens combien cet ordre eſt douloureux pour vous.
J'ai vu vos ſentimens, j'en ai connu la force.
Le ſort n'eut point de traits, la cour n'eut point d'amorce
Qui puſſent arrêter ou détourner vos pas,
Quand la route par vous fut une fois choiſie.
Votre cœur s'eſt donné, c'eſt pour toute la vie.

Tancrède & Solamir touchés de vos appas,
Dans la cour des Céſars en ſecret ſoupirèrent ;
Mais celui que vos yeux juſtement diſtinguèrent,
Qui ſeul obtint vos vœux, qui ſut les mériter,
En ſera toujours digne ; & puiſque dans Bizance
Sur le fier Solamir il eut la préférence,
Orbaſſan dans ces lieux ne pourra l'emporter ;
Votre ame eſt trop conſtante.

AMENAIDE.

Ah ! tu n'en peux douter.
On dépouille Tancrède, on l'exile, on l'outrage ;
C'eſt le ſort d'un héros d'être perſécuté ;
Je ſens que c'eſt le mien de l'aimer davantage.
Ecoute ; dans ces murs Tancrède eſt regretté,
Le peuple le chérit.

FANIE.

Banni dans ſon enfance,
De ſon père oublié, les faſtueux amis
Ont bientôt à ſon ſort abandonné le fils.
Peu de cœurs comme vous tiennent contre l'abſence.
A leurs ſeuls intérêts les grands ſont attachés.
Le peuple eſt plus ſenſible.

AMENAIDE.

Il eſt auſſi plus juſte.

FANIE.

Mais il eſt aſſervi : nos amis ſont cachés ;
Aucun n'oſe parler pour ce proſcrit auguſte.
Un ſénat tyrannique eſt ici tout-puiſſant.

AMENAIDE.

Oui, je ſais qu'il peut tout, quand Tancrède eſt abſent.

FANIE.

S'il pouvait ſe montrer, j'eſpérerais encore :
Mais il eſt loin de vous.

AMENAIDE.

Juſte ciel, je t'implore !

(*à Fanie.*)

Je me confie à toi. Tancrède n'eſt pas loin ;
Et quand de l'écarter on prend l'indigne ſoin,
Lorſque la tyrannie au comble eſt parvenue,
Il eſt tems qu'il paraiſſe, & qu'on tremble à ſa vue.
Tancrède eſt dans Meſſine.

FANIE.

Eſt-il vrai ? juſtes cieux !
Et cet indigne hymen eſt formé ſous ſes yeux !

AMENAIDE.

Il ne le ſera pas... non, Fanie ; & peut-être
Mes oppreſſeurs & moi nous n'aurons plus qu'un maître.
Viens... je t'apprendrai tout... mais il faut tout oſer.
Le joug eſt trop honteux, ma main doit le briſer.
La perſécution enhardit ma faibleſſe ;
Le trahir eſt un crime, obéir eſt baſſeſſe.
S'il vient, c'eſt pour moi ſeule, & je l'ai mérité :
Et moi timide eſclave à ſon tyran promiſe,
Victime malheureuſe indignement ſoumiſe,
Je mettais mon devoir dans l'infidélité !
Non, l'amour à ſon ſexe inſpire le courage ;
C'eſt à moi de hâter ce fortuné retour ;
Et s'il eſt des dangers que ma crainte enviſage,
Ces dangers me ſont chers, ils naiſſent de l'amour.

Fin du premier acte.



ACTE II

SCENE PREMIERE.

AMENAIDE *seule.*

OU portai-je mes pas ?... d'où vient que je frissonne ?
Moi des remords !... qui ? moi ? le crime seul les donne...
Ma cause est juste... O cieux ! protégez mes desseins !...

(*à Fanie qui entre.*)

Allons, rassurons-nous.... Suis-je en tout obéie ?

FANIE.

Votre esclave est parti, la lettre est dans ses mains.

AMENAIDE.

Il est maître, il est vrai, du secret de ma vie...
Mais je connais son zèle : il m'a toujours servie.
On doit tout quelquefois aux derniers des humains.
Né d'aïeux musulmans chez les Syracusains,
Instruit dans les deux loix, & dans les deux langages,
Du camp des Sarrasins il connaît les passages,
Et des monts de l'Etna les plus secrets chemins ;
C'est lui qui découvrit, par une course utile,
Que Tancrède en secret a revu la Sicile,
C'est lui par qui le ciel veut changer mes destins.
Ma lettre par ses soins remise aux mains d'un Maure ;
Dans Messine demain doit être avant l'aurore.
Des Maures & des Grecs les besoins mutuels

Ont toujours conſervé, dans cette longue guerre,
Une correſpondance à tous deux néceſſaire ;
Tant la nature unit les malheureux mortels!

FANIE.

Ce pas eſt dangereux ; mais le nom de Tancrède,
Ce nom ſi redoutable à qui tout autre cède,
Et qu'ici nos tyrans ont toujours en horreur,
Ce beau nom que l'amour grava dans votre cœur,
N'eſt point dans cette lettre à Tancrède adreſſée.
Si vous l'avez toujours préſent à la penſée,
Vous avez ſu, du moins, le taire en écrivant.
Au camp des Sarraſins votre lettre portée,
Vainement ſerait lue, ou ſerait arrêtée.
Enfin, jamais l'amour ne fut moins imprudent,
Ne ſut mieux ſe voiler dans l'ombre du myſtère,
Et ne fut plus hardi, ſans être téméraire.
Je ne puis cependant vous cacher mon effroi.

AMENAIDE.

Le ciel juſqu'à préſent ſemble veiller ſur moi;
Il ramène Tancrède, & tu veux que je tremble?

FANIE.

Hélas! qu'en d'autres lieux ſa bonté vous raſſemble.
La haine & l'intérêt s'arment trop contre lui ;
Tout ſon parti ſe tait ; qui ſera ſon appui?

AMENAIDE.

Sa gloire. Qu'il ſe montre, il deviendra le maître.
Un héros qu'on opprime attendrit tous les cœurs ;
Il les anime tous, quand il vient à paraître.

FANIE.

Son rival eſt à craindre.

AMENAIDE.

Ah ! combats ces terreurs,
Et ne m'en donne point. Souviens-toi que ma mère
Nous unit l'un & l'autre à ſes derniers momens ;
Que Tancrède eſt à moi ; qu'aucune loi contraire
Ne peut rien ſur nos vœux, & ſur nos ſentimens.
Hélas ! nous regrettions cette iſle ſi funeſte,
Dans le ſein de la gloire & des murs des Céſars.
Vers ces champs trop aimés, qu'aujourd'hui je déteſte,
Nous tournions triſtement nos avides regards.
J'étais loin de penſer que le ſort qui m'obsède
Me gardât pour époux l'oppreſſeur de Tancrède,
Et que j'aurais pour dot l'exécrable préſent
Des biens qu'un raviſſeur enlève à mon amant.
Il faut l'inſtruire au moins d'une telle injuſtice ;
Qu'il apprenne de moi ſa perte & mon ſupplice ;
Qu'il hâte ſon retour & défende ſes droits.
Pour venger un héros je fais ce que je dois.
Ah ! ſi je le pouvais, j'en ferais davantage.
J'aime, je crains un père, & reſpecte ſon âge,
Mais je voudrais armer nos peuples ſoulevés,
Contre cet Orbaſſan qui nous a captivés.
D'un brave chevalier ſa conduite eſt indigne.
Intéreſſé, cruel, il prétend à l'honneur !
Il croit d'un peuple libre être le protecteur !
Il ordonne ma honte, & mon père la ſigne !
Et je dois la ſubir, & je dois me livrer
Au maître impérieux qui penſe m'honorer !
Hélas ! dans Syracuſe on hait la tyrannie ;
Mais la plus exécrable, & la plus impunie,

Eſt celle qui commande & la haine & l'amour,
Et qui veut nous forcer de changer en un jour.
Le ſort en eſt jeté.

FANIE.

Vous aviez paru craindre.

AMENAIDE.

Je ne crains plus.

FANIE.

On dit qu'un arrêt redouté
Contre Tancrède même eſt aujourd'hui porté;
Il y va de la vie à qui le veut enfreindre.

AMENAIDE.

Je le ſais, mon eſprit en fut épouvanté,
Mais l'amour eſt bien faible alors qu'il eſt timide.
J'adore, tu le ſais, un héros intrépide;
Comme lui je dois l'être.

FANIE.

Une loi de rigueur
Contre vous, après tout, ſerait-elle écoutée?
Pour effrayer le peuple elle paraît dictée.

AMENAIDE.

Elle attaque Tancrède; elle me fait horreur.
Que cette loi jalouſe eſt digne de nos maîtres!
Ce n'était point ainſi que ſes braves ancêtres,
Ces généreux Français, ces illuſtres vainqueurs,
Subjuguaient l'Italie, & conquéraient des cœurs.
On aimait leur franchiſe, on redoutait leurs armes;
Les ſoupçons n'entraient point dans leurs eſprits altiers
L'honneur avait uni tous ces grands chevaliers;
Chez les ſeuls ennemis ils portaient les alarmes,

Er le peuple amoureux de leur autorité
Combattait pour leur gloire & pour sa liberté.
Ils abaissaient les Grecs, ils triomphaient du Maure.
Aujourd'hui je ne vois qu'un sénat ombrageux,
Toujours en défiance, & toujours orageux,
Qui lui-même se craint, & que le peuple abhorre.
Je ne sais si mon cœur est trop plein de ses feux.
Trop de prévention peut-être me possède,
Mais je ne puis souffrir ce qui n'est pas Tancrède.
La foule des humains n'existe point pour moi;
Son nom seul en ces lieux dissipe mon effroi,
Et tous ces ennemis irritent ma colère.

SCENE II.

AMENAIDE, FANIE, *sur le devant.* ARGIRE, les chevaliers *au fond.*

ARGIRE.

CHEVALIERS.... je succombe à cet excès d'horreur.
Ah! j'espérais du moins mourir sans déshonneur.
(*à sa fille avec des sanglots mêlés de colère.*)
Retirez-vous.... sortez.

AMENAIDE.

Qu'entends-je! vous mon père?

ARGIRE.

Moi, ton père!... est-ce à toi de prononcer ce nom,
Quand tu trahis ton sang, ton pays, ta maison?

AMENAIDE (*faisant un pas appuyée sur Fanie.*)
Je suis perdue!...

ARGIRE.

Arrête . . . ah ! trop chère victime,
Qu'as-tu fait ! . . .

AMENAIDE (*pleurant.*)

Nos malheurs. . .

ARGIRE.

Pleures-tu fur ton crime ?

AMENAIDE.

Je n'en ai point commis.

ARGIRE.

Quoi ! tu démens ton feing ?

AMENAIDE.

Non. . . .

ARGIRE.

Tu vois que le crime eft écrit de ta main.
Tout fert à m'accabler, tout fert à te confondre.
Ma fille ! . . . il eft donc vrai ? tu n'ofes me répondre !
Laiffe au moins dans le doute un père au défefpoir.
J'ai vécu trop long-tems . . . Qu'as-tu fait ? . . .

AMENAIDE.

Mon devoir.
Aviez-vous fait le vôtre ?

ARGIRE.

Ah ! c'en eft trop, cruelle !
Ofes-tu te venter d'être fi criminelle ?
Laiffe-moi, malheureufe ! ôte-toi de ces lieux :
Va, fors . . . . une autre main faura fermer mes yeux.

AMENAIDE *fort, prefque évanouie entre les bras de Fanie.*

Je me meurs !

SCENE III.

ARGIRE, les chevaliers.

ARGIRE.

Mes amis, dans une telle injure...
Après ſon aveu même ... après ce crime affreux ...
Excuſez d'un vieillard les ſanglots douloureux ...
Je dois tout à l'état ... mais tout à la nature.
Vous n'exigerez pas qu'un père malheureux
A vos ſévères voix mêle ſa voix tremblante.
Aménaïde, hélas! ne peut être innocente;
Mais ſigner à la fois mon opprobre & ſa mort,
Vous ne le voulez pas ... c'eſt un barbare effort;
La nature en frémit, & j'en ſuis incapable.

LOREDAN.

Nous plaignons tous, ſeigneur, un père reſpectable;
Nous ſentons ſa bleſſure, & craignons de l'aigrir;
Mais vous-même avez vu cette lettre coupable;
L'eſclave la portait au camp de Solamir;
Auprès de ce camp même on a ſurpris le traître,
Et l'inſolent Arabe a pu le voir punir.
Ses odieux deſſeins n'ont que trop ſu paraître.
L'état était perdu. Nos dangers, nos ſermens.
Ne ſouffrent point de nous de vains ménagemens.
Les loix n'écoutent point la pitié paternelle;
L'état parle; il ſuffit.

ARGIRE.

Seigneur je vous entends.

Je fais ce qu'on prépare à cette criminelle ;
Mais elle était ma fille ... & voilà fon époux ...
Je cède à ma douleur ... je m'abandonne à vous ...
Il ne me refte plus qu'à mourir avant elle.
(*Il fort.*)

SCENE IV.

LES CHEVALIERS.

CATANE.

DEJA de la faifir l'ordre eft donné par nous.
Sans doute il eft affreux de voir tant de nobleffe,
Les graces, les attraits, la plus tendre jeuneffe,
L'efpoir des deux maifons, le deftin le plus beau,
Par le dernier fupplice enfermés au tombeau.
Mais telle eft parmi nous la loi de l'hyménée :
C'eft la religion lâchement profanée,
C'eft la patrie enfin que nous devons venger.
L'infidèle en nos murs appelle l'étranger !
La Grèce & la Sicile ont vu des citoyennes,
Renonçant à leur gloire, au titre de chrétiennes,
Abandonner nos loix pour ces fiers mufulmans,
Vainqueurs de tous côtés, & par tout nos tyrans :
Mais que d'un chevalier la fille refpectée,
(*à Orbaffan.*)
Sur le point d'être à vous, & marchant à l'autel,
Exécute un complot fi lâche & fi cruel !
De ce crime nouveau Syracufe infectée,
Veut de notre juftice un exemple éternel.

LOREDAN.

Je l'avoue en tremblant : ſa mort eſt légitime.
Plus ſa race eſt illuſtre ; & plus grand eſt le crime.
On ſait de Solamir l'eſpoir ambitieux ;
On connaît ſes deſſeins, ſon amour téméraire,
Ce malheureux talent de tromper & de plaire,
D'impoſer aux eſprits, & d'éblouir les yeux.
C'eſt à lui que s'adreſſe un écrit ſi funeſte,
Régnez dans nos états ; Ces mots trop odieux
Nous révèlent aſſez un complot manifeſte.
Pour l'honneur d'Orbaſſan je ſupprime le reſte ;
Il nous ferait rougir. Quel eſt le chevalier
Qui daignera jamais, ſuivant l'antique uſage,
Pour ce coupable objet ſignaler ſon courage,
Et haſarder ſa gloire à le juſtifier ?

CATANE.

Orbaſſan, comme vous nous ſentons votre injure,
Nous allons l'effacer au milieu des combats.
Le crime rompt l'hymen. Oubliez la parjure!
Son ſupplice vous venge, & ne vous flétrit pas.

ORBASSAN.

Il me conſterne, au moins ... on approche ... c'eſt elle,
Qu'au ſéjour des forfaits conduiſent des ſoldats ....
Cette honte m'indigne autant qu'elle m'offenſe ;
Laiſſez-moi lui parler.

SCENE V.

Les chevaliers *ſur le devant*, AMENAIDE *au fond entourée de gardes.*

AMENAIDE *dans le fond.*

O Céleſte puiſſance !
Ne m'abandonnez point dans ces momens affreux.
Grand dieu! vous connaiſſez l'objet de tous mes vœux;
Vous connaiſſez mon cœur; eſt-il donc ſi coupable ?

CATANE.

Vous voulez voir encor cet objet condamnable ?

ORBASSAN.

Oui, je le veux.

CATANE.

Sortons, parlez-lui mais ſongez
Que les loix, les autels, l'honneur ſont outragés;
Syracuſe à regret exige une victime.

ORBASSAN.

Je le ſais comme vous : un même ſoin m'anime.
Eloignez-vous, ſoldats.



SCENE VI.

AMENAIDE, ORBASSAN.

AMENAIDE.

QU'ofez-vous attenter ?
A mes derniers momens venez-vous infulter ?

ORBASSAN.

Ma fierté jufques-là ne peut être avilie.
Je vous donnais ma main ; je vous avais choifie,
Peut-être l'amour même avait dicté ce choix.
Je ne fais fi mon cœur s'en fouviendrait encore,
Ou s'il eft indigné d'avoir connu fes loix;
Mais il ne peut fouffrir ce qui le déshonore.
Je ne veux point penfer qu'Orbaffan foit trahi
Pour un chef étranger, pour un chef ennemi,
Pour un de ces tyrans que notre culte abhorre ;
Ce crime eft trop indigne, il eft trop inoui;
Et pour vous, pour l'état, & fur-tout pour ma gloire,
Je veux fermer les yeux, & prétends ne rien croire.
Syracufe aujourd'hui voit en moi votre époux,
Ce titre me fuffit, je me refpecte en vous ;
Ma gloire eft offenfée, & je prends fa défenfe.
Les loix des chevaliers ordonnent ces combats ;
Le jugement de Dieu (*a*) dépend de notre bras ;
C'eft le glaive qui juge & qui fait l'innocence.
Je fuis prêt.

(*a*) On fait affez qu'on appellait combats *le jugement de Dieu.*

AMENAIDE.

Vous ?

ORBASSAN.

Moi ſeul : & j'oſe me flatter
Qu'après cette démarche, après cette entrepriſe,
(Qu'aux yeux de tout guerrier mon honneur autoriſe)
Un cœur qui m'était dû, me ſaura mériter.
Je n'examine point ſi votre ame ſurpriſe
Ou par mes ennemis, ou par un ſéducteur,
Un moment aveuglée eut un moment d'erreur,
Si votre averſion fuyait mon hyménée.
Les bienfaits peuvent tout ſur une ame bien née ;
La vertu s'affermit par un remords heureux.
Je ſuis sûr, en un mot, de l'honneur de tous deux.
Mais ce n'eſt point aſſez : j'ai le droit de prétendre
(Soit fierté, ſoit amour) un ſentiment plus tendre.
Les loix veulent ici des ſermens ſolemnels ;
J'en exige un de vous, non tel que la contrainte
En dicte à la faibleſſe, en impoſe à la crainte,
Qu'en ſe trompant ſoi-même on prodigue aux autels ;
A ma franchiſe altière il faut parler ſans feinte :
Prononcez. Mon cœur s'ouvre, & mon bras eſt armé ;
Je peux mourir pour vous... mais je dois être aimé.

AMENAIDE.

Dans l'abyme effroyable où je ſuis deſcendue,
A peine avec horreur à moi-même rendue,
Cet effort généreux, que je n'attendais pas,
Porte le dernier coup à mon ame éperdue,
Et me plonge au tombeau qui s'ouvrait ſous mes pas.
Vous me forcez, ſeigneur à la reconnaiſſance,

Et tout près du ſépulcre où l'on va m'enfermer,
Mon dernier ſentiment eſt de vous eſtimer.
Connaiſſez-moi, ſachez que mon cœur vous offenſe;
Mais je n'ai point trahi ma gloire & mon pays;
Je ne vous trahis point; je n'avais rien promis.
Mon ame envers la vôtre eſt aſſez criminelle;
Sachez qu'elle eſt ingrate, & non pas infidelle....
Je ne peux vous aimer; je ne peux à ce prix
Accepter un combat pour ma cauſe entrepris.
Je ſais de votre loi la dureté barbare,
Celle de mes tyrans, la mort qu'on me prépare.
Je ne me vante point du faſtueux effort
De voir ſans m'alarmer les apprêts de ma mort....
Je regrette la vie.... elle dut m'être chère.
Je pleure mon deſtin, je gémis ſur mon père.
Mais, malgré ma faibleſſe, & malgré mon effroi,
Je ne peux vous tromper; n'attendez rien de moi.
Je vous parais coupable après un tel outrage,
Mais ce cœur, croyez-moi, le ſerait davantage,
Si juſqu'à vous complaire il pouvait s'oublier.
Je ne veux (pardonnez à ce triſte langage)
De vous, pour mon époux, ni pour mon chevalier.
J'ai prononcé; jugez, & vengez votre offenſe.

ORBASSAN.

Je me borne, madame, à venger mon pays,
A dédaigner l'audace, à braver le mépris,
A l'oublier. Mon bras prenait votre défenſe,
Mais quitte envers ma gloire, auſſi-bien qu'envers vous,
Je ne ſuis plus qu'un juge à ſon devoir fidele

Soumis à la loi ſeule, inſenſible comme elle,
Et qui ne doit ſentir ni regrets ni courroux.

SCENE VII.

AMENAIDE, ſoldats *dans l'enfonceṁent.*

J'AI donc dicté l'arrêt . . . . & je me ſacrifie ! . . .
O toi ſeul des humains qui méritas ma foi,
Toi pour qui je mourrai, pour qui j'aimais la vie,
Je ſuis donc condamnée ! . . . Oui, je le ſuis pour toi ;
Allons . . . je l'ai voulu . . . mais tant d'ignominie,
Mais un père accablé dont les jours vont finir !
Des liens, des bourreaux . . . ces apprêts d'infamie !
O mort ! affreuſe mort ! puis-je vous ſoutenir ?
Tourmens, trépas honteux . . . . tout mon courage cède.
...Non, il n'eſt point de honte en mourant pour Tancrède.
On peut m'ôter le jour, & non pas me punir.
Quoi ! je meurs en coupable ? . . . un père ! une patrie !
Je les ſervais tous deux, & tous deux m'ont flétrie !
Et je n'aurai pour moi, dans ces momens d'horreur,
Que mon ſeul témoignage, & la voix de mon cœur !
(*à Fanie, qui entre.*)
Quels momens pour Tancrède ! O ma chère Fanie !
(*Fanie lui baiſe la main en pleurant, & Aménaïde l'embraſſe.*)
La douceur de te voir ne m'eſt donc point ravie !

FANIE.

Que ne puis-je avant vous expirer en ces lieux !

AMENAIDE.

Ah ! . . . je vois s'avancer ces monſtres odieux. . . .

(*Les gardes qui étaient dans le ſond s'avancent pour l'emmener.*)

Porte un jour au héros à qui j'étais unie,
Mes derniers ſentimens, & mes derniers adieux,
Fanie . . . . il apprendra ſi je mourus fidelle :
Je coûterai du moins des larmes à ſes yeux :
Je ne meurs que pour lui.... ma mort eſt moins cruelle.

Fin du ſecond Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

TANCREDE *ſuivi de deux écuyers qui portent ſa lance, ſon écu &c.* ALDAMON.

TANCREDE.

A Tous les cœurs bien nés que la patrie eſt chère !
Qu'avec raviſſement je revois ce ſéjour !
Cher & brave Aldamon, digne ami de mon père,
C'eſt toi dont l'heureux zèle a ſervi mon retour.
Que Tancrède eſt heureux ! que ce jour m'eſt proſpère !
Tout mon ſort eſt changé. Cher ami, je te dois
Plus que je n'oſe dire ... & plus que tu ne crois.

ALDAMON.

Seigneur, c'eſt trop vanter mes ſervices vulgaires,
Et c'eſt trop relever un ſort tel que le mien ;
Je ne ſuis qu'un ſoldat, un ſimple citoyen ...

TANCREDE.

Je le ſuis comme vous : les citoyens ſont frères.

ALDAMON.

Deux ans dans l'Orient ſous vous j'ai combattu ;
Je vous vis effacer l'éclat de vos ancêtres ;
J'admirai d'aſſez près votre haute vertu,
C'eſt là mon ſeul mérite : élevé par mes maîtres,
Né dans votre maiſon, je vous ſuis aſſervi.

Je dois. . . .

TANCREDE.

Vous ne devez être que mon ami.
Voilà donc ces remparts que je voulois défendre,
Ces murs toujours ſacrés pour le cœur le plus tendre,
Ces murs qui m'ont vu naître, & dont je ſuis banni !
Apprends-moi dans quels lieux reſpire Aménaïde.

ALDAMON.

Dans ce palais antique où ſon père réſide ;
Cette place y conduit, plus loin vous contemplez
Ce tribunal auguſte, où l'on voit aſſemblés
Ces vaillans chevaliers, ce ſénat intrépide,
Qui font les loix du peuple & combattent pour lui,
Et qui vaincraient toujours le muſulman perfide,
S'ils ne s'étaient privés de leur plus grand appui.
Voilà leurs boucliers, leurs lances, leurs deviſes,
Dont la pompe guerrière annonce aux nations
La ſplendeur de leurs faits, leurs nobles entrepriſes,
Votre nom ſeul ici manquait à ces grands noms.

TANCREDE.

Que ce nom ſoit caché, puiſqu'on le perſécute ;
Peut-être en d'autres lieux il eſt célèbre aſſez.

(*à ſes écuyers.*)

Vous, qu'on ſuſpende ici mes chiffres effacés ;
Aux fureurs des partis qu'ils ne ſoient plus en bute ;
Que mes armes ſans faſte, emblême des douleurs,
Telles que je les porte au milieu des batailles,
Ce ſimple bouclier, ce caſque ſans couleurs,
Soient attachés ſans pompe à ces triſtes murailles.

(*Les écuyers suspendent ses armes aux places vuides, au milieu des autres trophées.*)

Conservez ma devise, elle est chère à mon cœur;
Elle a dans mes combats soutenu ma vaillance;
Elle a conduit mes pas & fait mon espérance,
Les mots en sont sacrés; c'est, *l'amour & l'honneur.*
Lorsque les chevaliers descendront dans la place,
Vous direz qu'un guerrier, qui veut être inconnu,
Pour les suivre aux combats dans leurs murs est venu,
Et qu'à les imiter il borne son audace.

(*à Aldamon.*)

Quel est leur chef, ami ?

ALDAMON.

Ce fut depuis trois ans,
Comme vous l'avez su, le respectable Argire.

TANCREDE *à part.*

Père d'Aménaïde!..

ALDAMON.

On le vit trop long-tems
Succomber au parti dont nous craignons l'empire.
Il reprit à la fin sa juste autorité:
On respecte son rang, son nom, sa probité:
Mais l'âge l'affaiblit; Orbassan lui succède.

TANCREDE.

Orbassan! l'ennemi, l'oppresseur de Tancrède!
Ami, quel est le bruit répandu dans ces lieux?
Ah! parle, est-il bien vrai que cet audacieux,
D'un père trop facile ait surpris la faiblesse,
Que de son alliance il ait eu la promesse,
Que sur Aménaïde il ait levé les yeux,

Qu'il ait osé prétendre à s'unir avec elle?

ALDAMON.

Hier confusément j'en appris la nouvelle.
Pour moi, loin de la ville, établi dans ce fort,
Où je vous ai reçu, grace à mon heureux sort,
A mon poste attaché, j'avouerai que j'ignore
Ce qu'on a fait depuis dans ces murs que j'abhorre;
On vous y persécute, ils sont affreux pour moi.

TANCREDE.

Cher ami, tout mon cœur s'abandonne à ta foi;
Cours chez Aménaïde, & parais devant elle:
Dis-lui qu'un inconnu brûlant du plus beau zèle,
Pour l'honneur de son sang, pour son auguste nom,
Pour les prospérités de sa noble maison,
Attaché dès l'enfance à sa mère, à sa race,
D'un entretien secret lui demande la grace.

ALDAMON.

Seigneur, dans sa maison j'eus toujours quelque accès.
On y voit avec joie, on accueille, on honore
Tous ceux qu'à votre nom le zèle attache encore.
Plût au ciel qu'on eût vu le pur sang des Français
Uni dans la Sicile au noble sang d'Argire!
Quel que soit le dessein, seigneur, qui vous inspire,
Puisque vous m'envoyez, je réponds du succès.

SCENE II.

TANCREDE, ses écuyers *au fond.*

Il sera favorable: & ce ciel qui me guide,
Ce ciel qui me ramène aux pieds d'Aménaïde,

Et qui dans tous les tems accorda sa faveur
Au véritable amour, au véritable honneur,
Ce ciel qui m'a conduit dans les tentes du Maure,
Parmi mes ennemis soutient ma cause encore.
Aménaïde m'aime, & son cœur me répond
Que le mien dans ces lieux ne peut craindre un affront.
Loin des camps des Césars, & loin de l'Illyrie,
Je viens enfin pour elle au sein de ma patrie,
De ma patrie ingrate, & qui dans mon malheur
Après Aménaïde est si chère à mon cœur!
J'arrive, un autre ici l'obtiendrait de son père!
Et sa fille à ce point aurait pu me trahir!
Quel est cet Orbassan? quel est ce téméraire?
Quels sont donc les exploits dont il doit s'applaudir?
Qu'a-t-il fait de si grand qui le puisse enhardir
A demander un prix qu'on doit à la vaillance,
Qui des plus grands héros serait la récompense,
Qui m'appartient du moins par les droits de l'amour?
Avant de me l'ôter il m'ôtera le jour.
Après mon trépas même elle serait fidelle.
L'oppresseur de mon sang ne peut régner sur elle.
Oui, ton cœur m'est connu; je n'en redoute rien,
Ma chère Aménaïde; il est tel que le mien,
Incapable d'effroi, de crainte & d'inconstance.



SCENE III.

TANCREDE, ALDAMON.

TANCREDE.

Ah ! trop heureux ami, tu ſors de ſa préſence ;
Tu vois tous mes tranſports ; allons, conduis mes pas.

ALDAMON.

Vers ces funeſtes lieux, ſeigneur, n'avancez pas.

TANCREDE.

Que me dis-tu ? les pleurs inondent ton viſage !

ALDAMON.

Ah ! fuyez pour jamais ce malheureux rivage.
Après les attentats que ce jour a produits,
Je n'y puis demeurer, tout obſcur que je ſuis.

TANCREDE.

Comment ? . . . .

ALDAMON.

Portez ailleurs ce courage ſublime ;
La gloire vous attend aux tentes des Céſars ;
Elle n'eſt point pour vous dans ces affreux remparts.
Fuyez, vous n'y verriez que la honte & le crime.

TANCREDE.

De quels traits inouis viens-tu percer mon cœur !
Qu'as-tu vu ? que t'a dit ? que fait Aménaïde ?

ALDAMON.

J'ai trop vu vos deſſeins . . . Oubliez-la, ſeigneur.

TANCREDE.

Ciel ! Orbaſſan l'emporte, Orbaſſan ! la perfide !
L'ennemi de ſon père, & mon perſécuteur !

ALDAMON.

Son père a ce matin ſigné cet hymenée,
Et la pompe fatale en était ordonnée . . . .

TANCREDE.

Et je ſerais témoin de cet excès d'horreur !

ALDAMON.

Votre dépouille ici leur fut abandonnée.
Vos biens étaient ſa dot. Un rival odieux,
Seigneur, vous enlevait le bien de vos aïeux.

TANCREDE.

Le lâche ! il m'enlevait ce qu'un héros mépriſe.
Aménaïde, ô ciel ! en ſes mains eſt remiſe ?
Elle eſt à lui ?

ALDAMON.

Seigneur, ce ſont les moindres coups
Que le ciel irrité vient de lancer ſur vous.

TANCREDE.

Achève donc cruel, de m'arracher la vie,
Achève... parle... hélas !

ALDAMON.

Elle allait être unie
Au fier perſécuteur de vos jours glorieux,
Le flambeau de l'hymen s'allumait en ces lieux,
Lorſqu'on a reconnu quelle eſt ſa perfidie ;
C'eſt peu d'avoir changé, d'avoir trompé vos vœux,
L'infidelle, ſeigneur, vous trahiſſait tous deux.

TANCREDE.

Pour qui ?

ALDAMON.

Pour une main étrangère, ennemie,

Pour l'oppreſſeur altier de notre nation,
Pour Solamir.

TANCREDE.

O ciel ! ô trop funeſte nom !
Solamir !... Dans Bizance il ſoupira pour elle,
Mais il fut dédaigné, mais je fus ſon vainqueur;
Elle n'a pu trahir ſes ſermens & mon cœur.
Tant d'horreur n'entre point dans une ame ſi belle,
Elle en eſt incapable.

ALDAMON.

A regret j'ai parlé:
Mais ce ſecret horrible eſt par tout révélé.

TANCREDE.

Ecoute, je connais l'envie & l'impoſture:
Eh! quel cœur généreux échappe à leur injure!
Proſcrit dès mon berceau, nourri dans le malheur,
Moi toujours éprouvé, moi qui ſuis mon ouvrage,
Qui d'états en états ai porté mon courage,
Qui par tout de l'envie ai ſenti la fureur,
Depuis que je ſuis né, j'ai vu la colomnie
Exhaler les venins de ſa bouche impunie,
Chez les républicains, comme à la cour des rois.
Argire fut long-tems accuſé par ſa voix;
Il ſouffrit comme moi; cher ami, je m'abuſe,
Ou ce monſtre odieux règne dans Syracuſe.
Ses ſerpens ſont nourris de ces mortels poiſons,
Que dans les cœurs trompés jettent les factions.
De l'eſprit de parti je ſais quelle eſt la rage.
L'auguſte Aménaïde en éprouve l'outrage.
Entrons: je veux la voir, l'entendre, & m'éclairer.

ALDAMON.

Ah! ſeigneur, arrêtez; il faut donc tout vous dire:
On l'arrache des bras du malheureux Argire;
Elle eſt aux fers.

TANCREDE.

Qu'entends-je?

ALDAMON.

Et l'on va la livrer,
Dans cette place même, au plus affreux ſupplice.

TANCREDE.

Aménaïde!

ALDAMON.

Hélas! ſi c'eſt une juſtice,
Elle eſt bien odieuſe; on oſe en murmurer;
On pleure; mais, ſeigneur, on ſe borne à pleurer.

TANCREDE.

Aménaïde! cieux!... crois-moi, ce ſacrifice,
Cet horrible attentat ne s'achèvera pas.

ALDAMON.

Le peuple au tribunal précipite ſes pas;
Il la plaint, il gémit, en la nommant perfide;
Et d'un cruel ſpectacle indignement avide,
Turbulent, curieux avec compaſſion,
Il s'agite en tumulte autour de la priſon.
Etrange empreſſement de voir des miſérables!
On hâte en gémiſſant ces momens formidables.
Ces portiques, ces lieux que vous voyez déſerts,
De nombreux citoyens ſeront bientôt couverts.
Eloignez-vous, venez.

TANCREDE.

Quel vieillard vénérable

Sort d'un temple en tremblant, les yeux baignés de pleurs ?
Ses ſuivans conſternés imitent ſes douleurs.

ALDAMON.

C'eſt Argire, ſeigneur, c'eſt ce malheureux père....

TANCREDE.

Retire-toi... ſur-tout ne me découvre pas.
Que je le plains !

SCENE IV.

ARGIRE *dans un des côtés de la ſcène*, TANCREDE *ſur le devant*, ALDAMON *loin de lui dans l'enfoncement.*

ARGIRE.

O Ciel ! avance mon trépas.
O mort ! viens me frapper, c'eſt ma ſeule prière !

TANCREDE.

Noble Argire, excuſez un de ces chevaliers
Qui contre le croiſſant déployant leur bannière,
Dans de ſi ſaints combats vont chercher des lauriers.
Vous voyez le moins grand de ces dignes guerriers.
Je venais... pardonnez... dans l'état où vous êtes,
Si je mêle à vos pleurs mes larmes indiſcretes.

ARGIRE.

Ah ! vous êtes le ſeul qui m'oſiez conſoler ;
Tout le reſte me fuit, ou cherche à m'accabler.
Vous-même, pardonnez à mon déſordre extrême.

A qui parlai-je ? hélas !

TANCREDE.

Je ſuis un étranger,
Plein de reſpect pour vous, touché comme vous-même,
Honteux & frémiſſant de vous interroger,
Malheureux comme vous... Ah ! par pitié... de grace,
Une ſeconde fois excuſez tant d'audace.
Eſt-il vrai ?... votre fille !... eſt-il poſſible ?...

ARGIRE.

Hélas !
Il eſt trop vrai, bientôt on la mène au trépas.

TANCREDE.

Elle eſt coupable ?

ARGIRE (*avec des ſoupirs & des pleurs.*)

Elle eſt... la honte de ſon père !

TANCREDE.

Votre fille !... ſeigneur, nourri loin de ces lieux,
Je penſais, ſur le bruit de ſon nom glorieux,
Que ſi la vertu même habitait ſur la terre,
Le cœur d'Aménaïde était ſon ſanctuaire.
Elle eſt coupable ! ô jour ! ô déteſtables bords !
Jours à jamais affreux !

ARGIRE.

Ce qui me déſeſpère,
Ce qui creuſe ma tombe, & ce qui chez les morts
Avec plus d'amertume encor me fait deſcendre,
C'eſt qu'elle aime ſon crime, & qu'elle eſt ſans remords.
Auſſi, nul chevalier ne cherche à la défendre ;
Ils ont en gémiſſant ſigné l'arrêt mortel ;
Et malgré notre uſage antique & ſolemnel,

Si vanté dans l'Europe & ſi cher au courage,
De défendre en champ clos le ſexe qu'on outrage,
Celle qui fut ma fille, à mes yeux va périr,
Sans trouver un guerrier qui l'oſe ſecourir.
Ma douleur s'en accroît, ma honte s'en augmente:
Tout frémit, tout ſe tait, aucun ne ſe préſente.

TANCREDE.

Il s'en préſentera: gardez-vous d'en douter.

ARGIRE.

De quel eſpoir, ſeigneur, daignez-vous me flatter?

TANCREDE.

Il s'en préſentera; non pas pour votre fille,
Elle eſt loin d'y prétendre & de le mériter;
Mais pour l'honneur ſacré de ſa noble famille,
Pour vous, pour votre gloire, & pour votre vertu.

ARGIRE.

Vous rendez quelque vie à ce cœur abattu.
Eh! qui pour nous défendre entrera dans la lice?
Nous ſommes en horreur, on eſt glacé d'effroi;
Qui daignera me tendre une main protectrice?
Je n'oſe m'en flatter... qui combattra?

TANCREDE.

Qui? moi,
Moi, dis-je; & ſi le ciel ſeconde ma vaillance,
Je demande de vous, ſeigneur, pour récompenſe,
De partir à l'inſtant ſans être retenu,
Sans voir Aménaïde, & ſans être connu.

ARGIRE.

Ah! ſeigneur, c'eſt le ciel, c'eſt dieu qui vous envoie.
Mon cœur triſte & flétri ne peut goûter de joie;

Mais je ſens que j'expire avec moins de douleur.
Ah ! ne puis-je ſavoir à qui, dans mon malheur,
Je dois tant de reſpect & de reconnaiſſance ?
Tout annonce à mes yeux votre haute naiſſance.
Hélas ! qui vois-je en vous ?

TANCREDE.

Vous voyez un vengeur.

SCENE V.

ORBASSAN, ARGIRE, TANCREDE, chevaliers, ſuite.

ORBASSAN (*à Argire.*)

L'ÉTAT eſt en danger, ſongeons à lui, ſeigneur.
Nous prétendions demain ſortir de nos murailles ;
Nous ſommes prévenus. Ceux qui nous ont trahis,
Sans doute avertiſſaient nos cruels ennemis.
Solamir veut tenter le deſtin des batailles ;
Nous marcherons à lui. Vous, ſi vous m'en croyez,
Dérobez à vos yeux un ſpectacle funeſte,
Inſupportable, horrible à nos ſens effrayés.

ARGIRE.

Il ſuffit, Orbaſſan ; tout l'eſpoir qui me reſte,
C'eſt d'aller expirer au milieu des combats.

(*montrant Tancrede.*)

Ce brave chevalier y guidera mes pas ;
Et malgré les horreurs dont ma race eſt flétrie,
Je périrai du moins en ſervant ma patrie.

ORBASSAN.

Des ſentimens ſi grands ſont bien dignes de vous.
Allez, aux muſulmans portez vos derniers coups.
Mais avant tout, fuyez cet appareil barbare,
Si peu fait pour vos yeux, & déjà qu'on prépare;
On approche.

ARGIRE.

Ah! grand dieu!

ORBASSAN.

Les regards paternels
Doivent ſe détourner de ces objets cruels.
Ma place me retient, & mon devoir ſévère
Veut qu'ici je contienne un peuple téméraire;
L'inexorable loi ne ſait rien ménager:
Toute horrible qu'elle eſt, je la dois protéger.
Mais vous qui n'avez point cet affreux miniſtère,
Qui peut vous retenir? & qui peut vous forcer
A voir couler le ſang que la loi va verſer?
On vient, éloignez-vous.

TANCREDE (*à Argire.*)

Non, demeurez, mon père.

ORBASSAN.

Et qui donc êtes-vous?

TANCREDE.

Votre ennemi, ſeigneur,
L'ami de ce vieillard, peut-être ſon vengeur,
Peut-être autant que vous à l'état néceſſaire.



SCENE VI.

La scène s'ouvre : on voit AMENAIDE *au milieu des* gardes; les chevaliers, le peuple *rempliſſent la place.*

ARGIRE (*à Tancrède.*)

GÉNÉREUX inconnu, daignez me ſoutenir;
Cachez-moi ces objets .... c'eſt ma fille elle-même.

TANCREDE.

Quels momens pour tous trois!

AMENAIDE.

O juſtice ſuprême!
Toi qui vois le paſſé, le préſent, l'avenir,
Des profanes humains la foule impitoyable,
Parle & juge en aveugle, & condamne au haſard.

Chevaliers, citoyens, vous qui tous avez part
Au ſanguinaire arrêt porté contre ma vie,
Ce n'eſt pas devant vous que je me juſtifie.
Que ce ciel qui m'entend, juge entre vous & moi.
Organes odieux d'un jugement inique,
Oui, je vous outrageais, j'ai trahi votre loi;
Je l'avais en horreur, elle était tyrannique.
Oui, j'offenſais un père, il a forcé mes vœux.
J'offenſais Orbaſſan, qui fier & rigoureux,
Prétendait ſur mon ame une injuſte puiſſance.
Citoyens, ſi la mort eſt due à mon offenſe,
Frappez; mais écoutez; ſachez tout mon malheur.
Qui va répondre à dieu, parle aux hommes ſans peur.

Et vous, mon père, & vous, témoin de mon ſupplice.
Qui ne devriez pas l'être, & de qui la juſtice

(*appercevant Tancrède.*)

Aurait pu... Ciel! ô ciel! qui vois-je à ſes côtés ?
Eſt-ce lui? ... je me meurs.

(*elle tombe évanouie entre les gardes.*)

TANCREDE.

Ah! ma ſeule préſence
Eſt pour elle un reproche! il n'importe.... arrêtez,
Miniſtres de la mort, ſuſpendez la vengeance;
Arrêtez, citoyens, j'entreprends ſa défenſe,
Je ſuis ſon chevalier. Ce père infortuné,
Prêt à mourir comme elle, & non moins condamné,
Daigne avouer mon bras propice à l'innocence.
Que la ſeule valeur rende ici des arrêts,
Des dignes chevaliers c'eſt le plus beau partage.
Que l'on ouvre la lice à l'honneur, au courage;
Que les juges du camp faſſent tous les apprêts....
Toi, ſuperbe Orbaſſan, c'eſt toi que je défie;
Viens mourir de mes mains, ou m'arracher la vie.
Tes exploits & ton nom ne ſont pas ſans éclat;
Tu commandes ici, je veux t'en croire digne:
Je jette devant toi le gage du combat.

(*Il jette ſon gantelet ſur la ſcène.*)

L'oſes-tu relever?

ORBASSAN.

Ton arrogance inſigne
Ne mériterait pas qu'on te fît cet honneur:

(*Il fait ſigne à ſon écuyer de ramaſſer le gage de bataille.*)

Je le fais à moi-même, & conſultant mon cœur,

Respectant ce vieillard qui daigne ici t'admettre,
Je veux bien avec toi descendre à me commettre,
Et daigner te punir de m'oser défier.
Quel est ton rang, ton nom ? ce simple bouclier
Semble nous annoncer peu de marques de gloire.

TANCREDE.

Peut-être il en aura des mains de la victoire.
Pour mon nom, je le tais, & tel est mon dessein;
Mais je te l'apprendrai les armes à la main.
Marchons.

ORBASSAN.

Qu'à l'instant même on ouvre la barrière;
Qu'Aménaïde ici ne soit plus prisonnière,
Jusqu'à l'événement de ce léger combat.
Vous, sachez, compagnons, qu'en quittant la carrière,
Je marche à votre tête, & je défends l'état.
D'un combat singulier la gloire est périssable,
Mais servir la patrie est l'honneur véritable.

TANCREDE.

Viens: & vous, chevaliers, j'espère qu'aujourd'hui
L'état sera sauvé par d'autres que par lui.



SCENE VII.

ARGIRE *sur le devant.* AMENAIDE *au fond, à qui l'on a ôté les fers.*

AMENAIDE (*revenant à elle.*)

CIEL! que deviendra-t-il? Si l'on sait sa naissance,
Il est perdu.

ARGIRE.

Ma fille....

AMENAÏDE *appuyée sur Fanie, & se retournant vers son père.*

Ah! que me voulez-vous?
Vous m'avez condamnée.

ARGIRE.

O destins en courroux!
Voulez-vous, ô mon Dieu! qui prenez sa défense,
Ou pardonner sa faute, ou venger l'innocence?
Quels bienfaits à mes yeux daignez-vous accorder?
Est-ce justice ou grace? Ah! je tremble & j'espère.
Qu'as-tu fait? & comment dois-je te regarder?
Avec quels yeux, hélas!

AMENAIDE.

Avec les yeux d'un père....
Votre fille est encor au bord de son tombeau.
Je ne sais si le ciel me sera favorable.
Rien n'est changé: je suis encor sous le couteau.
Tremblez moins pour ma gloire, elle est inaltérable.
Mais si vous êtes père, ôtez-moi de ces lieux;

Dérobez votre fille accablée, expirante,
A tout cet appareil, à la foule insultante,
Qui sur mon infortune arrête ici ses yeux,
Observe mes affronts, & contemple des larmes,
Dont la cause est si belle.... & qu'on ne connaît pas.

ARGIRÉ.

Viens; mes tremblantes mains rassureront tes pas.
Ciel! de son défenseur favorisez les armes,
Ou d'un malheureux père avancez le trépas.

Fin du troisième acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

TANCREDE, LOREDAN, chevaliers. *Marche guerrière : on porte les armes de Tancrède devant lui.*

LOREDAN.

SEIGNEUR, votre victoire eſt illuſtre & fatale,
Vous nous avez privés d'un brave chevalier,
Dont le cœur à l'état ſe livrait tout entier,
Et de qui la valeur fut à la vôtre égale.
Ne pouvons-nous ſavoir votre nom, votre ſort ?

TANCREDE.

Orbaſſan ne l'a ſu qu'en recevant la mort ;
Il emporte au tombeau mon ſecret & ma haine.
De mon ſort malheureux ne ſoyez point en peine ;
Si je peux vous ſervir, qu'importe qui je ſois?

LOREDAN.

Demeurez ignoré, puiſque vous voulez l'être;
Mais que votre vertu ſe faſſe ici connaître,
Par un courage utile & de dignes exploits.
Les drapeaux du Croiſſant dans nos champs vont paraître.
Défendez avec nous notre culte & nos loix.
Voyez dans Solamir un plus grand adverſaire.
Nous perdons notre appui, mais vous le remplacez.
Rendez-nous le héros que vous nous raviſſez ;
Le vainqueur d'Orbaſſan nous devient néceſſaire.

Solamir vous attend.

TANCREDE.

Oui, je vous ai promis
De marcher avec vous contre vos ennemis ;
Je tiendrai ma parole ; & Solamir peut-être
Eſt plus mon ennemi que celui de l'état ;
Je le hais plus que vous.... mais quoi qu'il en puiſſe être,
Sachez que je ſuis prêt pour ce nouveau combat.

CATANE.

Nous attendons beaucoup d'une telle vaillance ;
Attendez tout auſſi de la reconnaiſſance
Que devra Syracuſe à votre illuſtre bras.

TANCREDE.

Il n'en eſt point pour moi, je n'en exige pas ;
Je n'en veux point, ſeigneur ; & cette triſte enceinte
N'a rien qui déſormais ſoit l'objet de mes vœux.
Si je verſe mon ſang, ſi je meurs malheureux,
Je ne prétends ici récompenſe ni plainte,
Ni gloire, ni pitié. Je ferai mon devoir ;
Solamir me verra ; c'eſt-là tout mon eſpoir.

LOREDAN.

C'eſt celui de l'état ; déjà le tems nous preſſe,
Ne ſongeons qu'à l'objet qui tous nous intéreſſe,
A la victoire ; & vous qui l'allez partager,
Vous ſerez averti quand il faudra vous rendre
Au poſte où l'ennemi croit bientôt nous ſurprendre.
Dans le ſang muſulman tout prêts à nous plonger,
Tout autre ſentiment nous doit être étranger.
Ne penſons, croyez-moi, qu'à ſervir la patrie.

TANCREDE.

Qu'elle en ſoit digne ou non, je lui donne ma vie.

(*Les chevaliers ſortent.*)

SCENE II.

TANCREDE, ALDAMON.

ALDAMOM.

ILs ne connaiſſaient pas quel trait envenimé
Eſt caché dans ce cœur trop noble & trop charmé.
Mais malgré vos douleurs, & malgré votre outrage,
Ne remplirez-vous pas l'indiſpenſable uſage
De paraître en vainqueur aux yeux de la beauté
Qui vous doit ſon honneur, ſes jours, ſa liberté;
Et de lui préſenter, de vos mains triomphantes,
D'Orbaſſan terraſſé les dépouilles ſanglantes?

TANCREDE.

Non, ſans doute, Aldamon, je ne la verrai pas.

ALDAMON.

Eh! quoi, pour la ſervir vous cherchiez le trépas,
Et vous fuyez loin d'elle?

TANCREDE.

Et ſon cœur le mérite.

ALDAMON.

Je vois trop à quel point ſon crime vous irrite.
Mais pour ce crime enfin vous avez combattu.

TANCREDE.

Oui, j'ai tout fait pour elle, il eſt vrai; je l'ai dû.

Je n'ai pu, cher ami, malgré sa perfidie,
Supporter ni sa mort, ni son ignominie.
Et l'eussai-je aimé moins, comment l'abandonner ?
J'ai dû sauver ses jours, & non lui pardonner.
Qu'elle vive, il suffit, & que Tancrède expire.
Elle regrettera l'amant qu'elle a trahi,
Le cœur qu'elle a perdu, ce cœur qu'elle déchire....
A quel excès, ô ciel! je lui fus asservi!
Pouvais-je craindre, hélas! de la trouver parjure?
Je pensais adorer la vertu la plus pure,
Je croyais les sermens, les autels moins sacrés,
Qu'une simple promesse, un mot d'Aménaïde...

ALDAMON.

Tout est-il en ces lieux ou barbare ou perfide?
A la proscription vos jours furent livrés;
Sa loi vous persécute, & l'amour vous outrage.
Eh bien, s'il est ainsi, fuyons de ce rivage.
Je vous suis aux combats, je vous suis pour jamais,
Loin de ces murs affreux trop souillés de forfaits.

TANCREDE.

Quel charme dans son crime à mes esprits rappelle
L'image des vertus que je crus voir en elle!
Toi qui me fais descendre avec tant de tourment
Dans l'horreur du tombeau dont je t'ai délivrée,
Odieuse coupable.... & peut-être adorée!
Toi qui fais mon destin jusqu'au dernier moment,
Ah! s'il était possible, ah! si tu pouvais être
Ce que mes yeux trompés t'ont vu toujours paraître!
Non, ce n'est qu'en mourant que je peux l'oublier;
Ma faiblesse est affreuse... il la faut expier,

Il faut périr... mourons, ſans nous occuper d'elle.

ALDAMON.

Elle vous a paru tantôt moins criminelle.
L'univers, diſiez-vous, au menſonge eſt livré;
La calomnie règne.

TANCREDE.

Ah! tout eſt avéré;
Tout eſt approfondi dans cet affreux myſtère.
Solamir en ces lieux adora ſes attraits.
Il demanda ſa main pour le prix de la paix :
Hélas l'eut-il oſé, s'il n'avait pas ſu plaire?
Ils ſont d'intelligence. En vain j'ai cru mon cœur.
Envain j'avais douté; je dois en croire un père
Le père le plus tendre eſt ſon accuſateur;
Il condamne ſa fille; elle-même s'accuſe;
Enfin mes yeux l'ont vu ce billet plein d'horreur :
Puiſſiez-vous vivre en maître au ſein de Syracuſe,
Et régner dans nos murs, ainſi que dans mon cœur!
Mon malheur eſt certain.

ALDAMON.

Que ce grand cœur l'oublie;
Qu'il dédaigne une ingrate à ce point avilie.

TANCREDE.

Et pour comble d'horreur elle a cru s'honorer!
Au plus grand des humains elle a cru ſe livrer!
Que cette idée encor m'accable & m'humilie!
L'Arabe impérieux domine en Italie;
Et le ſexe imprudent, que tant d'éclat ſéduit,
Ce ſexe à l'eſclavage en leurs états réduit,
Frappé de ce reſpect que des vainqueurs impriment,

Se livre par faibleſſe aux maîtres qui l'oppriment!
Il nous trahit pour eux, nous, ſon ſervile appui,
Qui vivons à ſes pieds; & qui mourons pour lui!
Ma fierté ſuffirait, dans une telle injure,
Pour déteſter ma vie, & pour fuir la parjure.

SCENE III.

TANCREDE, ALDAMON, pluſieurs chevaliers.

CATANE.

Nos chevaliers ſont prêts; le tems eſt précieux.

TANCREDE.

Oui, j'en ai trop perdu, je m'arrache à ces lieux:
Je vous ſuis, c'en eſt fait.

SCENE IV.

TANCREDE, AMENAIDE, ALDAMON, FANIE, chevaliers.

AMENAIDE (*arrivant avec précipitation.*)

O Mon Dieu tutélaire!
Maître de mon deſtin, j'embraſſe vos genoux.
(*Tancrède la relève, mais en ſe détournant.*)
Ce n'eſt point m'abaiſſer; & mon malheureux père
A vos pieds comme moi va tomber devant vous.
Pourquoi nous dérober votre auguſte préſence?

Qui pourra condamner ma juſte impatience ?
Je m'arrache à ſes bras .... mais ne puis-je, ſeigneur,
Me permettre ma joie & montrer tout mon cœur ?
Je n'oſe vous nommer .... & vous baiſſez la vue...
Ne puis-je vous revoir en cet affreux ſéjour,
Qu'au milieu des bourreaux qui m'arrachaient le jour ?
Vous êtes conſterné .... mon ame eſt confondue ;
Je crains de vous parler .... quelle contrainte, hélas !
Vous détournez les yeux.... vous ne m'écoutez pas.

TANCREDE (*d'une voix entrecoupée.*)

Retournez .... conſolez ce vieillard que j'honore ;
D'autres ſoins plus preſſans me rappellent encore.
Envers vous, envers lui, j'ai rempli mon devoir,
J'en ai reçu le prix ... je n'ai point d'autre eſpoir ;
Trop de reconnaiſſance eſt un fardeau peut-être,
Mon cœur vous en dégage .... & le vôtre eſt le maître
De pouvoir à ſon gré diſpoſer de ſon ſort.
Vivez heureuſe ... & moi je vais chercher la mort.

SCENE V.

AMENAIDE, FANIE.

AMENAIDE.

VEILLAI-je ? & du tombeau ſuis-je en effet ſortie ?
Eſt-il vrai que le ciel m'ait rendue à la vie ?
Ce jour, ce triſte jour éclaire-t-il mes yeux ?
Ce que je viens d'entendre, ô ma chère Fanie !
Eſt un arrêt de mort, plus dur, plus odieux,

Plus affreux que les loix qui m'avaient condamnée.

FANIE.

L'un & l'autre eſt horrible à mon ame étonnée.

AMENAIDE.

Eſt-ce Tancrède, ô ciel ! qui vient de me parler ?
As-tu vu ſa froideur altière, aviliſſante,
Ce courroux dédaigneux dont il m'oſe accabler ?
Fanie, avec horreur il voyait ſon amante !
Il m'arrache à la mort, & c'eſt pour m'immoler !
Qu'ai-je donc fait, Tancrède ? ai-je pu vous déplaire ?

FANIE.

Il eſt vrai que ſon front reſpirait la colère.
Sa voix entrecoupée affectait des froideurs.
Il détournait les yeux ; mais il cachait ſes pleurs.

AMENAIDE.

Il me rebute, il fuit, me renonce & m'outrage !
Quel changement affreux a formé cet orage ?
Que veut-il ? quelle offenſe excite ſon courroux ?
De qui dans l'univers peut-il être jaloux ?
Oui, je lui dois la vie, & c'eſt toute ma gloire.
Seul objet de mes vœux il eſt mon ſeul appui.
Je mourais, je le ſais, ſans lui, ſans ſa victoire :
Mais s'il ſauva mes jours, je les perdais pour lui.

FANIE.

Il le peut ignorer, la voix publique entraîne ;
Même en s'en défiant, on lui réſiſte à peine.
Cet eſclave, ſa mort, ce billet malheureux,
Le nom de Solamir, l'éclat de ſa vaillance,
L'offre de ſon hymen, l'audace de ſes feux,
Tout parlait contre vous, juſqu'à votre ſilence,

Ce

Ce ſilence ſi fier, ſi grand, ſi généreux,
Qui dérobait Tancrède à l'injuſte vengeance
De vos communs tyrans armés contre vous deux,
Quels yeux pouvaient percer ce voile ténébreux?
Le préjugé l'emporte, & l'on croit l'apparence.

AMENAIDE.

Lui me croire coupable?

FANIE.

Ah! s'il peut s'abuſer,
Excuſez un amant.

AMENAIDE (*reprenant ſa fierté & ſes forces.*)

Rien ne peut l'excuſer....
Quand l'univers entier m'accuſerait d'un crime,
Sur ſon jugement ſeul un grand homme appuyé,
A l'univers ſéduit oppoſe ſon eſtime.
Il aura donc pour moi combattu par pitié!
Cet opprobre eſt affreux, & j'en ſuis accablée.
Hélas mourant pour lui, je mourais conſolée;
Et c'eſt lui qui m'outrage & m'oſe ſoupçonner!
C'en eſt fait, je ne veux jamais lui pardonner.
Ses bienfaits ſont toujours préſens à ma penſée;
Ils reſteront gravés dans mon ame offenſée:
Mais s'il a pu me croire indigne de ſa foi,
C'eſt lui qui pour jamais eſt indigne de moi.
Ah! de tous mes affronts c'eſt le plus grand peut-être.

FANIE.

Mais il ne connaît pas...

AMENAIDE.

Il devait me connaître;
Il devait reſpecter un cœur tel que le mien;

Il devait préſumer qu'il était impoſſible
Que jamais je trahiſſe un ſi noble lien.
Ce cœur eſt auſſi fier que ſon bras invincible ;
Ce cœur était en tout auſſi grand que le ſien,
Moins ſoupçonneux ſans doute, & ſur-tout plus ſenſible.
Je renonce à Tancrède, au reſte des mortels ;
Ils ſont faux ou méchans, ils ſont faibles, cruels,
Ou trompeurs, ou trompés ; & ma douleur profonde,
En oubliant Tancrède, oubliera tout le monde.

SCENE VI.

AGIRE, AMENAIDE, ſuite.

ARGIRE. (*ſoutenu par ſes écuyers.*)

MES amis, avancez, ſans plaindre mes tourmens :
On va combattre, allons, guidez mes pas tremblans.
Ne pourrai-je embraſſer ce héros tutélaire ?
Ah ! ne puis-je ſavoir qui t'a ſauvé le jour ?

AMENAIDE (*plongée dans ſa douleur, appuyée d'une main ſur Fanie & ſe tournant à moitie vers ſon père.*)

Un mortel autrefois digne de mon amour,
Un héros en ces lieux opprimé par mon père,
Que je n'oſais nommer, que vous aviez proſcrit ;
Le ſeul & cher objet de ce fatal écrit,
Le dernier rejetton d'une famille auguſte,
Le plus grand des humains, hélas ! le plus injuſte !
En un mot c'eſt Tancrède.

ARGIRE.

O ciel ! que m'as-tu dit ?

AMENAIDE.

Ce que ne peut cacher la douleur qui m'égare,
Ce que je vous confie en craignant tout pour lui.

ARGIRE.

Lui ! Tancrède !

AMENAIDE.

Et quel autre eût été mon appui ?

ARGIRE.

Tancrède qu'opprima notre ſénat barbare ?

AMENAIDE.

Oui, lui-même.

ARGIRE.

Et pour nous il fait tout aujourd'hui !
Nous lui raviſſions tout, biens, dignité, patrie,
Et c'eſt lui qui pour nous vient prodiguer ſa vie !
O juges malheureux ! qui dans nos faibles mains,
Tenons aveuglément le glaive & la balance,
Combien nos jugemens ſont injuſtes & vains !
Et combien nous égare une fauſſe prudence !
Que nous étions ingrats ! que nous étions tyrans !

AMENAIDE.

Je peux me plaindre à vous, je le ſais... mais, mon père,
Votre vertu ſe fait des reproches ſi grands,
Que mon cœur déſolé tremble de vous en faire.
Je les dois à Tancrède.

ARGIRE.

A lui par qui je vis ?
A qui je dois tes jours ?

AMENAIDE.

Ils ſont trop avilis ;
Ils ſont trop malheureux. C'eſt en vous que j'eſpère.
Réparez tant d'horreurs & tant de cruauté ;
Ah ! rendez-moi l'honneur que vous m'avez ôté.
Le vainqueur d'Orbaſſan n'a ſauvé que ma vie.
Venez, que votre voix parle & me juſtifie.

ARGIRÉ.

Sans doute, je le dois.

AMENAIDE.

Je vole ſur vos pas.

ARGIRE.

Demeure.

AMENAIDE.

Moi reſter ! je vous ſuis aux combats.
J'ai vu la mort de près, & je l'ai vue horrible ;
Croyez qu'aux champs d'honneur elle eſt bien moins terrible
Qu'à l'indigne échaffaut où vous me conduiſiez.
Seigneur, il n'eſt plus tems que vous me refuſiez ;
J'ai quelques droits ſur vous ; mon malheur me les donne.
Faudra-t-il que deux fois mon père m'abandonne ?

ARGIRE.

Ma fille, je n'ai plus d'autorité ſur toi ;
J'en avais abuſé, je dois l'avoir perdue.
Mais quel eſt ce deſſein qui me glace d'effroi ?
Crains les égaremens de ton ame éperdue ;
Ce n'eſt point en ces lieux, comme en d'autres climats,
Où le ſexe élevé loin d'une triſte gêne,
Marche avec les héros, & s'en diſtingue à peine ;

Et nos mœurs & nos loix ne le permettent pas.

AMENAIDE.

Quelles loix, quelles mœurs, indignes & cruelles!
Sachez qu'en ce moment je ſuis au-deſſus d'elles;
Sachez que dans ce jour d'injuſtice & d'horreur,
Je n'écoute plus rien que la voix de mon cœur.
Quoi, ces affreuſes loix dont le poids vous opprime,
Auront pris dans vos bras votre ſang pour victime!
Elle auront permis qu'aux yeux des citoyens
Votre fille ait paru dans d'infames liens;
Et ne permettront pas qu'aux champs de la victoire
J'accompagne mon père & défende ma gloire?
Et le ſexe en ces lieux conduit aux échaffauts,
Ne pourra ſe montrer qu'au milieu des bourreaux!
L'injuſtice à la fin produit l'indépendance.
Vous frémiſſez, mon père; ah! vous deviez frémir,
Quand de vos ennemis careſſant l'inſolence,
Au ſuperbe Orbaſſan vous pûtes vous unir
Contre le ſeul mortel qui prend votre défenſe,
Quand vous m'avez forcée à vous déſobéir.

ARGIRE.

Va, c'eſt trop accabler un père déplorable;
N'abuſe point du droit de me trouver coupable;
Je le ſuis, je le ſens, je me ſuis condamné.
Ménage ma douleur, & ſi ton cœur encore
D'un père au déſeſpoir ne s'eſt point détourné,
Laiſſe-moi ſeul mourir par les flèches du Maure.
Je vais joindre Tancrède, & tu n'en peux douter.
Vous, obſervez ſes pas.

SCENE VII.

AMENAIDE *seule.*

QUI pourra m'arrêter?
Tancrède, qui me hais, & qui m'a outragée,
Qui m'oses mépriser, après m'avoir vengée,
Oui, je veux à tes yeux combattre & t'imiter,
Des traits sur toi lancés affronter la tempête,
En recevoir les coups .. en garantir ta tête,
Te rendre à tes côtés tout ce que je te dois,
Punir ton injustice en expirant pour toi,
Surpasser, s'il se peut, ta rigueur inhumaine,
Mourante entre tes bras t'accabler de ma haine,
De ma haine trop juste, & laisser à ma mort,
Dans ton cœur qui m'aima, le poignard du remords,
L'éternel repentir d'un crime irréparable,
Et l'amour que j'abjure, & l'horreur qui m'accable.

Fin du quatrième acte.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

Les chevaliers & leurs écuyers, *l'épée à la main.* Des ſoldats *portant des trophées.* Le peuple *dans le fond.*

LOREDAN.

ALLEZ & préparez les chants de la victoire,
Peuple, au dieu des combats prodiguez votre encens;
C'eſt lui qui nous fait vaincre, à lui ſeul eſt la gloire.
S'il ne conduit nos coups, nos bras ſont impuiſſans.
Il a briſé les traits, il a rompu les piéges,
Dont nous environnaient ces brigands ſacrilèges,
De cent peuples vaincus dominateurs cruels.
Sur leurs corps tout ſanglans érigez vos trophées;
Et foulant à vos pieds leurs fureurs étouffées,
Des tréſors du croiſſant ornez nos ſaints autels.
Que l'Eſpagne opprimée, & l'Italie en cendre,
L'Egypte terraſſée, & la Syrie aux fers,
Apprennent aujourd'hui comme on peut ſe défendre
Contre ces fiers tyrans l'effroi de l'univers.
C'eſt à nous maintenant de conſoler Argire.
Que le bonheur public appaiſe ſes douleurs!
Puiſſions-nous voir en lui, malgré tous ſes malheurs,
L'homme d'état heureux, quand le père ſoupire!
Mais pourquoi ce guerrier, ce héros inconnu,

A qui l'on doit, dit-on, le ſuccès de nos armes,
Avec nos chevaliers n'eſt-il point revenu ?
Ce triomphe à ſes yeux a-t-il ſi peu de charmes ?
Croit-il de ſes exploits que nous ſoyons jaloux ?
Nous ſommes aſſez grands pour être ſans envie.
Veut-il fuir Cyracuſe après l'avoir ſervie.

(*à Catane.*)

Seigneur, il a long-tems combattu près de vous;
D'où vient qu'ayant voulu courir notre fortune,
Il ne partage point l'allégreſſe commune ?

CATANE.

Apprenez-en la cauſe, & daignez m'écouter.
Quand du chemin d'Etna vous fermiez le paſſage,
Placé loin de vos yeux j'étais vers le rivage,
Où nos fiers ennemis oſaient nous réſiſter;
Je l'ai vu courir ſeul & ſe précipiter.
Nous étions étonnés qu'il n'eût point ce courage
Inaltérable & calme au milieu du carnage,
Cette vertu d'un chef & ce don d'un grand cœur.
Un déſeſpoir affreux égarait ſa valeur,
Sa voix entrecoupée & ſon regard farouche
Annonçait la douleur qui troublait ſes eſprits.
Il appellait ſouvent Solamir à grands cris;
Le nom d'Aménaïde échappait de ſa bouche;
Il la nommait parjure, & malgré ſes fureurs,
De ſes yeux enflammés j'ai vu tomber des pleurs;
Il cherchait à mourir, & toujours invincible,
Plus il s'abandonnait, plus il était terrible.
Tout cédait à nos coups, & ſur-tout à ſon bras.
Nous revenions vers vous conduits par la victoire;

Mais lui, les yeux baiſſés, inſenſible à ſa gloire,
Morne, triſte, abattu, regrettant le trépas,
Il appelle en pleurant Aldamon qui s'avance,
Il l'embraſſe, il lui parle, & loin de nous s'élance,
Auſſi rapidement qu'il avait combattu.
C'eſt pour jamais, dit-il : ces mots nous laiſſent croire
Que ce grand chevalier, ſi digne de mémoire,
Veut être à Syracuſe à jamais inconnu.
Nul ne peut ſoupçonner le deſſein qui le guide.
Mais dans le même inſtant je vois Aménaïde,
Je la vois éperdue au milieu des ſoldats,
La mort dans les regards, pâle, défigurée;
Elle appelle Tancrède, elle vole égarée;
Son père en gémiſſant ſuit à peine ſes pas.
Il ramène avec nous Aménaïde en larmes;
C'eſt Tancrède, dit-il, ce héros dont les armes
Ont étonné nos yeux par de ſi grands exploits,
Ce vengeur de l'état, vengeur d'Aménaïde,
C'eſt lui que ce matin d'une commune voix
Nous déclarions rebelle, & nous nommions perfide;
C'eſt ce même Tancrède exilé par nos loix.
Amis, que faut-il faire, & quel parti nous reſte?

LOREDAN.

Il n'en eſt qu'un pour nous, celui du repentir.
Perſiſter dans ſa faute eſt horrible & funeſte;
Un grand-homme opprimé doit nous faire rougir.
On condamna ſouvent la vertu, le mérite :
Mais quand il ſont connus, il les faut honorer.



SCENE II.

Les chevaliers, ARGIRE, AMENAIDE, *dans l'enfoncement soutenue par ses femmes.*

ARGIRE (*arrivant avec précipitation.*)

IL les faut secourir, il les faut délivrer.
Tancrède est en péril, trop de zèle l'excite.
Tancrède s'est lancé parmi les ennemis,
Contre lui ramenés, contre lui seul unis.
Hélas! j'accuse en vain mon âge qui me glace.
O vous, de qui la force est égale à l'audace,
Vous qui du faix des ans n'êtes point affaiblis,
Courez tous, dissipez ma crainte impatiente,
Courez, rendez Tancrède à ma fille innocente.

LOREDAN.

C'est nous en dire trop, le tems est cher, volons,
Secourons sa valeur qui devient imprudente,
Et cet emportement que nous désapprouvons.

SCENE III.

ARGIRE, AMENAÏDE.

ARGIRE.

O CIEL! tu prend pitié d'un père qui t'adore;
Tu m'as rendu ma fille, & tu me rends encore
L'heureux libérateur qui nous a tous vengés.
(*Aménaïde entre.*)
Ma fille, un juste espoir dans nos cœurs doit renaître.

J'ai caufé tes malheurs; je les ai partagés;
Je les termine enfin. Tancrède va paraître.
Ne puis-je confoler tes efprits affligés ?

AMENAIDE.

Je me confolerai quand je verrai Tancrède,
Quand ce fatal objet de l'horreur qui m'obsède,
Aura plus de juftice, & fera fans danger;
Quand j'apprendrai de vous qu'il vit fans m'outrager,
Et lorfque fes remords expieront mes injures.

ARGIRE.

Je reffens ton état : fans doute il doit t'aigrir.
On n'effuya jamais des épreuves plus dures.
Je fais ce qu'il en coûte, & qu'il eft des bleffures
Dont un cœur généreux peut rarement guérir.
La cicatrice en refte, il eft vrai ; mais, ma fille,
Nous avons vu Tancrède en ces lieux abhorré,
Apprends qu'il eft chéri, glorieux, honoré;
Sur toi-même il répand tout l'éclat dont il brille.
Après ce qu'il a fait, il veut nous faire voir,
Par l'excès de fa gloire, & de tant de fervices,
L'excès où fes rivaux portaient leurs injuftices.
Le vulgaire eft content s'il remplit fon devoir.
Il faut plus au héros, il faut que fa vaillance
Aille au-delà du terme & de notre efpérance.
C'eft ce que fait Tancrède : il paffe notre efpoir.
Il te verra conftante, il te fera fidelle.
Le peuple en ta faveur s'élève & s'attendrit.
Tancrède va fortir de fon erreur cruelle.
Pour éclairer fes yeux, pour calmer fon efprit,
Il ne faudra qu'un mot.

AMENAIDE.

Et ce mot n'eſt pas dit.
Que m'importe à préſent ce peuple & ſon outrage,
Et ſa faveur crédule, & ſa pi ié volage,
Et la publique voix que je n'entendrai pas?
D'un ſeul mortel, d'un ſeul dépend ma renommée.
Sachez que votre fille aime mieux le trépas
Que de vivre un moment ſans en être eſtimée.
Sachez (il faut enfin m'en vanter devant vous)
Que dans mon bienfaicteur j'adorais mon époux.
Ma mère au lit de mort a reçu nos promeſſes;
Sa dernière prière a béni nos tendreſſes;
Elle joignit nos mains, qui fermèrent ſes yeux;
Nous jurames par elle, à la face des cieux,
Par ſes manes, par vous, vous trop malheureux père,
De nous aimer en vous, d'être unis pour vous plaire,
De former nos liens dans vos bras paternels.
Seigneur ... les échaffauts ont été nos autels.
Mon amant, mon époux cherche un trépas funeſte,
Et l'horreur de ma honte eſt tout ce qui me reſte.
Voilà mon ſort.

ARGIRE.

Eh bien! ce ſort eſt réparé;
Et nous obtiendrons plus que tu n'as eſpéré.

AMENAIDE.

Je crains tout.



SCENE IV.

ARGIRE, AMENAIDE, FANIE.

FANIE.

PARTAGEZ l'allégreſſe publique.
Jouiſſez plus que nous de ce prodige unique.
Tancrède a combattu : Tancrède a diſſipé
Le reſte d'une armée au carnage échappé.
Solamir eſt tombé ſous cette main terrible ;
Victime dévouée à notre état vengé,
Au bonheur d'un pays qui devient invincible,
Sur-tout à votre nom qu'on avait outragé.
La prompte renommée en répand la nouvelle ;
Ce peuple ivre de joie, & volant après lui,
Le nomme ſon héros, ſa gloire, ſon appui,
Parle même du trône où ſa vertu l'appelle.
Un ſeul de nos guerriers, ſeigneur, l'avait ſuivi ;
C'eſt ce même Aldamon qui ſous vous a ſervi.
Lui ſeul a partagé ſes exploits incroyables ;
Et quand nos chevaliers, dans un danger ſi grand,
Lui ſont venus offrir leurs armes ſecourables,
Tancrède avait tout fait ; il était triomphant.
Entendez-vous ces cris qui vantent ſa vaillance ?
On l'élève au-deſſus des héros de la France,
Des Rolands, des Liſois, dont il eſt deſcendu.
Venez voir mille mains couronner ſa vertu.
Venez voir ce triomphe, & recevoir l'hommage
Que vous avez de lui trop long-tems attendu.

Tout vous rit, tout vous ſert, tout venge votre outrage;
Et Tancrède à vos vœux eſt pour jamais rendu.

AMENAIDE

Ah! je reſpire enfin; mon cœur connaît la joie.
Ah! mon père, adorons le ciel qui me renvoie,
Par ces coups inouis, tout ce que j'ai perdu.
De combien de tourmens ſa bonté nous délivre!
Ce n'eſt qu'en ce moment que je commence à vivre.
Mon bonheur eſt au comble, hélas! il m'eſt bien dû.
Je veux tout oublier; pardonnez-moi mes plaintes,
Mes reproches amers, & mes frivoles craintes.
Oppreſſeurs de Tancrède, ennemis, citoyens,
Soyez tous à ſes pieds, il va tomber aux miens.

ARGIRE.

Oui, le ciel pour jamais daigne eſſuyer nos larmes.
Je me trompe, ou je vois le fidele Aldamon,
Qui ſuivait ſeul Tancrède, & ſecondait ſes armes:
C'eſt lui, c'eſt ce guerrier ſi cher à ma maiſon.
De nos proſpérités la nouvelle eſt certaine.
Mais d'où vient que vers nous il ſe traîne avec peine?
Eſt-il bleſſé? ſes yeux annoncent la douleur.

SCENE V.

ARGIRE, AMENAIDE, ALDAMON, FANIE.

AMENAIDE.

PARLES, chez Aldamon, Tancrède eſt donc vainqueur?

ALDAMON.

Sans doute, il l'eſt, madame.

AMENAIDE.

A ces chants d'allégreſſe,
A ces voix que j'entends, il s'avance en ces lieux ?

ALDAMON.

Ces chants vont ſe changer en des cris de triſteſſe.

AMENAIDE.

Qu'entends-je ? Ah malheureuſe !

ALDAMON.

Un jour ſi glorieux
Eſt le dernier des jours de ces héros fidele.

AMENAIDE.

Il eſt mort ?

ALDAMON.

La lumière éclaire encor ſes yeux,
Mais il eſt expirant d'une atteinte mortelle ;
Je vous apporte ici de funeſtes adieux.
Cette lettre fatale, & de ſon ſang tracée,
Doit vous apprendre, hélas ! ſa dernière penſée.
Je m'acquitte en tremblant de cet affreux devoir.

ARGIRE.

O jour de l'infortune ! ô jour du déſeſpoir !

AMENAIDE (*revenant à elle.*)

Donnez-moi mon arrêt, il me défend de vivre ;
Il m'eſt cher.... ô Tancrède ! ô maître de mon ſort !
Ton ordre, quel qu'il ſoit, eſt l'ordre de te ſuivre ;
J'obéirai... Donnez votre lettre, & la mort.

ALDAMON.

Liſez donc, pardonnez ce triſte miniſtère.

AMENAIDE.

O mes yeux ! lirez-vous ce ſanglant caractère ?

Le pourrai-je ? il le faut .... c'eſt mon dernier effort.

(*elle lit.*)

« Je ne pouvais ſurvivre à votre perfidie;
» Je meurs dans les combats, mais je meurs par vos coups.
» J'aurais voulu, cruelle, en m'expoſant pour vous,
» Vous avoir conſervé la gloire avec la vie...

Eh bien, mon père!

(*elle ſe rejette dans les bras de Fanie.*)

ARGIRE.

Enfin, les deſtins déſormais
Ont aſſouvi leur haine, ont épuiſé leurs traits:
Nous voilà maintenant ſans eſpoir & ſans crainte.
Ton état & le mien ne permet plus la plainte.
Ma chère Aménaïde! avant que de quitter
Ce jour, ce monde affreux que je dois déteſter,
Que j'apprenne du moins à ma triſte patrie
Les honneurs qu'on devait à ta vertu trahie;
Que dans l'horrible excès de ma confuſion,
J'apprenne à l'univers à reſpecter ton nom.

AMENAIDE.

Eh! que fait l'univers à ma douleur profonde?
Que me fait ma patrie & le reſte du monde?
Tancrède meurt.

ARGIRE.

Je cède aux coups qui m'ont frappé.

AMENAIDE.

Tancrède meurt, ô ciel! ſans être détrompé!
Vous en êtes la cauſe ... Ah! devant qu'il expire...
Que vois-je? mes tyrans!

SCENE

SCENE DERNIERE.

LOREDAN, chevaliers, ſuite, AMENAIDE, ARGIRE, FANIE, ALDAMON, TANCREDE, *dans le fond porté par des ſoldats.*

LOREDAN.

O Malheureux Argire !
O fille infortunée ! on conduit devant vous
Ce brave chevalier percé de nobles coups.
Il a trop écouté ſon aveugle furie ;
Il a voulu mourir, mais il meurt en héros.
De ce ſang précieux verſé pour la patrie
Nos ſecours empreſſés ont ſuſpendu les flots ;
Cette ame qu'enflammait un courage intrépide,
Semble encor s'arrêter pour voir Aménaïde ;
Il la nomme ; les pleurs coulent de tous les yeux ;
Et d'un juſte remords je ne puis me défendre.

(*Pendant qu'il parle on approche lentement Tancrède vers Aménaïde, preſque évanouie entre les bras de ſes femmes ; elle ſe débarraſſe précipitamment des femmes qui la ſoutiennent ; & ſe retournant avec horreur vers Lorédan ; dit :*)

Barbares, laiſſez-là vos remords odieux :
(*puis courant à Tancrède & ſe jetant à ſes pieds,*)
Tancrède, cher amant, trop cruel & trop tendre,
Dans nos derniers inſtans, hélas ! peux-tu m'entendre ?
Tes yeux appeſantis peuvent-ils me revoir ?
Hélas ! reconnais-moi, connais mon déſeſpoir.

Dans le même tombeau souffre au moins ton épouse,
C'est là le seul honneur dont mon ame est jalouse.
Ce nom sacré m'est dû ; tu me l'avais promis ;
Ne sois point plus cruel que tous nos ennemis.
Honore d'un regard ton épouse fidelle....

(*il la regarde.*)

C'est donc là le dernier que tu jettes sur elle !...
De ton cœur généreux son cœur est-il haï ?
Peux-tu me soupçonner ?

TANCREDE (*se soulevant un peu.*)

Ah ! vous m'avez trahi !

AMENAIDE.

Qui ! moi ? Tancrède !

ARGIRE (*se jetant aussi à genoux de l'autre côté, & embrassant Tancrède, puis se relevant.*)

Hélas ! ma fille infortunée,
Pour t'avoir trop aimé fut par nous condamnée,
Et nous la punissions de te garder sa foi.
Nous fumes tous cruels envers elle, envers toi.
Nos loix, nos chevaliers, un tribunal auguste,
Nous avons failli tous ; elle seule était juste.
Son écrit malheureux qui nous avait armés,
Cet écrit fut pour toi, pour le héros qu'elle aime.
Cruellement trompé, je t'ai trompé moi-même.

TANCREDE.

Aménaïde ! ... ô ciel ! est-il vrai ? vous m'aimez !

AMENAIDE.

Va, j'aurais en effet mérité mon supplice,
Ce supplice honteux dont tu m'as su tirer,
Si j'avais un moment cessé de t'adorer,

Si mon cœur eût commis cette horrible injuſtice.

TANCREDE (*en reprenant un peu de force, & élevant la voix.*)

Vous m'aimez ! ô bonheur plus grand que mes revers !
Je ſens trop qu'à ce mot je regrette la vie.
J'ai mérité la mort, j'ai cru la calomnie.
Ma vie était horrible ! hélas ! & je la perds,
Quand un mot de ta bouche allait la rendre heureuſe.

AMENAIDE.

Ce n'eſt donc, juſte Dieu ! que dans cette heure affreuſe,
Ce n'eſt qu'en le perdant que j'ai pu lui parler !
Ah, Tancrède !

TANCREDE.

Vos pleurs devraient me conſoler.
Mais il faut vous quitter, ma mort eſt douloureuſe !
Je ſens qu'elle s'approche. Argire, écoutez-moi.
Voilà le digne objet qui me donna ſa foi ;
Voilà de nos ſoupçons la victime innocente.
A ſa tremblante main joignez ma main ſanglante.
Que j'emporte au tombeau le nom de ſon époux.
Soyez mon père.

ARGIRE (*prenant leurs mains.*)

Hélas ! mon cher fils, puiſſiez-vous
Vivre encor adoré d'une épouſe chérie !

TANCREDE.

J'ai vécu pour venger ma femme & ma patrie ;
J'expire entre leurs bras, digne de toutes deux,
De toutes deux aimé.... j'ai rempli tous mes vœux....
Ma chère Aménaïde....

AMENAIDE.

Eh bien !

TANCREDE.

Gardez de ſuivre
Ce malheureux amant.... & jurez-moi de vivre....
(*il retombe.*)

CATANE.

Il expire.... & nos cœurs de regrets pénétrés
Qui l'ont connu trop tard....

AMENAIDE (*ſe jetant ſur le corps de Tancrède.*)

Il meurt, & vous pleurez....
Vous cruels, vous tyrans qui lui coûtez la vie !
(*elle ſe relève & marche.*)
Que l'enfer engloutiſſe & vous & ma patrie !
Et ce ſénat barbare, & ces horribles droits
D'égorger l'innocence avec le fer des loix !
Que ne puis-je expirer dans Syracuſe en poudre,
Sur vos corps tout ſanglans écraſés par la foudre !
(*Elle ſe rejette ſur le corps de Tancrède.*)
Tancrède, cher Tancrède !
(*elle ſe relève en fureur.*)
Il meurt, & vous vivez ?
Vous vivez, je le ſuis.... je l'entends, il m'appelle...
Il ſe rejoint à moi dans la nuit éternelle.
Je vous laiſſe aux tourmens qui vous ſont réſervés.
elle tombe dans le bras de Fanie.)

ARGIRE.

Ah, ma fille !

AMENAIDE *égarée & le repouſſant.*

Arrêtez.... vous n'êtes point mon père ;

Votre cœur n'en eut point le sacré caractère.
Vous futes leur complice.... Ah ! pardonnez, hélas !
Je meurs en vous aimant... j'expire entre tes bras,
Cher Tancrède.

(Elle tombe à côté de lui.)

ARGIRE.

O ma fille ! ô ma chère Fanie !
Qu'avant ma mort hélas ! on la rende à la vie.

Fin du cinquième & dernier acte.





A M. LE MARQUIS ALBERGATI CAPACELLI SÉNATEUR DE BOLOGNE.

Au château de Ferney en Bourgogne, 23 Décem. 1760.

Monsieur,

Nous ſommes unis par les mêmes goûts, nous cultivons les mêmes arts ; & ces beaux-arts ont produit l'amitié dont vous m'honorez ; ce ſont eux qui lient les ames bien nées, quand tout diviſe le reſte des hommes.

J'ai ſu dès long-tems que les principaux ſeigneurs de vos belles villes d'Italie ſe raſſemblent ſouvent pour repréſenter ſur des théatres élevés avec goût, tantôt des ouvrages dramatiques italiens, tantôt même les nôtres. C'eſt auſſi ce qu'ont fait quelquefois les princes des maiſons les plus auguſtes, & les plus puiſſantes ; c'eſt ce que l'eſprit humain a jamais inventé de plus noble & de plus utile pour former les mœurs & pour les polir ; c'eſt-là le chef-d'œuvre de la ſociété ; car, monſieur, pendant que le commun des hommes eſt obligé de travailler aux arts méchaniques, & que leur tems eſt heureuſement occupé, les grands & les riches ont le malheur

d'être abandonnés à eux-mêmes, à l'ennui inséparable de l'oisiveté, au jeu plus funeste que l'ennui, aux petites factions plus dangereuses que le jeu & que l'oisiveté.

Vous êtes, monsieur, un de ceux qui ont rendu le plus de service à l'esprit humain dans votre ville de Bologne, cette mère des sciences; vous avez représenté à la campagne sur le théatre de votre palais, plus d'une de nos piéces françaises, élégamment traduites en vers italiens: vous daignez traduire actuellement la tragédie de *Tancrède*; & moi qui vous imite de loin, j'aurai bientôt le plaisir de voir représenter chez moi la traduction d'une piéce de votre célèbre *Goldoni*, que j'ai nommé, & que je nommerai toujours le peintre de la nature; digne réformateur de la comédie italienne, il en a banni les farces insipides, les sottises grossières, lorsque nous les avions adoptées sur quelques théatres de Paris. Une chose m'a frappé sur-tout dans les piéces de ce génie fécond, c'est qu'elles finissent toutes par une moralité, qui rappelle le sujet & l'intrigue de la piéce, & qui prouve que ce sujet & cette intrigue sont faits pour rendre les hommes plus sages & plus gens de bien.

Qu'est-ce, en effet, que la vraie comédie? C'est l'art d'enseigner la vertu & les bienséances en action & en dialogues. Que l'éloquence du monologue est froide en comparaison! A-t-on jamais retenu une seule phrase de trente ou de quarante mille discours moraux? & ne

ſait-on pas par cœur ces ſentences admirables, placées avec art dans des dialogues intéreſſans ?

Homo ſum, humani nihil à me alienum puto.
Apprime in vita eſt utile, ut ne quid nimis.
Natura, tu illi pater es, conſiliis ego. &c.

C'eſt ce qui fait un des grands mérites de *Térence ;* c'eſt celui de nos bonnes tragédies, de nos bonnes comédies ; elles n'ont pas produit une admiration ſtérile : elles ont ſouvent corrigé les hommes. J'ai vu un prince pardonner une injure après une répréſentation de la clémence d'*Auguſte*. Une princeſſe qui avait mépriſé ſa mère, alla ſe jeter à ſes pieds en ſortant de la ſcène où *Rodope* demande pardon à ſa mère. Un homme connu ſe raccommoda avec ſa femme, en voyant *le préjugé à la mode*. J'ai vu l'homme du monde le plus fier, devenir modeſte après la comédie du *glorieux* : & je pourrais citer plus de ſix fils de famille que la comédie de l'*enfant prodigue* a corrigés. Si les financiers ne ſont plus groſſiers, ſi les gens de cour ne ſont plus de vains petits-maîtres, ſi les médecins ont abjuré la robe, le bonnet & les conſultations en latin, ſi quelques pédants ſont devenus hommes, à qui en a-t-on l'obligation ? au théâtre, au ſeul théâtre.

Quelle pitié ne doit-on donc pas avoir de ceux qui s'élèvent contre ce premier art de la littérature, qui s'imaginent qu'on doit juger du théâtre d'aujourd'hui par les tréteaux de nos ſiècles d'ignorance, & qui confondent les *So-*

phocles, & les *Ménandres*, les *Varius* & les *Térences*, avec les *tabarins* & les *polichinelles* !

Mais que ceux-là ſont encor plus à plaindre, qui admettent les *polichinelles* & les *tabarins*, & qui rejettent les *Polyeuctes*, les *Athalies*, les *Zayres* & les *Alzires* ! Ce ſont-là de ces contradictions où l'eſprit humain tombe tous les jours.

Pardonnons aux ſourds qui parlent contre la muſique, aux aveugles qui haïſſent la beauté ; ce ſont moins des ennemis de la ſociété, conjurés pour en détruire la conſolation & le charme, que des malheureux à qui la nuture a refuſé des organes.

Nos verò dulces teneant ante omnia muſæ.

J'ai eu le plaiſir de voir chez moi à la campagne, repréſenter *Alzire*, cette tragédie où le chriſtianiſme & les droits de l'humanité triomphent également. J'ai vu dans *Mérope* l'amour maternel faire répandre des larmes ſans le ſecours de l'amour galant. Ces ſujets remuent l'ame la plus groſſière, comme la plus délicate ; & ſi le peuple aſſiſtait à des ſpectacles honnêtes, il y aurait bien moins d'ames groſſières & dures. C'eſt ce qui fit des Athéniens une nation ſi ſupérieure. Les ouvriers n'allaient point porter à des farces indécentes l'argent qui devait nourrir leurs familles ; mais les magiſtrats appellaient dans des fétes célèbres la nation entière à des repréſentations qui enſeignaient la vertu & l'amour de la patrie ; les ſpectacles que nous donnons chez nous, ſont une bien faible

imitation de cette magnificence; mais enfin, elles en retracent quelque idée; c'eſt la plus belle éducation qu'on puiſſe donner à la jeuneſſe, le plus noble délaſſement du travail, la meilleure inſtruction pour tous les ordres des citoyens. C'eſt preſque la ſeule manière d'aſſembler les hommes pour les rendre ſociables.

Emollit mores, nec ſinit eſſe feros.

Auſſi, je ne me laſſerai point de répéter que parmi vous le pape *Léon X.* l'archevêque *Triſſino*, le cardinal *Bibiena*, & parmi nous les cardinaux de *Richelieu* & *Mazarin*, reſſuſcitèrent la ſcène; ils ſavaient qu'il vaut mieux voir l'*Œdipe* de *Sophocle*, que de perdre au jeu la nourriture de ſes enfans, ſon tems dans un café, ſa raiſon dans un cabaret, ſa ſanté dans des réduits de débauche, & toute la douceur de ſa vie dans le beſoin & dans la privation des plaiſirs de l'eſprit.

Il ſerait à ſouhaiter, monſieur, que les ſpectacles fuſſent dans les grandes villes, ce qu'ils ſont dans vos terres & dans les miennes, & dans celles de tant d'amateurs; qu'ils ne fuſſent point mercénaires; que ceux qui ſont à la tête des gouvernemens, fiſſent ce que nous faiſons, & ce qu'on fait dans tant de villes. C'eſt aux édiles à donner les jeux publics; s'ils deviennent une marchandiſe, ils riſquent d'être avilis. Les hommes ne s'accoutument que trop à mépriſer les ſervices qu'ils paient. Alors l'intérêt plus fort que la jalouſie, enfante les cabales. Les *Claverets*

cherchent à perdre les *Corneilles*; les *Pradons* veulent écraſer les *Racines*.

C'eſt une guerre toujours renaiſſante, dans laquelle la méchanceté, le ridicule & la baſſeſſe ſont ſans ceſſe ſous les armes.

Un entrepreneur des ſpectacles de la foire, tâche à Paris de miner les comédiens qu'on nomme italiens : ceux-ci veulent anéantir les comédiens français par des parodies ; les comédiens français ſe défendent comme ils peuvent. L'opéra eſt jaloux d'eux tous ; chaque compoſiteur a pour ennemis tous les autres compoſiteurs, & leurs protecteurs, & les maîtreſſes des protecteurs.

Souvent pour empêcher une piéce nouvelle de paraître, pour la faire tomber au théatre, & ſi elle réuſſit, pour la décrier à la lecture, & pour abymer l'auteur, on emploie plus d'intrigues que les *Wighs* n'en ont tramé contre les *Toris*, les *guelfes* contre les *gibelins*, les *moliniſtes* contre les *janſéniſtes*, les *coccéiens* contre les *Voétiens*, &c. &c. &c. &c.

Je ſais de ſcience certaine, qu'on accuſa *Phèdre* d'être janſéniſte. Comment (diſaient les ennemis de l'auteur) ſera-t-il permis de débiter à une nation chrétienne ces maximes diaboliques ?

Vous aimez, on ne peut vaincre ſa deſtinée ;
Par un charme fatal vous futes entraînée.

N'eſt-ce pas-là évidemment un juſte à qui la grace a manqué ? J'ai entendu tenir ces propos dans mon enfance, non pas une fois, mais

trente. On a vu une cabale de canailles, & un abbé *Desfontaines* à la tête de cette cabale, au ſortir de biſsêtre, forcer le gouvernement à ſuſpendre les repréſentations de *Mahomet*, joué par ordre du gouvernement; ils avaient pris pour prétexte que dans cette tragédie de *Mahomet* il y avait pluſieurs traits contre ce faux prophête, qui pouvaient réjaillir ſur les convulſionnaires; ainſi, ils eurent l'inſolence d'empêcher pour quelque tems les repréſentations d'un ouvrage dédié à un pape, approuvé par un pape.

Si M. de l'*Empirée*, auteur de province, eſt jaloux de quelques autres auteurs, il ne manque pas d'aſſurer dans un long diſcours public, que meſſieurs ſes rivaux ſont tous des ennemis de l'état, & de l'égliſe gallicane. Bientôt *arlequin* accuſera *polichinelle* d'être janſéniſte, moliniſte, calviniſte, athée, déiſte, collectivement.

Je ne ſais quels écrivains ſubalternes ſe ſont aviſés, dit-on, de faire un journal chrétien, comme ſi les autres journaux de l'Europe étaient idolâtres. M. de *Ste. Foix*, gentilhomme breton, célèbre par la charmante comédie de l'*oracle*, avait fait un livre très-utile & très-agréable ſur pluſieurs points curieux de notre hiſtoire de France. La plupart de ces petits dictionnaires ne ſont que des extraits des ſavans ouvrages du ſiècle paſſé. Celui-ci eſt d'un homme d'eſprit qui a vu & penſé. Mais qu'eſt-il arrivé? Sa comédie de l'*oracle*, & ſes recherches ſur

l'hiſtoire, étaient ſi bonnes, que meſſieurs du journal chrétien l'ont accuſé de n'être pas chrétien. Il eſt vrai qu'ils ont eſſuyé un procès criminel, & qu'ils ont été obligés de demander pardon; mais rien ne rebute ces honnêtes gens.

La France fourniſſait à l'Europe un dictionnaire encyclopédique dont l'utilité était reconnue. Une foule d'articles excellens rachetaient bien quelques endroits qui n'étaient pas des mains des maîtres. On le traduiſait dans votre langue; c'était un des plus grands monumens de l'eſprit humain. Un convulſionnaire s'aviſe d'écrire contre ce vaſte dépôt des ſciences. Vous ignorez peut-être, monſieur, ce que c'eſt qu'un convulſionnaire: c'eſt un de ces énergumènes de la lie du peuple, qui pour prouver qu'une certaine bulle d'un pape eſt erronée, vont faire des miracles de grenier en grenier, rôtiſſant des petites filles ſans leur faire de mal, leur donnant des coups de buche & de fouet pour l'amour de Dieu, & criant contre le pape. Ce monſieur convulſionnaire ſe croit prédeſtiné, par la grace de Dieu, à détruire l'encyclopédie; il accuſe, ſelon l'uſage, les auteurs de n'être pas chrétiens; il fait un inliſible libelle en forme de dénonciation; il attaque à tort & à travers tout ce qu'il eſt incapable d'entendre. Ce pauvre homme s'imaginant que l'article *ame* de ce dictionnaire n'a pu être compoſé que par un homme d'eſprit, & n'écoutant que ſa juſte averſion pour les gens d'eſprit, ſe perſuade que cet article doit abſolument prouver le ma-

térialiſme de ſon ame ; il dénonce donc cet article comme impie, comme épicurien, enfin, comme l'ouvrage d'un philoſophe.

Il ſe trouve que l'article, loin d'être d'un philoſophe, eſt d'un docteur en Théologie, qui établit l'immatérialité, la ſpiritualité, l'immortalité de l'ame de toutes ſes forces ; il eſt vrai que ce docteur encyclopédiſte ajoutait aux bonnes preuves que les philoſophes en ont apportées, de très-mauvaiſes qui ſont de lui ; mais enfin la cauſe eſt ſi bonne qu'il ne pouvait l'affaiblir ; il combat le matérialiſme tant qu'il peut ; il attaque même le ſyſtême de *Locke*, ſuppoſant que ce ſyſtême peut favoriſer le matérialiſme ; il n'entend pas un mot des opinions de *Locke* ; cet article, enfin, eſt l'ouvrage d'un écolier orthodoxe, dont on peut plaindre l'ignorance, mais dont on doit eſtimer le zèle, & approuver la ſaine doctrine. Notre convulſionnaire défère donc cet article de l'*ame*, & probablement ſans l'avoir lu. Un magiſtrat accablé d'affaires ſérieuſes, & trompé par ce malheureux, le croit ſur ſa parole ; on demande la ſuppreſſion du livre ; on l'obtient, c'eſt-à-dire, on trompe mille ſouſcripteurs qui ont avancé leur argent, on ruine cinq ou ſix libraires conſidérables qui travaillaient ſur la foi d'un privilége du roi, on détruit un objet de commerce de trois cent mille écus. Et d'où eſt venu tout ce grand bruit, & cette perſécution ? De ce qu'il s'eſt trouvé un homme ignorant, orgueilleux & paſſionné.

Voilà, monſieur, ce qui s'eſt paſſé, je ne dis pas aux *yeux de l'univers*, mais, au moins,

aux yeux de tout Paris. Plusieurs aventures pareilles que nous voyons assez souvent, nous rendraient les plus méprisables de tous les peuples policés, si d'ailleurs nous n'étions pas assez aimables. Et dans ces belles querelles, les partis se cantonnent, les factions se heurtent, chaque parti a pour lui un folliculaire (*a*); maître *Aliboron*, par exemple, est le folliculaire de M. de l'*Empirée*; ce maître *Aliboron* ne manque pas de décrier tous ses camarades folliculaires, pour mieux débiter ses feuilles; l'un gagne à ce métier cent écus par an, l'autre mille, l'autre deux mille; ainsi l'on combat *pro focis*. Il faut bien que je vive, disait l'abbé *Desfontaines* à un ministre d'état; le ministre eut beau lui dire qu'il n'en voyait pas la nécessité; *Desfontaines* vécut; & tant qu'il y aura une pistole à gagner dans ce métier, il y aura des *Frérons* qui décrieront les beaux-arts & les bons artistes.

L'envie veut mordre, l'intérêt veut gagner; c'est-là ce qui excita tant d'orages contre le *Tasse*, contre le *Guarini* en Italie, contre *Dryden*, & contre *Pope* en Angleterre; contre *Corneille*, *Racine*, *Molière*, *Quinault*, en France. Que n'a point essuyé de nos jours votre célèbre *Goldoni!* & si vous remontez aux Romains & aux Grecs, voyez les prologues de *Térence*, dans lesquels il apprend à la postérité, que les hommes de son tems étaient faits comme ceux du nôtre : *tutto l' mondo è fatto com' è la nostra famiglia*. Mais remarquez, monsieur, pour

(*a*) Faiseur de feuilles.

la consolation des grands artistes, que les persécuteurs sont assurés du mépris & de l'horreur du genre humain, & que les bons ouvrages demeurent. Où sont les écrits des ennemis de *Térence*, & les feuilles des *Bavius* qui insultèrent *Virgile ?* où sont les impertinences des rivaux du *Tasse*, & des rivaux de *Corneille* & de *Molière ?*

Qu'on est heureux, monsieur, de ne point voir toutes ces misères, toutes ces indignités, & de cultiver en paix les arts d'*Apollon*, loin des *Marsias* & des *Midas !* Qu'il est doux de lire *Virgile* & *Homère*, en foulant à ses pieds les *Bavius* & les *Zoïles*; & de se nourrir d'ambroisie, quand l'envie mange des couleuvres !

Despréaux disait autrefois en parlant de la rage des cabales :

Qui méprise Cotin, n'estime point son roi ;
Et n'a, selon Cotin, ni dieu, ni foi, ni loi.

Le grand *Corneille*, c'est-à-dire, le premier homme par qui la France littéraire commença à être estimée en Europe, fut obligé de répondre ainsi à ses ennemis littéraires, (car les auteurs n'en ont point d'autres :) *Je déclare que je soumets tous mes écrits au jugement de l'église, je doute fort qu'ils en fassent autant.*

On pourrait prendre la liberté de dire ici la même chose que le grand *Corneille*, & il serait agréable de le dire à un sénateur de la seconde ville de l'état du St. père ; il serait doux encor de le dire dans des terres aussi voisines des hérétiques que les miennes.

Quant

Quant à quelques meſſieurs, qui ſans être chrétiens, inondent le public depuis quelques années de ſatyres chrétiennes, qui nuiraient, s'il était poſſible, à notre religion, par les ridicules appuis qu'ils oſent prêter à cet édifice inébranlable, enfin, qui la déshonorent par leurs impoſtures : ſi on faiſait jamais quelque attention aux libelles de ces nouveaux *Garaſſes*, on pourrait leur faire voir qu'on eſt auſſi ignorant qu'eux, mais beaucoup meilleur chrétien qu'eux.

C'eſt une plaiſante idée qui a paſſé par la tête de quelques barbouilleurs de notre ſiècle, de crier ſans ceſſe que tous ceux qui ont quelque eſprit ne ſont pas chrétiens ! Penſent-ils rendre en cela un grand ſervice à notre religion ? Quoi ! la ſaine doctrine, c'eſt-à-dire, comme vous croyez bien, la doctrine apoſtolique & romaine, ne ſerait-elle, ſelon eux, que le partage des ſots ? *Sans penſer être quelque choſe*, je ne penſe pas être un ſot ; mais il me ſemble que ſi je me trouvais jamais avec l'abbé *Guyon* dans la rue, (car je ne peux le rencontrer que là) (*a*) je lui dirais, mon ami, de quel droit prétends-tu être meilleur chrétien que moi ? eſt-ce parce que tu affirmes dans un livre auſſi plat que calomnieux, que je t'ai fait bonne chère, quoique tu n'aies jamais dîné chez moi ? eſt-ce parce que tu as révélé au public, c'eſt-à-dire, à quinze ou ſeize lecteurs oiſifs, tout ce que je t'ai dit du roi de Pruſſe, quoique je ne t'aie

(*a*) L'abbé *Guyon* auteur d'un libelle déteſtable, intitulé l'*oracle des philoſphes*.

jamais parlé, & que je ne t'aie jamais vu ? ne ſais-tu pas que ceux qui mentent ſans eſprit, ainſi que ceux qui mentent avec eſprit, n'entreront jamais dans le royaume des cieux ?

Je te prie d'exprimer l'unité de l'égliſe, & l'invocation des ſaints mieux que moi :

L'égliſe toujours une, & partout étendue,
Libre, mais ſous un chef, adorant en tout lieu,
Dans le bonheur des ſaints, la grandeur de ſon Dieu.

Tu me feras encor plaiſir de donner une idée plus juſte de la tranſubſtantiation que celle que j'en ai donnée.

Le Chriſt, de nos péchés victime renaiſſante,
De ſes élus chéris nourriture vivante,
Deſcend ſur les autels à ſes yeux éperdus,
Et lui découvre un Dieu ſous un pain qui n'eſt plus.

Crois-tu définir plus clairement la trinité qu'elle ne l'eſt dans ces vers :

La puiſſance, l'amour, avec l'intelligence,
Unis & diviſés, compoſent ſon eſſence.

Je t'exhorte toi & tes ſemblables, non-ſeulement à croire les dogmes que j'ai chantés en vers, mais à remplir tous les devoirs que j'ai enſeignés en proſe. Mais ce n'eſt pas aſſez de croire, il faut faire : il faut être ſoumis dans le ſpirituel à ſon évêque, entendre la meſſe de ſon curé, communier à ſa paroiſſe, procurer

du pain aux pauvres. Sans vanité je m'acquitte mieux que toi de ces devoirs, & je conseille à tous les polissons qui crient, d'être chrétiens, & de ne point crier. Ce n'est pas encor assez; je suis en droit de te citer *Corneille*.

Servez bien votre Dieu, servez votre monarque.

Il faut pour être bon chrétien, être sur-tout bon sujet, bon citoyen; or, pour être tel, il faut n'être ni jansénisté, ni moliniste, ni d'aucune faction; il faut respecter, aimer, servir son prince; il faut, quand notre patrie est en guerre, ou aller se battre pour elle, ou payer ceux qui se battent pour nous: il n'y a pas de milieu. Je ne peux pas plus m'aller battre à l'âge de soixante-sept ans, qu'un conseiller de grand'chambre; il faut donc que je paie sans la moindre difficulté ceux qui vont se faire estropier pour le service de mon roi, & pour ma sureté particulière.

J'oubliais vraiment l'article du pardon des injures. Les injures les plus sensibles, dit-on, sont les railleries; je pardonne de tout mon cœur à tous ceux dont je me suis moqué.

Voilà, monsieur, à-peu-près ce que je dirais à tous ces petits prophêtes du coin, qui écrivent contre le roi, contre le pape, & qui daignent quelquefois écrire contre moi & contre des personnes qui valent mieux que moi. J'ai le malheur de ne point regarder du tout comme des pères de l'église, ceux qui prétendent qu'on ne peut croire en Dieu sans croire aux convulsions,

& qu'on ne peut gagner le ciel qu'en avalant des cendres du cimetière de *St. Médard*, en se faisant donner des coups de buche dans le ventre, & des claques sur les fesses. (*a*) Pour moi, je crois que si on gagne le ciel, c'est en obéissant aux puissances établies de Dieu, & en faisant du bien à son prochain.

Un journaliste a remarqué que je n'étais pas adroit, puisque je n'épousais aucune faction, & que je me moquais souvent de tous ceux qui veulent former des partis. Je fais gloire de cette mal-adresse; ne soyons ni à *Apollo*, ni à *Paul*, mais à Dieu seul, & au roi que Dieu nous a donné. Il y a des gens qui entrent dans un parti pour être quelque chose, il y en a d'autres qui existent sans avoir besoin d'aucun parti.

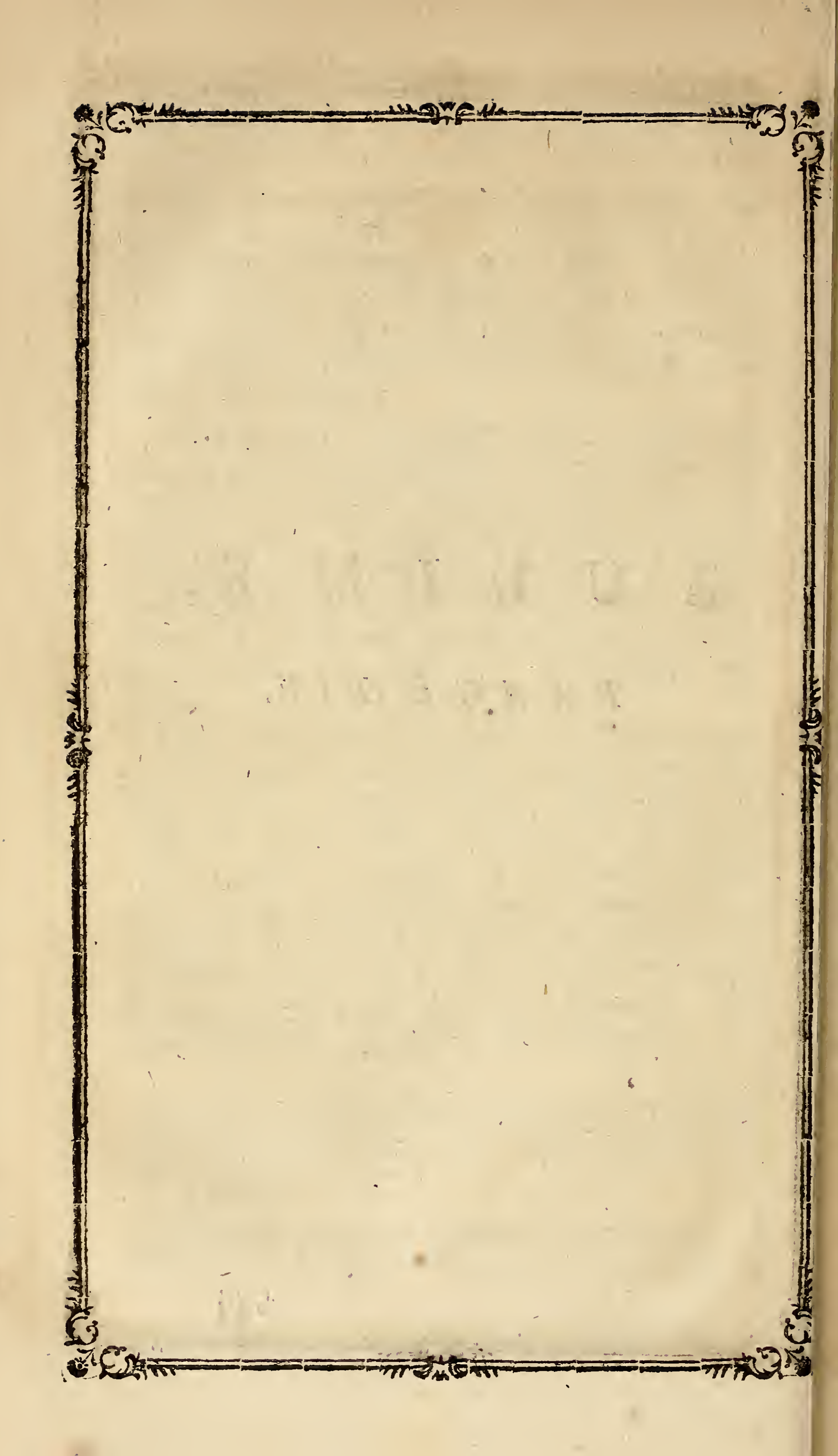
Adieu, monsieur: je pensais ne vous envoyer qu'une tragédie, & je vous ai envoyé ma profession de foi. Je vous quitte pour aller à la messe de minuit avec ma famille & la petite-fille du grand *Corneille*. Je suis fâché d'avoir chez moi quelques Suisses qui n'y vont pas; je travaille à les ramener au giron, & si Dieu veut que je vive encor deux ans, j'espère aller baiser les pieds du saint père avec les huguenots que j'aurai convertis, & gagner les indulgences.

In tanto la prego di gradire gli auguri di felicità ch'io le reco nella congiuntura delle prossime sante feste natalizie; e viva.

(*a*) Ce sont les mystères des jansénistes convulsionnaires.

ZULIME,

TRAGÉDIE.



A MADEMOISELLE CLAIRON.

CETTE tragédie vous appartient, mademoiselle ; vous l'avez fait supporter au théatre. Les talens comme les vôtres ont un avantage assez unique, c'est celui de ressusciter les morts ; c'est ce qui vous est arrivé quelquefois. Il faut avouer que sans les grands acteurs une piéce de théatre est sans vie ; c'est vous qui lui donnez l'ame. La tragédie est encor plus faite pour être représentée que pour être lue ; & c'est sur quoi je prendrai la liberté de dire, qu'il est bien singulier qu'un ouvrage qui est innocent à la lecture, puisse devenir coupable aux yeux de certaines gens, en acquérant le mérite qui lui est propre, celui de paraître sur le théatre. On ne comprendra pas un jour qu'on ait pu faire des reproches à mademoiselle de *Champmélé* de jouer *Chimène*, lorsq'*Augustin Courbé* & *Marbre Cramoisi* qui l'imprimaient, étaient marguilliers de leur paroisse ; & on jouera peut-être un jour sur le théatre ces contradictions de nos mœurs.

Je n'ai jamais conçu qu'un jeune homme qui reciterait en public une philippique de *Ciceron* dût déplaire mortellement à certaines personnes, qui prétendent lire avec un plaisir extrême les injures grossières que ce *Ciceron* dit éloquemment à *Marc-Antoine.* Je ne vois pas

non plus qu'il y ait un grand mal à prononcer tout haut des vers français, que tous les honnêtes gens lisent, ou même les vers qu'on ne lit guère : c'est un ridicule qui m'a souvent frappé parmi bien d'autres ; & ce ridicule tenant à des choses sérieuses, pourrait quelquefois mettre de fort mauvaise humeur.

Quoi qu'il en soit, l'art de la déclamation demande à la fois tous les talens extérieurs d'un grand orateur, & tous ceux d'un grand peintre. Il en est de cet art comme de tous ceux que les hommes ont inventé pour charmer l'esprit, les oreilles & les yeux ; ils sont tous enfans du génie, tous devenus nécessaires à la société perfectionnée ; & ce qui est commun à tous, c'est qu'il ne leur est pas permis d'être médiocres. Il n'y a de véritable gloire que pour les artistes qui atteignent la perfection ; le reste n'est que toléré.

Un mot de trop, un mot hors de sa place, gâte le plus beau vers ; une belle pensée perd tout son prix, si elle est mal exprimée ; elle vous ennuie, si elle est répétée : de même, des inflexions de voix, ou déplacées, ou peu justes, ou trop peu variées, dérobent au récit toute sa grace. Le secret de toucher les cœurs est dans l'assemblage d'une infinité de nuances délicates, en poésie, en éloquence, en déclamation, en peinture ; & la plus légère dissonance en tout genre, est sentie aujourd'hui par les connaisseurs ; & voilà peut-être pourquoi l'on trouve si peu de grands artistes, c'est que les défauts sont mieux sentis qu'autrefois. C'est faire votre éloge, que de vous dire ici combien les

arts sont difficiles. Si je vous parle de mon ouvrage, ce n'est que pour admirer vos talens.

Cette piéce est assez faible. Je la fis autrefois pour essayer de fléchir un père rigoureux qui ne voulait pardonner ni à son gendre, ni à sa fille, quoiqu'ils fussent très-estimables, & qu'il n'eût à leur reprocher que d'avoir fait sans son consentement un mariage que lui même aurait dû leur proposer.

L'aventure de *Zulime*, tirée de l'histoire des Maures, présentait au spectateur une princesse bien plus coupable; & *Benassar* son père, en lui pardonnant, ne devait qu'inviter davantage à la clémence ceux qui pourraient avoir à punir une faute plus graciable que celle de *Zulime*.

Malheureusement la piéce paraît avoir quelque ressemblance avec *Bajazet*; & pour comble de malheur, elle n'a point d'*Acomat*; mais aussi, cet *Acomat* me paraît l'effort de l'esprit humain. Je ne vois rien dans l'antiquité, ni chez les modernes, qui soit dans ce caractère, & la beauté de la diction le relève encor; pas un seul vers ou dur ou faible, pas un mot qui ne soit le mot propre; jamais de sublime hors d'œuvre, qui cesse alors d'être sublime; jamais de dissertation étrangère au sujet, toutes les convenances parfaitement observées: enfin, ce rôle me paraît d'autant plus admirable, qu'il se trouve dans la seule tragédie où l'on pouvait l'introduire, & qu'il aurait été déplacé partout ailleurs.

Le père de *Zulime* a pu ne pas déplaire, parce qu'il est le premier de cette espèce qu'on ait osé mettre sur le théatre. Un père qui a une fille



unique à punir d'un amour criminel, eſt une nouveauté qui n'eſt pas ſans intérêt : mais le rôle de *Ramire* m'a toujours paru très-faible, & c'eſt pourquoi je ne voulais plus haſarder cette piéce ſur la ſcène françaiſe. Tout n'eſt qu'amour dans cet ouvrage ; ce n'eſt pas un défaut de l'art, mais ce n'eſt pas auſſi un grand mérite. Cet amour ne péche pas contre la vraiſemblance ; il y a cent exemples de pareils aventures, & de ſemblables paſſions ; mais je voudrais que ſur le théatre l'amour fût toujours tragique. Il eſt vrai que celui de *Zulime* eſt toujours annoncé par elle-même comme une paſſion très-condamnable, mais ce n'eſt pas aſſez.

> Et que l'amour ſouvent de remords combattu,
> Paraiſſe une faibleſſe, & non une vertu.

Les autres perſonnages doivent concourir aux effets terribles que cette tragédie doit produire. La médiocrité du perſonnage de *Ramire* ſe répand ſur tout l'ouvrage. Un héros qui ne joue d'autre rôle que celui d'être aimé ou amoureux, ne peut jamais émouvoir, il ceſſe dès-lors d'être un perſonnage de tragédie : c'eſt ce qu'on peut quelquefois reprocher à *Racine*, ſi on peut reprocher quelque choſe à ce grand-homme, qui de tous nos écrivains eſt celui qui a le plus approché de la perfection dans l'élégance & la beauté continue de ſes ouvrages : c'eſt ſur-tout le grand vice de la tragédie d'*Ariane*, tragédie d'ailleurs intéreſſante, remplie des ſentimens les plus touchans & les plus naturels, & qui devient excellente quand vous la jouez.

Le malheur de preſque toutes les piéces dans leſquelles une amante eſt trahie, c'eſt qu'elles retombent toutes dans la ſituation d'*Ariane*, & ce n'eſt preſque que la même tragédie ſous des noms différens.

J'oſe croire en général, que les tragédies qui peuvent ſubſiſter ſans cette paſſion, ſont, ſans contredit, les meilleures, non-ſeulement parce qu'elles ſont beaucoup plus difficiles à faire, mais parce que le ſujet étant une fois trouvé, l'amour qu'on introduirait y paraîtrait une puérilité, au-lieu d'y être un ornement.

Figurez-vous le ridicule qu'une intrigue amoureuſe ferait dans *Athalie*, qu'un grand-prêtre fait égorger à la porte du temple; dans cet *Oreſte*, qui venge ſon père, & qui tue ſa mère; dans *Mérope*, que pour venger la mort de ſon fils lève le bras ſur ſon fils même; enfin dans la plupart des ſujets vraiment tragiques de l'antiquité. L'amour doit régner ſeul, on l'a déjà dit; il n'eſt pas fait pour la ſeconde place. Une intrigue politique dans *Ariane* ſerait auſſi déplacée qu'une intrigue amoureuſe dans le parricide d'*Oreſte*. Ne confondons point ici avec l'amour tragique, les amours de comédie & d'églogue, les déclarations, les maximes d'élégie, les galanteries de *Madrigal*; elles peuvent faire dans la jeuneſſe l'amuſement de la ſociété; mais les vraies paſſions ſont faites pour la ſcène; & perſonne n'a été ni plus digne que vous de les inſpirer, ni plus capable de les bien peindre.

ACTEURS.

BENASSAR, shérif de Trémizène.

ZULIME, ſa fille.

MOHADIR, miniſtre de Bénaſſar.

RAMIRE, eſclave eſpagnol.

ATIDE, eſclave eſpagnole.

IDAMORE, eſclave eſpagnol.

SERAME, attachée à Zulime.

Suite.

La ſcène eſt dans un château de la province de Trémizène, ſur le bord de la mer d'Afrique.



Souvenez vous de moi; mais oubliez mon crime.

ZULIME,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ZULIME, ATIDE, MOHADIR.

ZULIME (*d'une voix basse & entrecoupée, les yeux baissés, & regardant à peine Mohadir.*)

ALLEZ, laissez Zulime aux remparts d'Arzénie;
Partez; loin de vos yeux je vais cacher ma vie;
Je vais mettre à jamais dans un autre univers,
Entre mon père & moi, la barrière des mers.
Je n'ai plus de patrie, & mon destin m'entraîne.
Retournez, Mohadir, aux murs de Trémizène;
Consolez les vieux ans de mon père affligé.
Je l'outrage & je l'aime; il est assez vengé.
Puissent les justes cieux changer sa destinée!
Puisse-t-il oublier sa fille infortunée!

MOHADIR.

Qui? lui! vous oublier! grand Dieu! qu'il en est loin!

Que vous prenez, Zulime, un déplorable ſoin !
Outragez-vous ainſi le père le plus tendre,
Qui pour vous de ſon trône était prêt à deſcendre,
Qui vous laiſſant le choix de tant de ſouverains,
De ſon ſceptre avec joie aurait orné vos mains ?
Quoi, dans vous, dans ſa fille il trouve une ennemie !
Dans cet affreux deſſein ſeriez-vous affermie ?
Ah ? ne l'irritez point, revenez dans ſes bras.
Mes conſeils autrefois ne vous révoltaient pas.
Cette voix d'un vieillard, qui nourrit votre enfance,
Quelquefois de Zulime obtint plus d'indulgence.
Bénaſſar votre père eſpérait aujourd'hui
Que mes ſoins plus heureux pourraient vous rendre à lui.
A ſon cœur ulcéré que faut-il que j'annonce ?

ZULIME.

Porte-lui mes ſoupirs & mes pleurs pour réponſe :
C'eſt tout ce que je puis : & c'eſt t'en dire aſſez.

MOHADIR.

Vous pleurez ! vous, Zulime ! & vous le trahiſſez ?

ZULIME.

Je ne le trahis point. Le deſtin qui l'outrage,
Aux cruels Turcomans livrait ſon héritage.
Par ces brigands nouveaux preſſé de toutes parts,
De Trémizène en cendre il quitta les remparts :
Et quel que ſoit l'objet du ſoin qui me dévore,
J'ai ſuivi ſon exemple.

MOHADIR.

Hélas ! ſuivez-le encore.
Il revient, revenez, diſſipez tant d'ennuis :
Rempliſſez vos devoirs, croyez-moi.

ZULIME.

Je ne puis.

MOHADIR.

Vous le pouvez. Sachez que nos triſtes rivages
Ont vu fuir à la fin nos deſtructeurs ſauvages ;
Diſperſés, affaiblis, & laſſés déſormais
Des maux qu'ils ont ſoufferts, & des maux qu'ils ont faits.
Trémizène renaît, & va revoir ſon maître.
Sans ſa fille, ſans vous, le verrons-nous paraître ?
Vous avez dans ce fort entraîné ſes ſoldats.
Des eſclaves d'Europe accompagnent vos pas.
Ces chrétiens, ces captifs, le prix de ſon courage,
Dont jadis la victoire avait fait ſon partage,
Ont arraché Zulime à ſes bras paternels.
Avec qui fuyez-vous ?

ZULIME.

Ah reproches cruels !
Arrêtez, Mohadir.

MOHADIR.

Non, je ne puis me taire ;
Le reproche eſt trop juſte, & vous m'êtes trop chère.
Non, je ne puis penſer, ſans honte & ſans horreur,
Que l'eſclave Ramire a fait votre malheur

ZULIME.

Ramire eſclave !

MOHADIR.

Il l'eſt, il était fait pour l'être :
Il naquit dans nos fers ; Bénaſſar eſt ſon maître.
N'eſt-il pas deſcendu de ces Goths odieux,
Dans leurs propres foyers vaincus par nos aïeux ?

Son père à Trémizène eſt mort dans l'eſclavage,
Et la bonté d'un maître eſt ſon ſeul héritage.

ZULIME.

Ramire eſclave! lui?

MOHADIR.

C'eſt un titre qui rend
Notre affront plus ſenſible, & ſon crime plus grand.
Quoi donc, un eſpagnol ici commande en maître!
A peine devant vous m'a-t-on laiſſé paraître.
A peine j'ai percé la foule des ſoldats,
Qui veillent à ſa garde, & qui ſuivent vos pas.
Vous pleurez malgré vous: la nature outragée,
Déchire en s'indignant votre ame partagée.
A vos juſtes remords n'oſez-vous vous livrer?
Quand on pleure ſa faute, on va la réparer.

ATIDE.

Reſpectez plus ſes pleurs, & calmez votre zèle:
Il ne m'appartient pas de répondre pour elle.
Mais je ſuis dans le rang de ces infortunés
Qu'un maître redemande, & que vous condamnez.
Je fus comme eux eſclave; & de leur innocence
Peut-être il m'appartient de prendre la défenſe.
Oui, Ramire a d'un maître éprouvé les bienfaits;
Mais vous lui devez plus qu'il ne vous dût jamais.
C'eſt Ramire, c'eſt lui, dont l'étonnant courage,
Dans vos murs pris d'aſſaut, & fumans de carnage,
Délivra votre émir, & lui donna le tems
De dérober ſa tête au fer des Turcomans.
C'eſt lui qui comme un dieu veillant ſur ſa famille,
Ayant ſauvé le père a défendu la fille.

C'eſt

C'eſt par ſes ſeuls exploits, enfin, que vous vivez.
Quel prix a-t-il reçu ? ſeigneur, vous le ſavez.
Loin des murs tout ſanglans de ſa ville alarmée,
Bénaſſar avec peine aſſemblait une armée;
Et quand vos citoyens, par nos ſoins reſpirans,
A quelque ombre de paix ont porté vos tyrans,
Ces Turcs impérieux, qu'aucun devoir n'arrête,
De Ramire & des ſiens ont demandé la tête;
Et de votre divan la baſſe cruauté
Souſcrivait en tremblant à cet affreux traité.
De Zulime pour nous la bonté généreuſe
Vous épargna du moins une paix ſi honteuſe.
Elle acquitte envers nous ce que vous nous devez.
N'inſultez point ici ceux qui vous ont ſauvés.
Reſpectez plus Ramire, & ſes guerriers ſi braves;
Ils ſont vos défenſeurs, & non plus vos eſclaves.

MOHADIR *à Zulime.*

Votre ſecret, Zulime, eſt enfin révélé:
Ainſi donc par ſa voix votre cœur a parlé ?

ZULIME.

Oui, je l'avoue.

MOHADIR.

Ah Dieu !

ZULIME.

Coupable, mais ſincère,
Je ne peux vous tromper.... tel eſt mon caractère.

MOHADIR.

Vous voulez donc charger d'un affront ſi nouveau
Un père infortuné qui touche à ſon tombeau ?

ZULIME.

Vous me faites frémir.

MOHADIR.

Repentez-vous, Zulime;
Croyez-moi, votre cœur n'eſt point né pour le crime.

ZULIME.

Je me repens en vain; tout va ſe déclarer;
Il eſt des attentas qu'on ne peut réparer.
Il ne m'appartient pas de ſoutenir ſa vue.
J'emporte en le quittant le remords qui me tue.
Allez. Votre préſence en ces funeſtes lieux
Augmente ma douleur, & bleſſe trop mes yeux.
Mohadir.... ah! partez.

MOHADIR.

Hélas, je vais peut-être
Porter les derniers coups au ſein qui vous fit naître.

SCENE II.

ZULIME, ATIDE.

ZULIME.

AH! je ſuccombe, Atide; & ce cœur déſolé
Ne ſoutient plus le poids dont il eſt accablé.
Vous voyez ce que j'aime, & ce que je redoute,
Une patrie, un père; Atide! ah qu'il en coûte!
Que de retours ſur moi! que de triſtes efforts!
Je n'ai dans mon amour ſenti que des remords.
D'un père infortuné vous concevez l'injure;
Il eſt affreux pour moi d'offenſer la nature.

Mais Ramire expirait, vous étiez en danger.
Eſt-ce un crime, après tout, que de vous protéger ?
Je dois tout à Ramire : il a ſauvé ma vie.
A ce départ enfin vous m'avez enhardie.
Vos périls, vos vertus, vos amis malheureux,
Tant de motifs puiſſans, & l'amour avec eux,
L'amour qui me conduit; hélas, ſi l'on m'accuſe,
Voilà tous mes forfaits; mais voilà mon excuſe.
Je tremble cependant; de pleurs toujours noyés,
De l'abyme où je ſuis mes yeux ſont effrayés.

ATIDE.

Hélas ! Ramire.... & moi, nous vous devons la vie;
Vous rendez un héros, un prince à ſa patrie;
Le ciel peut-il haïr un ſoin ſi généreux ?
Arrachez votre amant à ces bords dangereux.
Ma vie eſt peu de choſe : & je ne ſuis encore
Qu'une eſclave tremblante en des lieux que j'abhorre.
Quoique d'aſſez grands rois mes aïeux ſoient iſſus,
Tout ce que vous quittez eſt encor au-deſſus.
J'étais votre captive, & vous ma protectrice;
Je ne pouvais prétendre à ce grand ſacrifice.
Mais Ramire ... un héros du ciel abandonné,
Lui qui de Bénaſſar eſclave infortuné,
A prodigué ſon ſang pour Bénaſſar lui-même;
Enfin, que vous aimez.

ZULIME.

Atide, ſi je l'aime ?
C'eſt toi qui découvris dans mes eſprits troublés,
De mon ſecret penchant les traits mal démêlés.
C'eſt toi qui les nourris, chère Atide; & peut-être,

En me parlant de lui c'eſt toi qui les fis naître.
C'eſt toi qui commenças ma téméraire amour ;
Ramire a fait le reſte, en me ſauvant le jour.
J'ai cru fuir nos tyrans, & j'ai ſuivi Ramire.
J'abandonne pour lui, parens, peuples, empire ;
Et frémiſſant encor de ſes périls paſſés,
J'ai craint dans mon amour de n'en point faire aſſez.
Cependant, loin de moi ſe peut-il qu'il s'arrête ?
Quoi ! Ramire aujourd'hui trop sûr de ſa conquête,
Ne prévient point mes pas, ne vient point conſoler
Ce cœur trop aſſervi que lui ſeul peut troubler !

ATIDE.

Eh ! ne voyez-vous pas avec quelle prudence
De l'envoyé d'un père il fuyait la préſence ?

ZULIME.

J'ai tort, je te l'avoue ; il a dû s'écarter ;
Mais pourquoi ſi long-tems ?

ATIDE.

A ne vous point flatter,
Tant d'amour, tant de crainte & de délicateſſe
Conviennent mal, peut-être, au péril qui nous preſſe ;
Un moment peut nous perdre, & nous ravir le prix
De tant d'heureux travaux par l'amour entrepris ;
Entre cet océan, ces rochers & l'armée,
Ce jour, ce même jour, peut vous voir enfermée.
Trop d'amour vous égare ; & les cœurs ſi troublés
Sur leurs vrais intérêts ſont toujours aveuglés.

ZULIME.

Non, ſur mes intérêts c'eſt l'amour qni m'éclaire ;
Ramire va preſſer ce départ néceſſaire.

L'ordre dépend de lui ; tout eſt entre ſes mains.
Souverain de mon ame, il l'eſt de mes deſtins.
Que fait-il ? eſt-ce vous ? eſt-ce moi qu'il évite ?

ATIDE.

Le voici.... Ciel ! témoin du trouble qui m'agite,
Ciel ! renferme à jamais dans ce ſein malheureux,
Le funeſte ſecret qui nous perdrait tous deux.

SCENE III.

ZULIME, ATIDE, RAMIRE.

RAMIRE.

Madame, enfin des cieux la clémence ſuprême
Semble en notre défenſe agir comme vous-même ;
Et les mers & les vents ſecondant vos bontés,
Vont nous conduire aux bords ſi long-tems ſouhaités.
Valence de ma race autrefois l'héritage,
A vos pieds plus qu'aux miens portera ſon hommage.
Madame, Atide & moi libres par vos ſecours,
Nous ſommes vos ſujets, nous le ſerons toujours.
Quoi ! vos yeux à ma voix répondent par des larmes !

ZULIME.

Et pouvez-vous penſer que je ſois ſans alarmes ?
L'amour veut que je parte, il lui faut obéir.
Vous ſavez qui je quitte, & qui j'ai pu trahir.
J'ai mis entre vos mains, ma fortune, ma vie,
Ma gloire encor plus chère, & que je ſacrifie.
Je dépends de vous ſeul.... Ah prince ! avant ce jour

Plus d'un cœur a gémi d'écouter trop d'amour ;
Plus d'une amante hélas ! cruellement séduite
A pleuré vainement sa faiblesse & sa fuite.

RAMIRE.

Je ne condamne point de si justes terreurs.
Vous faites tout pour nous ; oui, madame, & nos cœurs
N'ont pour vous rassurer dans votre défiance,
Qu'un hommage inutile, & beaucoup d'espérance.
Esclave auprès de vous, mes yeux à peine ouverts
Ont connu vos grandeurs, ma misère, & des fers ;
Mais j'atteste le dieu qui soutient mon courage,
Et qui donne à son gré l'empire & l'esclavage,
Que ma reconnaissance & mes engagemens...

ZULIME.

Pour me prouver vos feux vous faut-il des sermens ?
En ai-je demandé, quand cette main tremblante
A détourné la mort à vos regards présente ?
Si mon ame aux frayeurs se peut abandonner,
Je ne crains que mon sort, puis-je vous soupçonner ?
Ah ! les sermens sont faits pour un cœur qui peut feindre.
Si j'en avais besoin, nous serions trop à plaindre.

RAMIRE.

Que mes jours immolés à votre sureté....

ZULIME.

Conservez-les, cher prince, ils m'ont assez coûté.
Peut-être que je suis trop faible & trop sensible ;
Mais enfin, tout m'alarme en ce séjour horrible.
Vous-même devant moi, triste, sombre, égaré,
Vous ressentez le trouble où mon cœur est livré.

ATIDE.

Vous vous faites tous deux une pénible étude
De nourrir vos chagrins & votre inquiétude.
Dérobez-vous, madame, aux peuples irrités,
Qui pourſuivent ſur nous l'excès de vos bontés.
Ce palais eſt peut-être un rempart inutile ;
Le vaiſſeau vous attend, Valence eſt votre aſile.
Calmez de vos chagrins l'importune douleur.
Vous avez tant de droits ſur nous . . . & ſur ſon cœur !
Vous condamnez ſans doute une crainte odieuſe.
Votre amant vous doit tout ; vous êtes trop heureuſe !

ZULIME.

Je dois l'être, & l'hymen qui va nous engager....

SCENE IV.

ZULIME, ATIDE, RAMIRE, IDAMORE,

IDAMORE.

DANS ce moment, madame, on vient vous aſſiéger.

ATIDE.

Ciel !

IDAMORE.

On entend de loin la trompette guerrière ;
On voit des tourbillons de flamme, de pouſſière ;
D'étendarts menaçans les champs ſont inondés.
Le peu de nos amis dont nos murs ſont gardés,
Sur ces bords eſcarpés qu'a formé la nature,
Et qui de ce palais entourent la ſtructure,
En défendront l'approche, & feront glorieux

De chercher un trépas honoré par vos yeux.

RAMIRE.

Dans ce malheur pressant je goûte quelque joie.
Eh bien, pour vous servir le ciel m'ouvre une voie.
De vos peuples unis je brave le courroux.
J'ai combattu pour eux, je combattrai pour vous.
Pour mériter vos soins je peux tout entreprendre,
Et mon sort en tout tems sera de vous défendre.

ZULIME.

Que dis-tu? contre un père! arrête, épargne-moi.
L'amour n'entraîne-t-il que le crime après soi?
Tombe sur moi des cieux l'éternelle colère,
Plutôt que mon amant ose attaquer mon père!
Avant que ses soldats environnent nos tours,
Les flots nous ouvriront un plus juste secours.
Mon séjour en ces lieux me rendrait trop coupable.
D'un père courroucé fuyons l'œil respectable.
Je vais hâter ma fuite, & j'y cours de ce pas.

RAMIRE (*à Atide.*)

Moi je vais fuir la honte & hâter mon trépas.

SCENE V.

RAMIRE, ATIDE.

ATIDE.

VOUS n'irez point sans moi: non, cruel que vous êtes,
Je ne souffrirai point vos fureurs indiscretes.
Cher objet de ma crainte, arbitre de mon sort,
Cher époux, commencez par me donner la mort.

Au nom des nœuds ſecrets qu'à ſon heure dernière
De ſes mourantes mains vient de former mon père,
De ces nœuds dangereux dont nous avons promis
De dérober l'étreinte à des yeux ennemis,
Songez aux droits ſacrés que j'ai ſur votre vie ;
Songez qu'elle eſt à moi, qu'elle eſt à la patrie,
Que Valence dans vous redemande un vengeur.
Allez la délivrer de l'Arabe oppreſſeur.
Quittez ſans plus tarder cette rive fatale ;
Partez, vivez, régnez, fut-ce avec ma rivale.

RAMIRE.

Non, déſormais ma vie eſt un tiſſu d'horreurs.
Je rougis de moi-même, & ſur-tout de vos pleurs.
Je ſuis né vertueux, j'ai voulu toujours l'être.
Voulez-vous me changer ? chéririez-vous un traître ?
J'ai ſubi l'eſclavage, & ſon poids rigoureux,
Le fardeau de la feinte eſt cent fois plus affreux.
J'ai connu tous les maux, la vertu les ſurmonte ;
Mais quel cœur généreux peut ſupporter la honte ?
Quel ſupplice effroyable, alors qu'il faut tromper,
Et que tout mon ſecret eſt prêt à m'échapper,

ATIDE.

Eh bien, allez, parlez, armez ſa jalouſie,
J'y conſens ; mais, cruel, n'expoſez que ma vie ;
N'immolez que l'objet pour qui vous rougiſſez,
Qui vous forçait à feindre, & que vous haïſſez.

RAMIRE.

Je vous adore, Atide ; & l'amour qui m'enflamme
Ferme à tout autre objet tout accès dans mon ame.
Mais plus je vous adore, & plus je dois rougir

De fuir avec Zulime afin de la trahir.
Je ſuis bien malheureux ſi votre jalouſie
Joint ſes poiſons nouveaux aux horreurs de ma vie,
Entouré de forfaits & d'infidélités,
Je les commets pour vous, & vous ſeule en doutez.
Ah ! mon crime eſt trop vrai, trop affreux envers elle ;
Ce cœur eſt un perfide, & c'eſt pour vous, cruelle !

ATIDE.

Non, il eſt généreux, le mien n'eſt point jaloux ;
La fraude & les ſoupçons ne ſont point faits pour vous.
Zulime en écoutant ſon amour malheureuſe,
N'a point reçu de vous de promeſſe trompeuſe.
Idamore a parlé : ſure de ſes appas,
Elle a cru des diſcours que vous ne dictiez pas.
Eh ! peut-on s'étonner que vous ayez ſu plaire ?
Peut-on vous reprocher ce charme involontaire,
Qui vous ſoumit un cœur prompt à ſe déſarmer ?
Ah ! le mien m'eſt témoin que l'on doit vous aimer.

RAMIRE.

Eh pourquoi profanant de ſi ſaintes tendreſſes,
De Zulime abuſée enhardir les faibleſſes ?
Pourquoi déshonorant votre amant, votre époux,
Promettre à d'autres yeux un cœur qui n'eſt qu'à vous ?
Dans quel piége Idamore a conduit l'innocence !
Des bienfaits de Zulime affreuſe récompenſe !
Ah ! cruelle, à quel prix le jour m'eſt conſervé !

ATIDE.

Eh bien, puniſſez-moi de vous avoir ſauvé.
Idamore, il eſt vrai, n'eſt pas le ſeul coupable.
J'ai parlé comme lui, comme lui condamnable,

J'engageai trop Ramire, & ſans le conſulter.
Je n'y ſurvivrai pas, vous n'en pouvez douter.
Je ſens qu'à vos vertus je faiſais trop d'injure.
Je vous épargnerai la honte d'un parjure.
Vivez, il me ſuffit... Ciel! quel tumulte affreux!

RAMIRE.

Il m'annonce un combat moins grand, moins douloureux;
Le ciel m'y peut au moins accorder quelque gloire;
J'y vole...

ATIDE.

Je vous ſuis, la chûte ou la victoire,
Les fers ou le trépas, je ſais tout partager.
Puis-je être loin de vous? vous êtes en danger.

RAMIRE.

Ah! ne laiſſez qu'à moi le deſtin qui m'opprime.
Chère épouſe, craignez....

ATIDE.

Je ne crains que Zulime.

Fin du premier acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

RAMIRE, IDAMORE.

IDAMORE.

OUI, dieu même est pour nous ; oui ce dieu de la guerre
Nous appelle sur l'onde & désarme la terre.
Vous voyez les sujets du triste Bénassar
Suspendre leurs fureurs au pied de ce rempart ;
Ils ont quitté ces traits, ces funestes machines,
Qui des murs d'Arzénie apportaient les ruines ;
Tout ce grand appareil, qui dans quelques momens
Pouvait de ce palais briser les fondemens.
Cependant l'heure approche où la mer favorable
Va quitter avec nous ce rivage effroyable.
Seigneur, au nom d'Atide, au nom de nos malheurs,
Et de tant de périls, & de tant de douleurs,
Par le salut public devant qui tout s'efface,
Par ce premier devoir des rois de notre race,
Ne songez qu'à partir ; & ne rougissez pas
Des bontés de Zulime & de ses attentats :
Ne fuyez point les dons de sa main bienfaisante,
Envers les siens coupable, envers nous innocente.
Entouré d'ennemis dans ce séjour d'horreur,
Craignez....

RAMIRE.

Mes ennemis ſont au fond de mon cœur.
Atide l'a voulu ; c'eſt aſſez, Idamore.

IDAMORE.

Comment ! quel repentir peut vous troubler encore ?
Qui vous retient ?

RAMIRE.

L'honneur.... crois-tu qu'il ſoit permis
D'être injuſte, infidele, & traître à ſes amis ?

IDAMORE.

Non, ſans doute, ſeigneur, & ce crime eſt infame.

RAMIRE.

Eſt-il donc plus permis de trahir une femme ?
De la conduire au piége & de l'abandonner ?

IDAMORE.

Un plus grand intérêt doit vous déterminer.
Voudriez-vous livrer à l'horreur des ſupplices
Ceux qui vous ont voué leur vie & leurs ſervices ?
Entre Zulime & nous il eſt tems de choiſir.

RAMIRE.

Eh bien, qui de vous tous me faut-il donc trahir ?
Faut-il que malgré nous il ſoit des conjonctures
Où le cœur égaré flotte entre les parjures ?
Où la vertu ſans force & prête à ſuccomber,
Ne voit que des écueils, & tremble d'y tomber ?
Tu ſais ce que pour nous Zulime a daigné faire ;
Elle renonce à tout, à ſon trône, à ſon père,
A ſa gloire, en un mot ; il faut en convenir.
Armé de ſes bienfaits, moi j'irais l'en punir !
C'eſt trop rougir de moi : plains ma douleur mortelle.

IDAMORE.

Rougiſſez de tarder, Valence vous appelle ;
Les momens ſont bien chers, & ſi vous héſitez ...

RAMIRE.

Non, je vais m'expliquer, & lui dire....

IDAMORE.

Arrêtez ;
Gardez-vous d'arracher un voile néceſſaire.
Laiſſez-lui ſon erreur, cette erreur eſt trop chère.
Pour entraîner Zulime à ſes égaremens
Vous n'employates point l'art trompeur des amans,
Senſibles, généreuſe, & ſans expérience,
Elle a cru n'écouter que la reconnaiſſance ;
Elle ne ſavait pas qu'elle écoutait l'amour.
Tous vos ſoins empreſſés la perdaient ſans retour.
Dans ſon illuſion nous l'avons confirmée.
Enfin elle vous aime ; elle ſe croit aimée.
De quel jour odieux ſes yeux ſeraient frappés !
Il n'eſt de malheureux que les cœurs détrompés.
Réſervez pour un tems plus ſûr & plus tranquille,
De ces droits délicats l'examen difficile.
Lorſque vous ſerez roi, jugez & décidez ;
Ici Zulime règne, & vous en dépendez.

RAMIRE.

Je dépends de l'honneur, votre diſcours m'offenſe.
Je crains l'ingratitude, & non pas ſa vengeance.
Quoi qu'il puiſſe arriver, un cœur tel que le mien
Lui tiendra ſa parole, ou ne promettra rien.

IDAMORE.

Tremblez donc ; ſon amour peut ſe tourner en rage.

Atide de ſon ſang peut payer cet outrage.

RAMIRE.

Cher Idamore, au bruit de ſon moindre danger,
De ces lieux ennemis va, cours la dégager.
Sois sûr que de Zulime arrêtant la pourſuite,
Avant que d'expirer, j'aſſurerai ſa fuite.

IDAMORE.

Vous vous connaiſſez mal en ces extrêmités;
Atide & vos amis mourront à vos côtés.
Mais non; votre prudence, & la faveur céleſte,
Ne nous annoncent point une fin ſi funeſte.
Zulime eſt encor loin de vouloir ſe venger;
Peut-elle craindre, hélas! qu'on la veuille outrager?
Son ame toute entière à ſon eſpoir livrée,
Aveugle en ſes bontés, & d'amour enivrée,
Goûte d'un calme heureux le dangereux ſommeil....

RAMIRE.

Que je crains le moment de ſon affreux réveil!

IDAMORE.

Cachez donc à ſes yeux la vérité cruelle,
Au nom de la patrie... On approche, c'eſt elle.

RAMIRE.

Va cour après Atide, & reviens m'avertir
Si les mers & les vents m'ordonnent de partir.



SCENE II.

ZULIME, RAMIRE, SERAME.

ZULIME.

OUI, nous touchons, Ramire, à ce moment profpère
Qui met en fureté cette tête fi chère.
En vain nos ennemis (car j'ofe ainfi nommer,
Qui voudrait défunir deux cœurs nés pour s'aimer,)
En vain tous ces guerriers, ces peuples que j'offenfe,
De mon malheureux père ont armé la vengeance.
Profitons des inftans qui nous font accordés;
L'amour nous conduira, puis qu'il nous a gardés;
Et je puis dès demain rendre à votre patrie
Ce dépôt précieux qu'à moi feule il confie.
Il ne me refte plus qu'à m'attacher à vous,
Par les nœuds éternels & de femme & d'époux.
Grace à ces noms fi faints, ma tendreffe épurée
En eft plus refpectable, & non plus affurée.
Le père, les amis que j'ofe abandonner,
Le ciel, tout l'univers doivent me pardonner,
Si de tant de héros la déplorable fille
Pour un époux fi cher oublia fa famille.
Prenons donc à témoin ce Dieu de l'univers,
Que nous fervons tous deux par des cultes divers;
Atteftons cet auteur de l'amour qui nous lie;
Non que votre grande ame à la mienne eft unie,
Nos cœurs n'ont pas befoin de ces vœux folemnels;
Mais que bientôt, feigneur, aux pieds de vos autels

Vos

Vos peuples béniront, dans la même journée,
Et votre heureux retour, & ce grand hyménée.
Mettons près des humains ma gloire en sureté;
Du Dieu qui nous entend méritons la bonté;
Et cessons de mêler, par trop de prévoyance,
Le poison de la crainte à la douce espérance.

RAMIRE.

Ah! vous percez un cœur destiné désormais
A d'éternels tourmens, plus grands que vos bienfaits.

ZULIME.

Eh qui peut vous troubler, quand vous m'avez su plaire?
Les chagrins sont pour moi: la douleur de mon père,
Sa vertu, cet opprobre à ma fuite attaché,
Voilà les déplaisirs dont mon cœur est touché.
Mais, vous qui retrouvez un sceptre, une couronne,
Vos parens, vos amis, tout ce que j'abandonne,
Qui de votre bonheur n'avez point à rougir;
Vous qui m'aimez enfin....

RAMIRE.

Pourrais-je vous trahir?
Non, je ne puis.

ZULIME.

Hélas! je vous en crois sans peine.
Vous sauvates mes jours, je brisai votre chaîne.
Je vois en vous, Ramire, un vengeur, un époux.
Vos bienfaits & les miens, tout me répond de vous.

RAMIRE.

Sous un ciel inconnu le destin vous envoie.

ZULIME.

Je le sais, je le veux, je le cherche avec joie;

C'eſt vous qui m'y guidez.

RAMIRE.

C'eſt à vous de juger.
Qu'on a tout à ſouffrir chez un peuple étranger ;
Coutumes, préjugés, mœurs, contraintes nouvelles,
Abus devenus droits, & loix ſouvent cruelles.

ZULIME.

Qu'importe à notre amour, ou leurs mœurs ou leurs droits ?
Votre peuple eſt le mien, vos loix ſeront mes loix.
J'en ai quitté pour vous, hélas! de plus ſacrées ;
Et qu'ai-je à redouter des mœurs de vos contrées ?
Quels ſont donc les humains qui peuplent vos états ?
Ont-ils fait quelques loix pour former des ingrats ?

RAMIRE.

Je ſuis loin d'être ingrat, non, mon cœur ne peut l'être.

ZULIME.

Sans doute....

RAMIRE.

Mais en moi vous ne verriez qu'un traître,
Si tout prêt à partir je cachais à vos yeux
Un obſtacle fatal oppoſé par les cieux.

ZULIME.

Un obſtacle!

RAMIRE.

Une loi formidable, éternelle.

ZULIME.

Vous m'arrachez le cœur; achevez, quelle eſt-elle ?

RAMIRE.

C'eſt la religion .... Je ſais qu'en vos climats;

Où vingt peuples mêlés ont changé tant d'états,
L'hymen unit ſouvent ceux que leur loi diviſe.
En Eſpagne autrefois cette iudulgence admiſe ;
Déſormais parmi nous eſt un crime odieux ;
La loi dépend toujours & des tems & des lieux.
Mon ſang dans mes états m'appelle au rang ſuprême,
Mais il eſt un pouvoir au-deſſus de moi-même.

ZULIME.

Je t'entends, cher Ramir, il faut t'ouvrir mon cœur.
Pour ma religion j'ai connu ton horreur ;
J'en ai ſouvent gémi ; mais s'il ne faut rien taire,
A mon ame en ſecret tu la rendis moins chère.
Soit erreur ou raiſon, ſoit ou crime ou devoir,
Soit du plus tendre amour l'invincible pouvoir,
(Puiſſe le juſte ciel excuſer mes faibleſſes !)
Du ſang en ta faveur j'ai bravé les tendreſſes ;
Je pourrai t'immoler, par de plus grands efforts,
Ce culte mal connu de ce ſang dont je ſors.
Puis qu'il t'eſt odieux, il doit un jour me l'être.
Fidele à mon époux, & ſoumiſe à mon maître,
J'attendrai tout du tems & d'un ſi cher lien.
Mon cœur ſervirait-il d'autre dieu que le tien ?
Je vois couler tes pleurs : tant de ſoin, tant de flamme,
Tant d'abandonnement ont pénétré ton ame.
Adreſſons l'un & l'autre au dieu de tes autels
Ces pleurs que l'amour verſe, & ces vœux ſolemnels.
Qu'Atide y ſoit préſente ; elle approche ; elle m'aime ;
Que ſon amitié tendre ajoute à l'amour même.
Atide !

RAMIRE.
C'en eſt trop ; & mon cœur déchiré....

SCENE III.

ZULIME, RAMIRE, ATIDE.

ATIDE.
Madame, dans ces murs votre père eſt entré.

ZULIME.
Mon père !

RAMIRE.
Lui !

ZULIME.
Grands dieux !

ATIDE.
Sans ſoldats, ſans eſcorte,
Sa voix de ce palais s'eſt fait ouvrir la porte.
A l'aſpect de ſes pleurs & de ſes cheveux blancs,
De ce front couronné reſpecté ſi long-tems,
Vos gardes interdits baiſſant pour lui les armes,
N'ont pas cru vous trahir en partageant ſes larmes.
Il approche, il vous cherche.

ZULIME.
O mon père, ô mon roi !
Devoir, nature, amour, qu'exigez-vous de moi ?

ATIDE.
Il va, n'en doutez point, demander notre vie.

RAMIRE.
Donnez-lui tout mon ſang, je vous le ſacrifie ;

Mais conservez du moins....

ZULIME.

Dans l'état où je suis,
Pouvez-vous bien, cruel, irriter mes ennuis,
Tombent, tombent sur moi, les traits de sa vengeance!
Allez, Atide & vous, évitez sa présence.
C'est le premier moment où je puis souhaiter
De me voir sans Ramire & de vous éviter.
Allez, trop digne époux de la triste Zulime,
Ce titre si sacré me laisse au moins sans crime.

ATIDE.

Qu'entends-je? son époux?

RAMIRE.

On vient, suivez mes pas;
Plaignez mon sort, Atide, & ne m'accusez pas;

SCENE IV.

ZULIME, BENASSAR.

ZULIME.

LE voici, je frissonne, & mes yeux s'obscurcissent.
Terre, que devant lui tes gouffres m'engloutissent.
Sérame, soutiens-moi.

BENASSAR.

C'est elle.

ZULIME.

O désespoir!

BENASSAR.

Tu détournes les yeux, & tu crains de me voir.

ZULIME.

Je me meurs ! Ah mon père !

BENASSAR.

O toi, qui fus ma fille,
Cher eſpoir autrefois de ma triſte famille,
Toi qui dans mes chagrins étais mon ſeul recours,
Tu ne me connais plus ?

ZULIME (*à genoux.*)

Je vous connais toujours ;
Je tombe en frémiſſant à ces pieds que j'embraſſe,
Je les baigne de pleurs, & je n'ai point l'audace
De lever juſqu'à vous un regard criminel,
Qui ferait trop rougir votre front paternel.

BENASSAR.

Sais-tu quelle eſt l'horreur dont ton crime m'accable ?

ZULIME.

Je ſais trop qu'à vos yeux il eſt inexcuſable.

BENASSAR.

J'aurais pu te punir, j'aurais pu dans ces tours
Enſevelir ma honte & tes coupables jours.

ZULIME.

Votre colère eſt juſte, & je l'ai méritée.

BENASSAR.

Tu vois trop que mon cœur ne l'a point écoutée.
Lève-toi ; ta douleur commence à m'attendrir,
(*Elle ſe relève.*)
Et le cœur de ton père attend ton repentir.
Tu ſais ſi dans ce cœur trop indulgent, trop tendre,
Les cris de la nature ont ſu ſe faire entendre.
Je vivais dans toi ſeule ; & juſques à ce jour,

Jamais père à ſon ſang n'a marqué tant d'amour.
Tu ſais ſi j'attendais qu'au bout de ma carrière
Ma bouche en expirant nommât mon héritière,
Et cédât malgré moi, par des ſoins ſuperflus,
Ce qui dans ces momens ne nous appartient plus.
Je n'ai que trop vécu, ma prodigue tendreſſe
Prévenait par ſes dons ma caduque vieilleſſe.
Je te donnais pour dot, en engageant ta foi,
Ces tréſors, ces états, que je quittais pour toi;
Et tu pouvais choiſir entre les plus grands princes,
Qui des bords Syriens gouvernent les provinces;
Et c'eſt dans ces momens que fuyant de mes bras,
Toi ſeule à la révolte excite mes ſoldats,
M'arraches mes ſujets, m'enlèves mes eſclaves,
Outrages mes vieux ans, m'abandonnes, me braves.
Quel démon t'a conduite à cet excès d'horreur?
Quel monſtre a corrompu les vertus de ton cœur?
Veux-tu ravir un rang que je te ſacrifie?
Veux-tu me dépouiller de ce reſte de vie?
Ah Zulime! ah mon ſang! par tant de cruauté
Veux-tu punir ainſi l'excès de ma bonté?

ZULIME.

Seigneur, mon ſouverain, j'oſe dire, mon père,
Je vous aime encor plus que je ne vous fus chère.
Régnez, vivez heureux, ne vous conſumez plus
Pour cette criminelle en regrets ſuperflus.
De mon aveuglement moi-même épouvantée,
Expirant des regrets dont je ſuis tourmentée,
Et de votre tendreſſe, & de votre courroux,
Je pleure ici mon crime à vos ſacrés genoux;

Mais ce crime si cher a sur moi trop d'empire;
Vous n'avez plus de fille, & je suis à Ramire.

BENASSAR.

Que dis-tu? malheureuse! opprobre de mon sort!
Quoi, tu joins tant de honte à l'horreur de ma mort!
Qui? Ramire! un captif! Ramire t'a séduite!
Un barbare t'enlève, & te force à la fuite!
Non, dans ton cœur séduit, d'un fol amour atteint,
Tout l'honneur de mon sang n'est pas encor éteint.
Tu ne souilleras point d'une tache si noire
La race des héros, ma vieillesse & ma gloire.
Quelle honte, grand dieu, suivrait un sort si beau!
Veux-tu déshonorer ma vie & mon tombeau?
De mes folles bontés quel horrible salaire!
Ma fille, un suborneur est-il donc plus qu'un père?
Repens-toi, suis mes pas, viens sans plus m'outrager.

ZULIME.

Je voudrais obéir; mon sort ne peut changer.
Approuvée en Europe, en vos climats flétrie,
Il n'est plus de retour pour moi dans ma patrie.
Mais si le nom d'esclave aigrit votre courroux,
Songez que cet esclave a combattu pour vous,
Qu'il vous a délivré d'une main ennemie,
Que vos persécuteurs ont demandé sa vie,
Que j'acquitte envers lui ce que vous lui devez,
Qu'à d'assez grands honneurs ses jours sont réservés;
Qu'il est du sang des rois; & qu'un héros pour gendre,
Un prince vertueux....

BENASSAR.

Je ne veux plus t'entendre,

Barbare ! que les cieux partagent ma douleur !
Que ton indigne amant ſoit un jour mon vengeur !
Il le ſera ſans doute, & j'en reçois l'augure :
Tous les enlévemens ſont ſuivis du parjure.
Puiſſe la perfidie & la diviſion
Etre le digne fruit d'une telle union !
J'eſpère que le ciel ſenſible à mon outrage
Accourcira bientôt dans les pleurs, dans la rage,
Les jours infortunés que ma bouche a maudits,
Et qu'on te trahira, comme tu me trahis.
Coupable de ma mort qu'ici tu me prépares,
Lâche, tu périras par des mains plus barbares.
Je le demande aux cieux ; perfide, tu mourras
Aux pieds de ton amant, qui ne te plaindra pas.
Mais avant de combler ſon opprobre & ſa rage,
Avant que le cruel t'arrache à ce rivage,
J'y cours ; & nous verrons ſi tes lâches ſoldats
Seront aſſez hardis pour l'ôter de mes bras ;
Et ſi pour ſe ranger ſous les drapeaux d'un traître,
Ils fouleront aux pieds & ton père, & leur maître.

SCENE V.

ZULIME, SERAME.

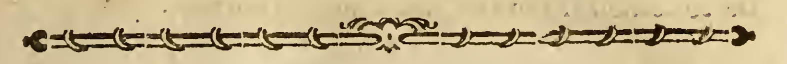
ZULIME.

SEIGNEUR.... Ah cher auteur de mes coupables jours !
Voilà quel eſt le fruit de mes triſtes amours !
Dieu qui l'as entendu, Dieu puiſſant que j'irrite,

Aurais-tu confirmé l'arrêt que je mérite ?
La mort & les enfers paraiſſent devant moi.
Ramire, avec plaiſir j'y deſcendrais pour toi.
Tu me plaindras ſans doute.... Ah paſſion funeſte !
Quoi ! les larmes d'un père, & le courroux céleſte,
Les malédictions prêtes à m'accabler,
Tout irrite les feux dont je me ſens brûler !
Dieu, je me livre à toi ; ſi tu veux que j'expire,
Frappe ; mais réponds-moi des larmes de Ramire.

Fin du ſecond acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ZULIME, ATIDE.

ZULIME.

HELAS ! vous n'aimez point : vous ne concevez pas
Tous ces ſoulèvemens, ces craintes, ces combats,
Ce reflux orageux du remords & du crime.
Que je me hais ! j'outrage un père magnanime,
Un père qui m'eſt cher, & qui me tend les bras.
Que dis-je ? l'outrager ! j'avance ſon trépas ;
Malheureuſe !

ATIDE.

Après tout, ſi votre ame attendrie
Craint d'accabler un père, & tremble pour ſa vie,
Pardonnez ; mais je ſens qu'en de tels déplaiſirs,
Un grand cœur quelquefois commande à ſes ſoupirs,
Qu'on peut ſacrifier....

ZULIME.

Que prétends-tu me dire ?
Sacrifier l'amour qui m'enchaîne à Ramire !
A quels conſeils, grand Dieu ! faut-il s'abandonner ?
Ai-je pu les entendre ? oſe-t-on les donner ?
Toute prête à partir, vout propoſez, barbare,
Que moi qui l'ai conduit, de lui je me ſépare ?
Non, mon père en courroux, mes remords, ma douleur,

De ce confeil affreux n'égalent point l'horreur.

ATIDE.

Mais vous-même à l instant à vos devoirs fidelle,
Vous diſiez que l'amour vous rend trop criminelle.

ZULIME.

Non, je ne l'ai point dit, mon trouble m'emportait;
Si je parlais ainſi, mon cœur me démentait.

ATIDE.

Qui ne connaît l'état d'une ame combattue?
J'éprouve, croyez-moi, le chagrin qui vous tue;
Et ma triſte amitié....

ZULIME.

Vous m'en devez, du moins.
Mais que cette amitié prend de funeſtes ſoins!
Ne me parlez jamais que d'adorer Ramire;
Redoublez dans mon cœur tout l'amour qu'il m'inſpire.
Hélas! m'aſſurez-vous qu'il réponde à mes vœux,
Comme il le doit, Atide, & comme je le veux?

ATIDE.

Ce n'eſt point à des cœurs nourris dans l'amertume,
Que la crainte a glacés, que la douleur conſume,
Ce n'eſt point à des yeux aux larmes condamnés,
De lire dans les cœurs des amans fortunés.
Eſt-ce à moi d'obſerver leur joie & leur caprice?
Ne vous ſuffit-il pas qu'on vous rende juſtice,
Qu'on ſoit à vos bontés aſſervi pour jamais?

ZULIME.

Non, il ſemble accablé du poids de mes bienfaits;
Son ame eſt inquiète, & n'eſt point attendrie.
Atide, il me parlait des loix de ſa patrie.

Il eſt tranquille aſſez, maître aſſez de ſes vœux,
Pour voir en ma préſence un obſtacle à nos feux.
Ma tendreſſe un moment s'eſt ſentie alarmée.
Chère Atide, eſt-ce ainſi que je dois être aimée ?
Après ce que j'ai fait, après ma fuite, hélas !...
Atide, il me trahit, s'il ne m'adore pas :
Si de quelque intérêt ſon ame eſt occupée,
Si je n'y ſuis pas ſeule, Atide, il m'a trompée.

SCENE II.

ZULIME, ATIDE, IDAMORE.

IDAMORE.

MADAME, votre père appelle ſes ſoldats ;
Réſolvez votre fuite, & ne différez pas.
Déjà quelques guerriers, qui devaient vous défendre,
Aux pleurs de Bénaſſar étaient prêts à ſe rendre.
Honteux de vous prêter un ſacrilège appui,
Leurs fronts en rougiſſant ſe baiſſaient devant lui.
De ces murs odieux je garde le paſſage.
Ce ſentier détourné nous conduit au rivage.
Ramire, impatient, de vous ſeule occupé,
De vos bontés rempli, de vos charmes frappé,
Et prêt pour ſon épouſe à prodiguer ſa vie,
Diſpoſe en ce moment votre heureuſe ſortie.

ZULIME.

Ramire ! dites-vous ?

IDAMORE.

Ardent, rempli d'eſpoir,

Il revient vous servir, sur-tout il veut vous voir.

ZULIME.

Ah! je renais, Atide, & mon ame est en proie
A tout l'emportement de l'excès de ma joie.
Pardonne à des soupçons indignement conçus,
Ils sont évanouis, ils ne renaîtront plus.
J'ai douté, j'en rougis; je craignais, & l'on m'aime!
Ah prince! ....

SCENE III.

ZULIME, ATIDE, RAMIRE, IDAMORE.

IDAMORE (*à Ramire.*)

J'AI parlé, seigneur, comme vous-même;
J'ai peint de votre cœur les justes sentimens;
Zulime en est bien digne; achevez, il est tems.
Pressons l'heureux instant de notre délivrance.
Rien ne nous retient plus; je cours, je vous dévance.
(*Il sort.*)

RAMIRE.

Nous voici parvenus à ce moment fatal,
Où d'un départ trop lent on donne le signal.
Bénassar de ces lieux n'est point encor le maître;
Pour peu que nous tardions, madame, il pourrait l'être.
Vous voulez de l'Afrique abandonner les bords;
Venez, ne craignez point ses impuissans efforts.

ZULIME.

Moi craindre! ah c'est pour vous que j'ai connu la crainte.

Croyez-moi ; je commande encor dans cette enceinte ;
La porte de la mer ne s'ouvre qu'à ma voix.
Sauvez ma gloire, au moins, pour la dernière fois.
Apprenons à l'Eſpagne, à l'Afrique jalouſe,
Que je ſuis mon devoir en partant votre épouſe.

RAMIRE.

C'eſt braver votre père, & le déſeſpérer ;
Pour le ſalut des miens, je ne puis différer....

ZULIME.

Ramire !

RAMIRE.

Si le ciel me rend mon héritage,
Valence eſt à vos pieds ; je ne puis davantage ;
Et je ne réponds pas....

ZULIME.

Ciel ! qu'eſt-ce que j'entends !
De quelle bouche, hélas ! en quels lieux ! en quel tems !
Pour m'annoncer un doute à tous deux ſi funeſte,
Ramire, attendais-tu, qu'immolant tout le reſte,
Perfide à ma patrie, à mon père, à mon roi,
Je n'euſſe en ces climats d'autre maître que toi ?
Sur ces rochers déſerts, ingrat, m'as-tu conduite,
Pour traîner en Europe une eſclave à ta ſuite ?

RAMIRE.

Je vous y mène en reine, & mon peuple à genoux,
En imitant ſon roi fléchira devant vous.

ZULIME.

Ton peuple ! tes reſpects ! quel prix de ma tendreſſe !
Va, périſſent les noms de reine, de princeſſe !
Le nom de ton épouſe eſt le ſeul qui m'eſt dû,

Le ſeul qui me rendrait l'honneur que j'ai perdu,
Le ſeul que je voulais. Ah barbare que j'aime!
Peux-tu me propoſer d'autre prix que toi-même?
Atide! vous tremblez .... vous détournez de moi
Des yeux remplis de pleurs & conſternés d'effroi.
Atide!

ATIDE.

Moi, madame!

ZULIME.

Ainſi j'étais trompée.
Quel voile ſe déchire, & quels coups m'ont frappée!
Quel père j'offenſais! & pour qui, malheureux?
Tu creuſas ſous mes pas ce précipice affreux.
Des plus ſacrés devoirs la barrière eſt franchie:
Mais il reſte un retour à ma vertu trahie.
Je revole à mon père: il a plaint mes erreurs;
Il eſt ſenſible, il m'aime, il vengera mes pleurs;
Et de ſa main du moins il faudra que j'obtienne,
Dirai-je, hélas! ta mort? non, ingrat, mais la mienne.
Tu l'as voulu, j'y cours.

ATIDE.

Madame!

RAMIRE.

Atide! ô ciel!

ATIDE.

Madame, écoutez-vous ce déſeſpoir mortel?
C'eſt votre ouvrage, hélas! que vous allez détruire.
Vous vous perdez! Eh quoi, vous balancez, Ramire!

ZULIME.

Madame, épargnez-vous ces tranſports empreſſés;

Son

Son ſilence & vos pleurs m'en ont appris aſſez.
Je vois ſur mon malheur ce qu'il faut que je penſe,
Et je n'ai pas beſoin de tant de confidence,
Ni des ſecours honteux d'une telle pitié.
J'ai prodigué pour vous la plus tendre amitié;
Vous m'en payez le prix, je vais le reconnaître.
Sortez; rentrez aux fers où vous avez dû naître;
Eſclaves, redoutez mes ordres abſolus;
A mes yeux indignés ne vous préſentez plus.
Laiſſez-moi.

RAMIRE.

Non, madame, & je perdrai la vie
Avant d'être témoin de tant d'ignominie.
Vous ne flétrirez point cet objet malheureux,
Ce cœur digne de vous, comme vous généreux.
Si vous le connaiſſiez, ſi vous ſaviez....

ZULIME.

Parjure,
Ta fureur à ce point inſulte à mon injure!
Tu m'outrages pour elle! Ah vil couple d'ingrats!
Du fruit de mes douleurs vous ne jouirez pas.
Vous expierez tous deux mes feux illégitimes.
Tremblez, ce jour affreux ſera le jour des crimes.
Je n'en ai commis qu'un, ce fut de vous ſervir,
Ce fut de vous ſauver; je cours vous en punir...
Tu me braves encor; & tu préſumes, traître,
Que des lieux où je ſuis tu t'es rendu le maître,
Ainſi que tu l'étais de mes vœux égarés:
Tu te trompes, barbare.... A moi, gardes, courez,
Suivez-moi tous, ouvrez aux ſoldats de mon père;

Que mon ſang ſatisfaſſe à ſa juſte colère,
Qu'il efface ma honte, & que mes yeux mourans
Contemplent deux ingrats à mes pieds expirans.

SCENE IV.

ATIDE, RAMIRE.

RAMIRE.

AH! fuyez ſa vengeance, Atide, & que je meure.

ATIDE.

Non, je veux qu'à ſes pieds vous vous jetiez ſur l'heure;
Ramire, il faut me perdre, & vous juſtifier,
Laiſſer périr Atide, & même l'oublier.

RAMIRE.

Vous!

ATIDE.

Vos jours vos devoirs, votre reconnaiſſance,
Avec ce triſte hymen n'entrent point en balance.
Nos liens ſont ſacrés, & je les briſe tous:
Mon cœur vous idolâtre ... & je renonce à vous.

RAMIRE.

Vous Atide!

ATIDE.

Il le faut; partez ſous ces auſpices.
Ma rivale aura fait de moindres ſacrifices.
Mes mains auront briſé de plus puiſſans liens;
Et mes derniers bienfaits ſont au-deſſus des ſiens.

RAMIRE.

Vos bienfaits ſont affreux! l'idée en eſt un crime.

O chère & tendre épouſe ! ô cœur trop magnanime !
Il faut périr enſemble, il faut qu'un noble effort
Aſſure la retraite, ou nous mène à la mort.

ATIDE.

Je mourrai, j'y conſens : mais eſpérez encore ;
Tout eſt entre vos mains : Zulime vous adore.
Ce n'eſt pas votre ſang qu'elle prétend verſer.
Penſez-vous qu'à ſon père elle oſât s'adreſſer ?
Vous voyez ces remparts qui ceignent notre aſile,
Sont-ils pleins d'ennemis ? tout n'eſt-il pas tranquille ?
A-t-elle ſeulement marché de ce côté ?
Sa colère trompait ſon eſprit agité.
Confiez-vous à moi ; mon amour le mérite.
Je vous réponds de tout, ſouffrez que je vous quitte,
Souffrez.

(*Elle ſort.*)

RAMIRE.

Non . . . je vous ſuis.

SCENE V.

RAMIRE, BENASSAR.

BENASSAR.

DEMEURE, malheureux,
Demeure.

RAMIRE.

Que veux-tu ?

BENASSAR.

Cruel, ce que je veux ?

Après tes attentats, après ta fuite infame,
L'humanité, l'honneur, entrent-ils dans ton ame ?

RAMIRE.

Crois-moi, l'humanité règne au fond de ce cœur,
Qui pardonne à ton doute, & qui plaint ton malheur.
L'honneur eſt dans ce cœur qui brava la misère

BENASSAR.

Tu ne braves, ingrat, que les larmes d'un père :
Tu laiſſes le poignard dans ce cœur déchiré ;
Tu pars, & cet aſſaut eſt encor différé ;
La mer t'ouvre ſes flots, pour enlever ta proie ;
Eh bien, prends donc pitié des pleurs où je me noie ;
Prends pitié d'un vieillard, trahi, déshonoré,
D'un père, qui chérit un cœur dénaturé.
Je te crus vertueux, Ramire, autant que brave :
Je corrigeai le ſort qui te fit mon eſclave.
Je te devais beaucoup, je t'en donnais le prix ;
J'allais avec les tiens te rendre à ton pays.
Le ciel ſait ſi mon cœur abhorroit l'injuſtice,
Qui voulait de ton ſang le fatal ſacrifice.
Ma fille a cru, ſans doute une indigne terreur,
Et ſon aveuglement a cauſé ſon erreur.
Je t'adreſſe, cruel, une plainte impuiſſante :
Ta folle amour inſulte à ma voix expirante.
Contre les paſſions que peut mon déſeſpoir ?
Que veux-tu ? je me mets moi-même en ton pouvoir :
Accepte tous mes biens, je te les ſacrifie ;
Rends-moi mon ſang, rends-moi mon honneur & ma vie.
Tu ne me réponds rien, barbare !

RAMIRE.

Ecoute-moi.

Tes tréſors, tes bienfaits, ta fille, ſont à toi.
Soit vertu, ſoit pitié, ſoit intérêt plus tendre,
Au péril de ſa gloire elle oſa nous défendre;
Pour toi de mille morts elle eut bravé les coups.
Elle adore ſon père, & le trahit pour nous;
Et je crois la payer du plus noble ſalaire,
En la rendant aux mains d'un ſi vertueux père.

BENASSAR.

Toi, Ramire?

RAMIRE.

Zulime eſt un objet ſacré,
Que mes profanes yeux n'ont point déshonoré.
Tu coûtas plus de pleurs à ſon ame ſéduite
Que n'en coûte à tes yeux ſa déplorable fuite.
Le tems fera le reſte; & tu verras un jour,
Qu'il ſoutient la nature, & qu'il détruit l'amour;
Et ſi dans ton courroux je te croyais capable
D'oublier pour jamais que ta fille eſt coupable,
Si ton cœur généreux pouvait ſe déſarmer,
Chérir encor Zulime...

BENASSAR.

Ah! ſi je puis l'aimer!
Que me demandes-tu? conçois-tu bien la joie.
Du plus ſenſible père au déſeſpoir en proie,
Qui noyé ſi long-tems dans des pleurs ſuperflus,
Reprend ſa fille enfin, quand il ne l'attend plus?
Moi, ne la plus chérir! Va, ma chère Zulime
Peut avec un remords effacer tout ſon crime.
Va, tout eſt oublié; j'en jure mon amour.

Mais puis-je à tes ſermens me fier à mon tour ?
Zulime m'a trompé ! Quel cœur n'eſt point parjure ?
Quel cœur n'eſt point ingrat ?

RAMIRE.

Que le tien ſe raſſure.
Atide eſt dans ces lieux, Atide eſt comme moi,
Du ſang infortuné de notre premier roi.
Nos captifs malheureux, brûlans du même zèle,
N'ont tout fait avec moi tout tenté que pour elle.
Je la livre en ôtage, & la mets dans tes mains.
Toi, ſi je fais un pas contraire à tes deſſeins,
Sur mon corps tout ſanglant verſe le ſang d'Atide :
Mais, ſi je ſuis fidèle, & ſi l'honneur me guide,
Toi-même arrache Atide à ces bords ennemis.
Appelle tous les tiens, délivre nos amis.
Le tems preſſe : peux-tu me donner ta parole ?
Peux-tu me ſeconder ?

BENASSAR.

Je le puis, & j'y vole.
Déjà quelques guerriers honteux de me trahir,
Reconnaiſſent leur maître, & ſont prêts d'obéir.
Mais aurais-tu, Ramire, une ame aſſez cruelle,
Pour abuſer encor mon amour paternelle ?
Pardonne à mes ſoupçons.

RAMIRE.

Va, ne ſoupçonne rien ;
Mon plus cher intérêt s'accorde avec le tien.
Je te vois comme un père.

BENASSAR.

A toi je m'abandonne.

Dieu voit du haut des cieux la foi que je te donne.

RAMIRE.

Adieu, reçois la mienne.

SCENE VI.

RAMIRE, ATIDE.

ATIDE.

Ah! prince, on vous attend.
Il n'eſt plus de danger, l'amour ſeul vous défend.
Zulime eſt appaiſée ; & tant de violence,
Tant de tranſports affreux, tant d'apprêts de vengeance,
Tout cède à la douceur d'un repentir profond;
L'orage était ſoudain, le calme eſt auſſi prompt.
J'ai dit ce que j'ai dû pour adoucir ſa rage ;
Et l'amour à ſon cœur en diſait davantage.
Ses yeux auparavant ſi fiers, ſi courroucés,
Mêlaient des pleurs de joie aux pleurs que j'ai verſés.
J'ai ſaiſi cet inſtant favorable à la fuite :
Juſqu'au pied du vaiſſeau ſoudain je l'ai conduite;
J'ai hâté vos amis; la moitié ſuit mes pas,
L'autre moitié s'embarque, ainſi que vos ſoldats ;
On n'attend plus que vous : la voile ſe déploie.

RAMIRE.

Ah ciel! qu'avez-vous fait?

ATIDE.

Les pleurs où je me noie,

Seront les derniers pleurs que vous verrez couler.
C'en eſt fait, cher amant ; je ne veux plus troubler
Le bonheur de Zulime, & le vôtre, peut-être.
Vous êtes trop aimé, vous méritez de l'être.
Allez, de ma rivale heureux & cher époux,
Remplir tous les ſermens qu'Atide a faits pour vous.

RAMIRE.

Quoi ! vous l'avez conduite à ce vaiſſeau funeſte ?

ATIDE.

Elle vous y demande.

RAMIRE.

O puiſſance céleſte !
Elle part, dites-vous ?

ATIDE.

Oui, ſauvez-la, ſeigneur,
Des lieux que pour vous ſeul elle avait en horreur.

RAMIRE.

Atide ! en ce moment c'eſt fait de votre vie.

ATIDE.

Eh ! ne ſavez vous pas que je la ſacrifie !

RAMIRE.

Vous êtes en ôtage auprès de Bénaſſar.
Il n'eſt plus d'eſpérance, il n'eſt plus de départ ;
Tout eſt perdu.

ATIDE.

Comment ?

RAMIRE.

Où courir ? & que faire ?
Et comment réparer mon crime involontaire ?

ATIDE.

Que dites-vous? quel crime, & quel engagement?

RAMIRE.

Ah ciel!

ATIDE.

Qu'ai-je donc fait?

SCENE VII.

RAMIRE, ATIDE, IDAMORE.

IDAMORE.

En ce même moment,
Bénaſſar vous pourſuit, vous, Atide, & Zulime.
Le péril le plus grand eſt celui qui m'anime.
Seigneur, je viens combattre & mourir avec vous.
J'ai vu ce Bénaſſar, enflammé de courroux,
Aux ſiens qui l'attendaient lui-même ouvrir la porte,
Rentrer accompagné de leur fatale eſcorte,
Courir à ſes vaiſſeaux, la flamme dans les mains:
Il atteſtait le ciel vengeur des ſouverains:
Sa fureur échauffait les glaces de ſon âge.
Déjà de tous côtés commençait le carnage.
Je me fraye un chemin, je revole en ces lieux.
Sortons.... Entendez-vous tous ces cris furieux?
D'où vient que Bénaſſar, au fort de la mêlée,
Accuſe votre foi lâchement violée?
Des ſoldats de Zulime ont quitté ſes drapeaux;
Ils ont ſuivi ſon père, ils marchent aux vaiſſeaux.

D'où peut naître un revers ſi prompt & ſi funeſte ?

RAMIRE.

Allons le réparer, le déſeſpoir nous reſte ;
Sauvons du moins Atide, & le fer à la main,
Parmi ces malheureux ouvrons-nous un chemin.
Suivez-moi. Dieu puiſſant ! daignez enfin défendre
La vertu la plus pure, & l'amour le plus tendre.
Suivez-moi, dis-je.

ATIDE.

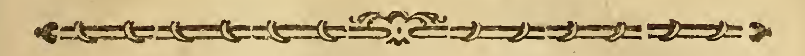
O ciel ! Ramire ! Ah jour affreux !

RAMIRE.

Si vous vivez, ce jour eſt encor trop heureux.

Fin du troiſième acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ZULIME, SERAME.

SERAME.

REMERCIEZ le ciel au comble des tourmens,
D'avoir long-tems perdu l'uſage de vos ſens.
Il vous a dérobé, propice en ſa colère,
Ce combat effrayant d'un amant & d'un père.

ZULIME (*jetée dans un fauteuil, & revenant de ſon évanouiſſement.*)

O jour ! tu luis encor à mes yeux alarmés,
Qu'une éternelle nuit devrait avoir fermés.
O ſommeil des douleurs ! mort douce & paſſagère !
Seul moment de repos goûté dans ma misère !
Que n'es-tu plus durable ? & pourquoi laiſſes-tu
Rentrer encor la vie en ce cœur abbatu ?

(*ſe relevant.*)

Où ſuis-je ? qu'a-t-on fait ? ô crime ! ô perfidie !
Ramire va périr ! quel monſtre m'a trahie ?
J'ai tout fait, malheureuſe ! & moi ſeule en un jour
J'ai bravé la nature & j'ai trahi l'amour.
Quoi ! mon père, dis-tu, défend que je l'approche ?

SERAME.

Plus le combat, madame, & le péril eſt proche,
Plus il veut vous ſauver de ces objets d'horreur,

Qui préfentés de près à votre faible cœur,
En redoublant les maux dont l'excès vous dévore,
Peut-être vous rendraient criminelle encore.

ZULIME.

Qu'eft devenu Ramire ?

SERAME.

Ai-je donc pu fonger,
Dans ces malheurs communs qu'à votre feul danger ?
Ai-je pu m'occuper que du mal qui vous tue ?

ZULIME.

Qu'eft-ce qui s'eft paffé ? quelle erreur m'a perdue ?
Ah ! n'ai-je pas tantôt, dans mes tranfports jaloux,
Des miens contre Zulime allumé le courroux !
J'accufais mon amant ; j'eus trop de violence ;
On m'a trop obéi : je meurs de ma vengeance.
Va, cours, informe-toi des funeftes effets,
Et des crimes nouveaux qu'ont produit mes forfaits.
Jufte ciel ! je partais, & fur la foi d'Atide !
M'aurait-elle trahie ? On m'arrête. Ah, perfide !...
N'importe ; apprends-moi tout, ne me déguife rien ;
Rapporte-moi ma mort ; va, cours, vole, & reviens.

SERAME.

Je vous laiffe à regret dans ces horreurs mortelles.

ZULIME.

Va, dis-je : Ah j'en mérite encor de plus cruelles !



SCENE II.

ZULIME *seule.*

MAs-tu trompée, Atide, avec tant de noirceur ?
Quoi ! les pleurs quelquefois ne partent point du cœur !
Mais non, en me perdant tu te perdrais toi-même,
Toi, tes amis, ton peuple, & ce cruel que j'aime.
Non, trop de vérité parlait dans tes douleurs ;
L'imposture, après tout, ne verse point de pleurs.
Ton ame m'est connue, elle est sans artifice ;
Et qui m'eût fait jamais un pareil sacrifice ?
Loin de moi, loin de lui tu voulais demeurer.
Ah ! de Ramire ainsi se peut-on séparer ?
Atide n'aime point : j'étais peut-être aimée.
Ma jalouse fureur s'est trop-tôt allumée.
J'assassine Ramire.

SCENE III.

ZULIME, SERAME.

ZULIME.

EH bien ! que t'a-t-on dit ?
Parle.

SERAME.

Un désordre horrible accable mon esprit.
On ne voit, on n'entend que des troupes plaintives,

Au dehors, au dedans, aux portes, ſur les rives,
Au palais, ſur le port, autour de ce rempart;
On ſe raſſemble, on court, on combat au haſard.
La mort vole en tous lieux. Votre eſclave perfide,
Partout oppoſe au nombre une audace intrépide.
Preſſé de tous côtés, Ramire allait périr:
Croiriez-vous quelle main vient de le ſecourir?
Atide!

ZULIME.

Atide! ô ciel!

SERAME.

Au milieu du carnage,
D'un pas déterminé, d'un œil plein de courage,
S'élançant dans la foule, étonnant les ſoldats,
Sa beauté, ſon audace ont arrêté leurs bras.
Vos guerriers qui penſaient venger votre querelle,
Unis avec les ſiens, ſe rangent autour d'elle.
Voilà ce qu'on m'a dit, & j'en frémis d'effroi.

ZULIME.

Ramire vit encor, & ne vit point pour moi!
Ramire doit la vie à d'autres qu'à moi-même!
Une autre le défend; c'eſt une autre qu'il aime!
Et c'eſt Atide!... Allons, le charme eſt diſſipé;
Je déchire un bandeau de mes larmes trempé.
Je revois la lumière, & je ſors de l'abyme
Où me précipitaient ma faibleſſe & leur crime.
Ciel, quel tiſſu d'horreurs! ah! j'en avais beſoin...
De guérir ma bleſſure ils ont pris l'heureux ſoin.
Va, je renonce à tout, & même à la vengeance.
Je verrai leur ſupplice avec l'indifférence

Qu'inſpirent des forfaits qui ne nous touchent pas.
Que m'importe en effet leur vie & leur trépas ?
C'en eſt fait.

SCENE IV.

ZULIME, MOHADIR, SERAME.

ZULIME.

MOHADIR, parlez, que fait mon père ?
Puiſſe ſur moi le ciel épuiſant ſa colère,
Sur ſes jours vertueux prodiguer ſa faveur !
Qu'il ſoit vengé ſur-tout.

MOHADIR.

Madame, il eſt vainqueur.

ZULIME.

Ah ! Ramire eſt donc mort ?

MOHADIR.

Sa valeur malheureuſe
A cherché vainement une mort glorieuſe.
Laſſé, couvert de ſang, l'eſclave révolté
Eſt tombé dans les mains de ſon maître irrité.
Je ne vous nierai point que ſon cœur magnanime
Semblait juſtifier les fautes de Zulime.
Madame, je l'ai vu maître de ſon courroux,
Reſpecter votre père, en détourner ſes coups ;
Je l'ai vu des ſiens même arrêtant la vengeance,
Abandonner le ſoin de ſa propre défenſe.

ZULIME.

Lui !

MOHADIR.

Cependant, on dit qu'il nous a trahi tous,
Qu'il trompait à la fois & Bénassar & vous.
Mais sans approfondir tant de sujets d'alarmes,
Sans plus empoisonner la source de vos larmes,
Il faut de votre père obtenir un pardon ;
Il le faut mériter, je vais en votre nom
Des rebelles armés poursuivre ce qui reste.
Terminons sans retour un trouble si funeste.
Zulime, avec un père il n'est point de traité ;
Votre repentir seul est votre sureté ;
La nature dans lui reprendra son empire,
Quand elle aura dans vous triomphé de Ramire.

ZULIME.

Il me suffit : je sais tout ce que j'ai commis,
Et combien de devoirs en un jour j'ai trahis.
Aux pieds de Bénassar il faut que je me jette.
Hâtons-nous.

MOHADIR.

Retenez cette ardeur indiscrete ;
Gardez en ce moment de vous y présenter.

ZULIME.

Mohadir, & c'est vous qui m'osez arrêter ?

MOHADIR.

Respectez la défense heureuse & nécessaire,
D'un père au désespoir, & d'un maître en colère.
Vous devez obéir, & sur-tout épargner
Sa blessure trop vive & trop prompte à saigner.

Il

Il vous aime, il eſt vrai : mais après tant d'injures,
Si vos reſſentimens s'échappaient en murmures,
Frémiſſez pour vous-même ; un affront ſi cruel
Serait le dernier coup à ce cœur paternel,
Dans Ramire & dans vous il confondrait peut-être....

ZULIME.

Oſez-vous bien penſer que je protège un traître ?

MOHADIR.

Madame, pardonnez un injuſte ſoupçon.
Votre ame détrompée a repris ſa raiſon.
Je le vois, & je cours, en ſerviteur fidele,
Apprendre à Bénaſſar le ſuccès de mon zèle.
Daignez de ſa juſtice attendre ici l'effet.

(*Il ſort.*)

SCENE V.

ZULIME, SERAME.

ZULIME.

AH ! j'attends le trépas. Juſte ciel qu'ai-je fait ?

SERAME.

Vous laiſſez un perfide au deſtin qui l'accable.
Vos jours ſont à ce prix.....

ZULIME.

Dieu ! qu'Atide eſt coupable !

SERAME.

Tous deux ſeront punis ; ne ſongez plus qu'à vous.
D'un père infortuné déſarmez le courroux,
Détournez....

ZULIME.

Il ne voit en moi qu'une ennemie ;
Il ne ſait point, hélas ! combien je ſuis punie ;
Mon châtiment, Sérame, eſt dans mes attentats.
J'étais dénaturée, & j'ai fait des ingrats.

SERAME.

Eh bien, de leurs forfaits ſéparez votre cauſe.
Quelque punition qu'un père ſe propoſe,
Aux traits de ſon courroux ſon ſang doit échapper,
Et ſa main s'amollit ſur le point de frapper.
Obtenez qu'il vous voie, & votre grace eſt ſure.
Uniſſez-vous à lui pour venger ſon injure.
Abandonnez les jours juſtement menacés
De ce parjure amant qu'enfin vous haïſſez.

ZULIME.

De Ramire !

SERAME.

De lui. Son indigne artifice
Vous faiſait ſa victime, ainſi que ſa complice.

ZULIME.

Je ne le ſais que trop. Hélas que de forfaits !

SERAME.

Que j'aime à voir vos yeux décillés pour jamais !
Des pleurs que vous verſiez ſa vanité s'honore :
Il vous trompe, il vous hait.

ZULIME.

Sérame, je l'adore.

SERAME.

Qui ! vous ?

ZULIME.

Un dieu barbare aſſemble dans mon cœur

L'excès de la faibleſſe, & celui de l'horreur.
C'eſt en vain que j'ai cru triompher de moi-même.
Je déteſte mon crime, & je ſens que je l'aime :
Je n'y réſiſte plus : ce poiſon déteſté,
Par mes tremblantes mains aujourd'hui rejetté,
De toutes les fureurs m'embraſe & me déchire.
Au bord de mon tombeau j'idolâtre Ramire.
Tel eſt dans les replis de ce cœur dévoré
Ce pouvoir malheureux, de moi-même abhorré ;
Que ſi pour couronner ſa lâche perfidie,
Ramire en me quittant eût demandé ma vie,
S'il m'eût aux pieds d'Atide immolée en fuyant,
S'il eût inſulté même à mon dernier moment,
Je l'euſſe aimé toujours, & mes mains défaillantes
Auraient cherché ſes mains de mon ſang dégoutantes.
Quoi ! c'eſt ainſi que j'aime, & c'eſt moi qu'il trahit !
Et c'eſt moi qui le perds ! c'eſt par moi qu'il périt !
Non . . . . je le ſauverai, le parjure que j'aime,
Dût-il me déteſter, & m'en punir lui-même.
Mais Atide eſt aimée !

SCENE VI.

ZULIME, ATIDE (*amenée par des gardes.*)

ZULIME.

AH ! qu'eſt-ce que je vois !
Ma rivale à mes yeux ! Atide devant moi !

ATIDE.

Oui, madame, il eſt vrai, je ſuis votre rivale ;

Le malheur nous rejoint, le deſtin nous égale.
Je ſens les mêmes feux ; je meurs des mêmes coups ;
Et Ramire eſt perdu pour moi comme pour vous.

ZULIME.

Avez-vous vu Ramire ?

ATIDE.

Oui, je l'ai vu combattre,
Et braver ſon deſtin, qui ne pouvait l'abattre ;
Mais je ne l'ai point vu depuis qu'il eſt chargé
De ces indignes fers où vous l'avez plongé.
On prépare pour lui la mort la plus ſanglante ;
Vous le voulez, madame, & vous ſerez contente.
Il ne vous reſte ici qu'à terminer mon ſort,
Avant d'avoir appris s'il vit, ou s'il eſt mort.

ZULIME.

S'il eſt mort, je ſais trop le parti qu'il faut prendre.

ATIDE.

Ah ! ſi vous le vouliez, vous pourriez le défendre,
Madame ; vous l'aimez, & je connais l'amour ;
Vous périrez des coups dont il perdra le jour ;
Et quelque ſentiment qu'un père vous inſpire,
Le plus grand des forfaits eſt de trahir Ramire.
Il n'eut jamais que vous, & le ciel pour appui ;
Et n'eſt-ce pas à vous d'avoir pitié de lui ?
Quelques amis encor échappés au carnage
Vendent bien cher leur vie & marchent au rivage ;
Vous êtes mal gardée ; on peut les réunir.

ZULIME.

Et vous me commandez encor de vous ſervir ?

ATIDE.

Quand je vous l'ai cédé, quand vous donnant ma vie,
Je me ſuis immolée à votre jalouſie,
Quand j'oſais en ces lieux vous preſſer à genoux
De m'abandonner ſeule & de ſuivre un époux,
Puis-je encor mériter vos fureurs inquiètes ?
Que vous faut-il ? parlez, cruelle que vous êtes !
Quel fruit recueillez-vous de toutes vos erreurs ?
Et qui peut contre moi vous irriter ?

ZULIME.

Vos pleurs,
Votre attendriſſement, votre excès de courage,
Votre crainte pour lui, vos yeux, votre langage,
Vos charmes, mon malheur, & mes tranſports jaloux ;
Tout m'irrite, cruelle, & m'arme contre vous.
Vous avez mérité que Ramire vous aime ;
Vous me forcez enfin d'immoler pour vous-même,
Et l'amour paternel, & l'honneur de mes jours.
Je vous ſers, vous, madame ; il le faut ; & j'y cours.
Mais vous me répondrez.....

ATIDE.

Ah c'en eſt trop, barbare !
Eh bien, j'aime Ramire : oui, je vous le déclare ;
Je l'aime, je le cède, & vous vous indignez !
J'ai ſauvé votre amant, & vous vous en plaignez !
Quel tems pour les fureurs de votre jalouſie !
Quel tems pour le reproche ! il s'agit de ſa vie.
Je jure ici par lui, par ce commun effroi,
J'en atteſte le jour, ce jour que je vous dois,
Que vous n'aurez jamais à redouter Atide.

Ne vous figurez pas que ma douleur timide
S'exhale en vains sermens qu'arrache le danger ;
Je jure encor ce ciel lent à nous protéger,
Que s'il me permettait de délivrer Ramire,
S'il osait me donner son cœur & son empire,
Si du plus tendre amour il écoutait l'erreur,
Je vous sacrifierais son empire & son cœur.
Conservez-le à ce prix, au prix de mon sang même.
Que voulez-vous de plus, s'il vit, & s'il vous aime ?
Je ne dispute rien, madame, à votre amour,
Non pas même l'honneur de lui sauver le jour.
Vous en aurez la gloire, ayez-en l'avantage.

ZULIME.

Non, je ne vous crois point ; je vois tout mon outrage ;
Je vois jusqu'en vos pleurs un triomphe odieux.
La douceur d'être aimée éclate dans vos yeux :
Mais cessez de prétendre au superbe partage,
A l'honneur insultant d'exciter mon courage.
Ce courage intrépide, autant qu'il est jaloux,
Pour braver cent trépas n'a pas besoin de vous.
Suivez-moi seulement : je vous ferai connaître
Que je sais tout tenter, & même pour un traître.
Je devrais l'oublier ; je devrais le punir ;
Et je cours le sauver, le venger, ou périr.
Sérame ! quelle horreur a glacé ton visage ?



SCENE VII.

ZULIME, ATIDE, SERAME.

SERAME.

MADAME, il faut du fort dévorer tout l'outrage.
Il faut d'un cœur foumis fouffrir ce coup affreux.
Vainement Mohadir fenfible & généreux,
Du coupable Ramire a demandé la grace.
Tous les chefs irrités de fa perfide audace,
L'ont condamné, madame, à ces tourmens cruels,
Réfervés en ces lieux pour les grands criminels.
Il vous faut oublier jufqu'au nom de Ramire.

ZULIME.

Il ne mourra pas feul, & devant qu'il expire....

SERAME.

Madame, ah gardez-vous d'un téméraire effort!

ATIDE.

Vous l'abandonneriez à cette indigne mort?
Oublieriez-vous ainfi la grandeur de votre ame?

ZULIME.

Je préviens vos confeils: n'en doutez point, madame;
Ne les prodiguez plus. Et toi, nature, & toi!
Droits éternels du fang toujours facrés pour moi!
Dans cet égarement dont la fureur m'anime,
Soutenez bien mon cœur, & gardez-moi d'un crime.

Fin du quatrième acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

BENASSAR, MOHADIR.

MOHADIR.

Ce dernier trait, ſans doute, eſt le plus criminel.
Je ſens le déſeſpoir de ce cœur paternel :
Je partage en pleurant ſon trouble & ſa colère.
Mais vous avez toujours des entrailles de père ;
Et tous les attentats de ce funeſte jour,
Ne ſont qu'un même crime, & ce crime eſt l'amour.
Dans ſon aveuglement Zulime enſevelie,
Mérite d'être plainte, encor plus que punie ;
Et ſi votre bonté parlait à votre cœur....

BENASSAR.

Ma bonté fit ſon crime, & fit tout mon malheur.
Je me reproche aſſez mon excès d'indulgence.
Ciel ! tu m'en as donné l'horrible récompenſe.
Ma fille était l'idole à qui mon amitié,
Cette amitié fatale, a tout ſacrifié.
Je lui tendais les bras, quand ſa main ennemie
Me plongeait au tombeau chargé d'ignominie.
Ah ! l'homme inexorable eſt le ſeul reſpecté.
Si j'euſſe été cruel, on eût moins attenté.
La dureté de cœur eſt le frein légitime
Qui peut épouvanter l'inſolence & le crime.

Ma facile tendresse enhardit aux forfaits.
Le tems de la clémence est passé pour jamais.
Je vais, en punissant leurs fureurs insensées,
Egaler ma justice à mes bontés passées.

MOHADIR.

Je frémis comme vous de tous ces attentats,
Que l'amour fait commettre en nos brûlans climats.
En tout lieu dangereux, il est ici terrible;
Il rend plus furieux, plus on est né sensible.
Ramire cependant à ses erreurs livré,
De leurs cruels poisons semble moins enivré:
Vous-même l'avez dit, & j'ose le redire,
Que ce même ennemi, ce malheureux Ramire,
Est celui dont le bras vous avait défendu;
Qu'il n'a point aujourd'hui démenti sa vertu;
Que vous l'avez vu même, en ce combat horrible,
Dans ces momens cruels où l'homme est inflexible,
Où les yeux, les esprits, les sens sont égarés,
Détourner loin de vous ses coups désespérés,
Respecter votre sang, vous sauver, vous défendre,
Et d'un bras assuré, d'un cri terrible & tendre,
Arrêter, désarmer ses amis emportés,
Qui levaient contre vous leurs bras ensanglantés.
Oui, j'ai vu le moment, où malgré sa colère
Il semblait en effet combattre pour son père.

BENASSAR.

Ah! que n'a-t-il plutôt dans ce malheureux flanc
Recherché de ses mains le reste de mon sang!
Que ne l'a-t-il versé, puisqu'il le déshonore?
Mais ma cruelle fille est plus coupable encore.

Ce cœur en un ſeul jour à jamais égaré,
Eſt hardi dans ſa honte, eſt faux, dénaturé;
Et ſe précipitant d'abymes en abymes,
Elle a contre ſon père accumulé les crimes.
Que dis-je ? au moment même, où tu viens en ſon nom,
De tant d'iniquités implorer le pardon,
Son amour furieux la fait courir aux armes.
Les ſuborneurs appas de ſes trompeuſes larmes
Ont ſéduit les ſoldats à ſa garde commis;
Sa voix a raſſemblé ſes perfides amis.
Elle vient m'arracher ſon indigne conquête;
Les armes dans les mains elle marche à leur tête.
Cet amour inſenſé ne connaît plus de frein;
Zulime contre un père oſe lever ſa main!
Au comble de l'outrage on joint le parricide!
Ah! courons, & nous-mêmes immolons la perfide.

SCENE II.

BENASSAR, ZULIME *ſuivie de ſes ſoldats dans l'enfoncement*, MOHADIR, ſuite.

ZULIME (*les armes à la main, & jetant ſes armes.*)

NON, n'allez pas plus loin, frappez; & vous ſoldats,
Laiſſez périr Zulime, & ne la vengez pas.
Il ſuffit: votre zèle a ſervi mon audace.
J'ai mérité la mort, méritez votre grace.
Sortez, dis-je.

BENASSAR.

Ah, cruelle! eſt-ce toi que je vois?

ZULIME.

Pour la dernière fois, ſeigneur, écoutez-moi.
Oui, cette fille indigne, & de crime enivrée,
Vient d'armer contre vous ſa main déſeſpérée.
J'allais vous arracher, au péril de vos jours,
Ce déplorable objet de mes cruels amours.
Oui, toutes les fureurs ont embraſé Zulime;
La nature en tremblait; mais je volais au crime.
Je vous vois; un regard a détruit mes fureurs;
Le fer m'eſt échappé; je n'ai plus que des pleurs;
Et ce cœur tout brûlant d'amour & de colère,
Tout forcené qu'il eſt, voit un dieu dans ſon père.
Que ce dieu tonne enfin, qu'il frappe de ſes coups
L'objet, le ſeul objet d'un ſi juſte courroux.
Faut-il pour mes forfaits que Ramire périſſe?
Ah! peut-être il eſt loin d'en être le complice;
Peut-être pour combler l'horreur où je me vois,
Si Ramire eſt un traître, il ne l'eſt que pour moi.
Etouffez dans mon ſang ce doute que j'abhorre,
Qui déchire mes ſens, qui vous outrage encore.
J'idolâtre Ramire; & je ne puis, ſeigneur,
Vivre un moment ſans lui, ni vivre ſans honneur.
J'ai perdu mon amant, & mon père, & ma gloire,
Perdez de tant d'erreurs la honteuſe mémoire;
Arrachez-moi ce cœur que vous m'avez donné,
De tous les cœurs hélas! le plus infortuné.
Je baiſe cette main dont il faut que j'expire:
Mais pour prix de mon ſang, pardonnez à Ramire;

Ayez cette pitié pour mon dernier moment,
Et qu'au moins votre fille expire en vous aimant.

BENASSAR.

O ciel ! qui l'entendez, ô faibleſſe d'un père !
Quoi ! ſes pleurs à ce point fléchiraient ma colère !
Me faudra-t-il les perdre, ou les ſauver tous deux ?
Faut-il dans mon courroux faire trois malheureux ?
Ciel, prête tes clartés à mon ame attendrie.
L'une eſt ma fille, hélas ! l'autre a ſauvé ma vie ;
La mort, la ſeule mort peut briſer leurs liens.
Gardes, que l'on m'amène, & Ramire, & les ſiens.

MOHADIR.

Seigneur, vous la voyez à vos pieds éperdue ;
Soumiſe, déſarmée, à vos ordres rendue.
Vous l'avez trop aimée, hélas ! pour la trahir.
Mais on conduit Ramire, & je le vois venir.

SCENE III.

BENASSAR, ZULIME, ATIDE, RAMIRE, MOHADIR, ſuite.

RAMIRE (*enchaîné.*)

ACHEVE de m'ôter cette vie importune.
Depuis que je ſuis né, trahi par la fortune,
Sorti du ſang des rois, j'ai vécu dans les fers,
Et je meurs en coupable au fond de ces déſerts.
Mais de mon triſte état l'outrage & la nobleſſe.
N'ont point de mon courage avili la nobleſſe.

Ce cœur impénétrable aux coups qui l'ont frappé,
Ne t'ayant jamais craint, ne t'a jamais trompé.
Pour ôtage en tes mains je remettais Atide.
Ni ſon cœur, ni le mien, ne peut être perfide.
Va, Ramire était loin de te manquer de foi ;
Bénaſſar, nos ſermens m'étaient plus chers qu'à toi.
Je ſentais tes chagrins, j'effaçais ton injure ;
De ce cœur paternel je fermais la bleſſure.
Tout était réparé. Mes funeſtes deſtins
Ont tourné contre moi mes innocens deſſeins.
Tu m'as trop mal connu ; c'eſt ta ſeule injuſtice ;
Que ce ſoit la dernière ; & que dans mon ſupplice
Des cœurs pleins de vertu ne ſoient point entraînés.

BENASSAR.

Le ciel à d'autres ſoins nous a tous deſtinés.
Je devrais te haïr : tu me forces, Ramire,
A reconnaître en toi des vertus que j'admire.
Je n'ai point oublié tes ſervices paſſés ;
Et quoique par ton crime ils fuſſent effacés,
J'ai trop vu, malgré moi, dans ce combat funeſte,
Que de ce ſang glacé tu reſpectais le reſte.
Un amour emporté, ſource de nos malheurs,
Plus fort que mes bontés, plus puiſſant que mes pleurs,
M'arracha par tes mains & ma gloire, & ma fille.
C'eſt par toi que mon nom, mon état, ma famille,
Sont accablés de honte ; & pour comble d'horreur
Il faut verſer mon ſang pour venger mon honneur.
Après l'horrible éclat d'une amour effrénée,
Il ne reſte qu'un choix, la mort, ou l'hyménée.
Je dois tous deux vous perdre, ou la mettre en tes bras.

Sois son époux, Ramire, & règne en mes états.

RAMIRE.

Moi !

ZULIME.

Mon père !

ATIDE.

Ah ! grand dieu !

BENASSAR.

Souvent dans nos provinces
On a vu nos émirs unis avec nos princes ;
L'intérêt de l'état l'emporta sur la loi ;
Et tous les intérêts parlent ici pour toi.
J'ai besoin d'un appui, combats pour nous défendre ;
Vis pour elle & pour moi ; sois mon fils, soit mon gendre.

ZULIME.

Ah ! seigneur ! ah Ramire ! ah jour de mon bonheur !

ATIDE.

O jour affreux pour tous !

RAMIRE.

Vous me voyez, seigneur,
Accablé de surprise, & confus d'une grace
Qui ne semblait pas due à ma coupable audace.
Votre fille sans doute est d'un prix à mes yeux
Au-dessus des états conquis par mes aïeux :
Mais pour combler nos maux ; apprenez l'un & l'autre
Le secret de ma vie, & mon sort, & le vôtre.
Quand Zulime a daigné, par un si noble effort,
Sauver Atide & moi des fers & de la mort,
Idamore, un ami qu'aveuglait trop de zèle,
Séduisait sa pitié qui la rend criminelle.
Il promettait mon cœur, il promettait ma foi,

Il n'en était plus tems, je n'étais plus à moi.
Le ciel mit entre nous d'éternelles barrières.
En vain j'adore en vous le plus tendre des pères,
En vain vous m'accablez de gloire & de bienfaits;
Je ne puis réparer les malheurs que j'ai faits.
Madame, ainſi le veut la fortune jalouſe.
Vengez-vous ſur moi ſeul; Atide eſt mon épouſe.

ZULIME.

Ton épouſe? perfide!

RAMIRE.

Elevés dans vos fers,
Nos yeux ſur nos malheurs à peine étaient ouverts,
Quand ſon père uniſſant notre eſpoir & nos larmes,
Attacha pour jamais mes deſtins à ſes charmes.
Lui-même a reſſerré, dans ſes derniers momens,
Ces nœuds chers & ſacrés préparés dès long-tems;
Et la loi du ſecret nous était impoſée.

ZULIME.

Ton épouſe! à ce point ils m'auraient abuſée!
Ils auront triomphé de ma crédulité!
Seigneur, à vos bienfaits ils auront inſulté!
Vous ſouffrirez qu'Atide à ma honte jouiſſe
Du fruit de tant d'audace, & de tant d'artifice?
Vengez-moi, vengez-vous, de ces traîtres appas,
De cet affreux tiſſu de fourbes, d'attentats.
Les cruels ont nourri mes feux illégitimes.
Mon heureuſe rivale a commis tous mes crimes.
Vous ne puniſſez pas cet objet odieux?

ATIDE.

Vous devez me punir, mais connaiſſez-moi mieux.

Avant de me haïr, entendez ma réponse.
Votre père est présent, qu'il juge, & qu'il prononce.

ZULIME.

O ciel !

ATIDE.

Ramire, & moi, seigneur, si nous vivons,
C'est votre auguste fille à qui nous le devons.
(*à Zulime.*)
Je l'avoue à vos pieds : & moi pour récompense,
Je vous coûte à la fois la gloire & l'innocence.
Trahissant l'amitié, combattant vos attraits,
Je m'armais contre vous de vos propres bienfaits;
J'arrachais de vos bras; j'enlevais à vos charmes
L'objet de tant de soins, le prix de tant larmes;
Et lorsque vous sortez de ce gouffre d'horreur,
Ma main vous y replonge, & vous perce le cœur.
Tout semble s'élever contre ma perfidie :
Mais jamais comme vous; ce mot me justifie;
Et d'un lien sacré l'invincible pouvoir
Accrût cet amour même, & m'en fit un devoir.
Il faut dire encor plus; vous le savez, on m'aime.
Mais malgré mon hymen, & malgré l'amour même;
Je vous immolai tout; je vous ai fait serment,
Ce jour même, en ces lieux, de céder mon amant;
J'ai promis de servir votre fatale flamme;
Le serment est affreux, vous le sentez, madame!
Renoncer à Ramire, & le voir en vos bras,
C'est un effort trop grand, vous ne l'espèrez pas :
Mais je vous ai juré d'immoler ma tendresse :
Il n'est qu'un seul moyen de tenir ma promesse,

Il n'eſt qu'un ſeul moyen de céder mon époux,
Le voici.

(*elle tire un poignard pour pour ſe tuer.*

RAMIRE (*la déſarmant avec Zulime.*)

Chère Atide!

ZULIME (*ſe ſaiſiſſant du poignard.*)

O ciel! que faites-vous?

BENASSAR.

Hélas! vivez pour lui.

ZULIME.

Suis-je aſſez confondue?
Tu l'emportes, cruelle, & Zulime eſt vaincue;
Oui, je le ſuis en tout. J'avoue avec horreur,
Que ma rivale enfin mérite ſon bonheur.

(*à Atide.*)

J'admire en périſſant juſqu'à ton amour même.
C'eſt à moi de mourir, puiſque c'eſt toi qu'on aime;

(*à Ramire & Atide.*)

Eh bien, ſoyez unis : eh bien, ſoyez heureux,
Aux dépens de ma vie, aux dépens de mes feux.
Eloignez-vous, fuyez, dérobez à ma vue
Ce ſpectacle effrayant d'un bonheur qui me tue.
Votre joie eſt horrible, & je ne puis la voir.
Fuyez, craignez encor Zulime au déſeſpoir.
Mon père, ayez pitié du moment qui me reſte;
Sauvez mes yeux mourans d'un ſpectacle funeſte.

(*Elle tombe ſur ſa confidente.*

ATIDE.

Nos deux cœurs ſont à vous.

RAMIRE

Vivez fans nous haïr.

ZULIME.

Moi te haïr, cruel! ah laiffe-moi mourir;
Va, laiffe-moi.

BENASSAR.

Ma fille, objet funefte & tendre,
Mérite enfin les pleurs que tu nous fais répandre.

ZULIME.

Mon père, par pitié, n'approchez point de moi.
J'abjure un lâche amour; il triompha de moi.
Hélas...vous n'aurez plus de reproche à me faire.

BENASSAR.

Mon amitié t'attend, mon cœur s'ouvre.

ZULIME.

O mon père...
J'en fuis indigne.

(elle fe frappe.)

BENASSAR.

O ciel!

RAMIRE & ATIDE.

Zulime! ô défefpoir!

BENASSAR.

Ah ma fille!

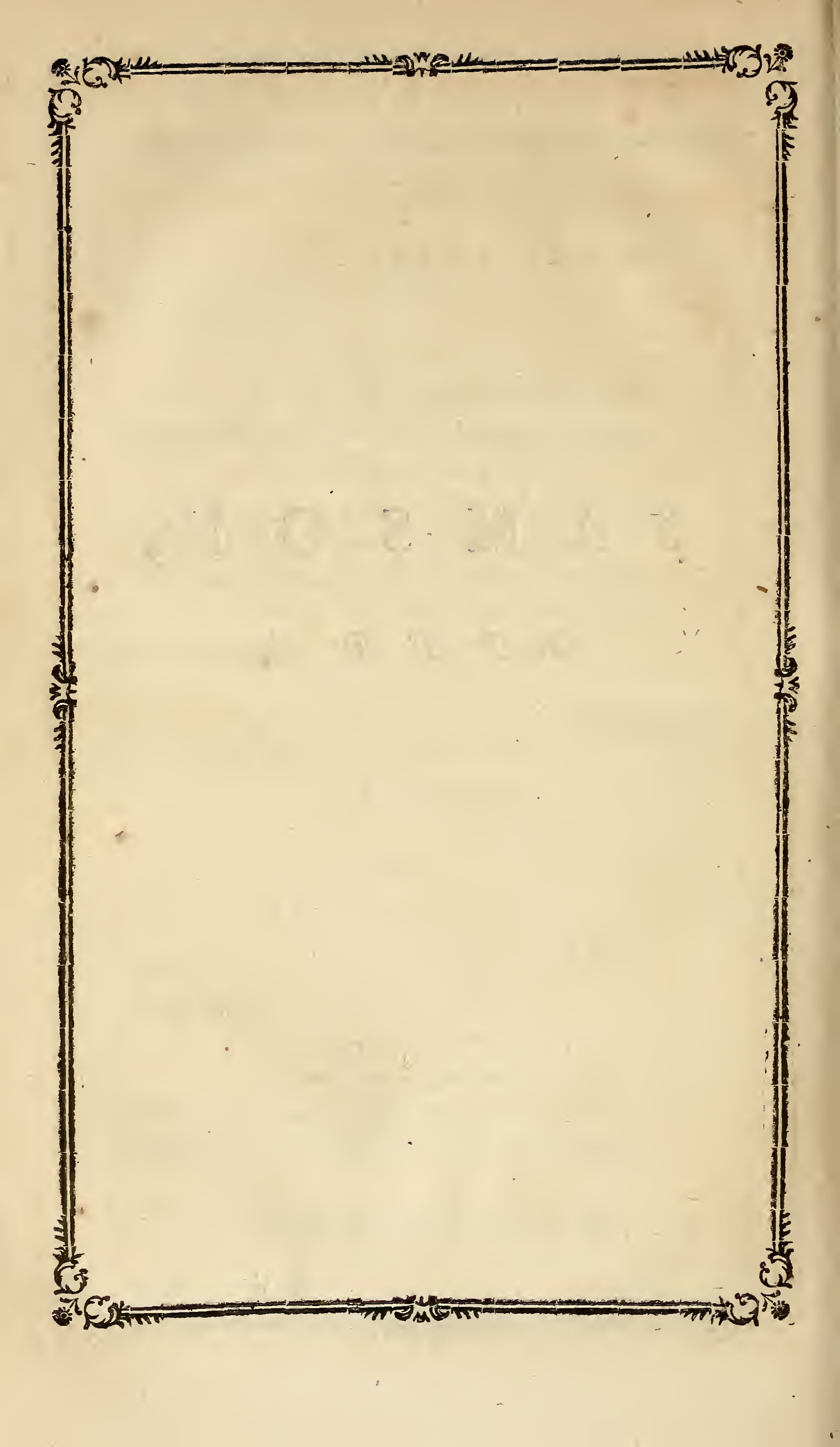
ZULIME.

A la fin j'ai rempli mon devoir.
Je l'aurais dû plutôt... Pardonnez à Zulime....
Souvenez-vous de moi; mais oubliez mon crime.

Fin du cinquième & dernier acte.

SAMSON,

OPÉRA.



AVERTISSEMENT.

MONSIEUR Rameau, *le plus grand musicien de France, mit cet opéra en musique vers l'an* 1732. *On était prêt de le jouer, lorsque la même cabale, qui fit suspendre depuis les représentations de* Mahomet *ou du* Fanatisme, *empêcha qu'on ne représentât l'opéra de* SAMSON; *& tandis qu'on permettait que ce sujet parût sur le théatre de la comédie italienne, & que* Samson *y fît des miracles conjointement avec* arlequin, *on ne permit pas que ce même sujet fût ennobli sur le théatre de l'académie de musique.*

Le musicien employa depuis presque tous les airs de Samson *dans d'autres compositions lyriques, que l'envie n'a pas pu supprimer.*

On publie le poëme dénué de son plus grand charme, & on le donne seulement comme une esquisse d'un genre extraordinaire. C'est la seule excuse peut-être de l'impression d'un ouvrage fait plutôt pour être chanté que pour être lu. Les noms de Vénus *& d'*Adonis *trouvent dans cette tragédie une place plus naturelle qu'on ne croirait d'abord. C'est en effet sur leurs terres que l'action se passe.* Ciceron, *dans son excellent livre* de la nature des dieux, *dit que la déesse* Astarté, *révérée des Syriens, était* Vénus *même, & qu'elle épousa* Adonis. *On sait de plus qu'on célébrait la fête d'*Adonis *chez les Philistins. Ainsi ce qui serait ailleurs un mélange absurde du profane & du sacré, se place ici de soi-même.*

ACTEURS.

SAMSON.

DALILA.

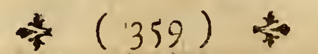
Le roi des Philiſtins.

Le grand-prêtre.

Les chœurs.



Quels ravissans objets viennent de me surprendre?,
Est-ce ici le Séjour de la félicité?



SAMSON, OPÉRA.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

(Le théatre représente une campagne. Les Israélites, couchés sur le bord du fleuve Adonis, déplorent leur captivité.)

DEUX CHORIPHÉES.

TRIBUS captives,
Qui sur ces rives
Traînez vos fers
Tribus captives,
De qui les voix plaintives
Font retentir les airs,
Adorez dans vos maux le dieu de l'univers.

CHŒUR.

Adorons dans nos maux le dieu de l'univers.

UN CHORIPHÉE.

Ainsi depuis quarante hivers

Des Philiſtins le pouvoir indomptable
Nous accable,
Leur fureur eſt implacable ;
Elle inſulte aux tourmens que nous avons ſoufferts.

CHŒUR.

Adorons dans nos maux le dieu de l'univers

UN CHORIPHÉE.

Race malheureuſe & divine,
Triſtes Hébreux, frémiſſez tous :
Voici le jour affreux qu'un roi puiſſant deſtine
A placer ſes dieux parmi nous.
Des prêtres menſongers pleins de zèle & de rage
Vont nous forcer à plier les genoux
Devant les dieux de ce climat ſauvage.
Enfans du ciel, que ferez-vous ?

CHŒUR.

Nous bravons leur courroux.
Le ſeigneur ſeul a notre hommage.

CHORIPHÉE.

Tant de fidélité ſera chère à ſes yeux.
Deſcendez du trône des cieux,
Fille de la clémence,
Douce eſpérance,
Tréſor des malheureux ;
Venez tromper nos maux, venez remplir nos vœux.
Deſcendez, douce eſpérance.



SCENE II.

SECOND CHORIPHÉE.

AH! déjà je les vois, ces pontifs cruels,
Qui d'une idole horrible entourent les autels.

LES PRÊTRES DES IDOLES *dans l'enfoncement autour d'un autel couvert de leurs dieux.*

Ne souillons point nos yeux de ces vains sacrifices,
Fuyons ces monstres adorés;
De leurs prêtres sanglans ne soyons point complices.

CHŒUR.

Fuyons, éloignons-nous.

LE GRAND-PRÊTRE.

Esclaves demeurez:
Demeurez, votre roi par ma voix vous l'ordonne.
D'un pouvoir inconnu lâches adorateurs,
Oubliez-le à jamais, lorsqu'il vous abandonne;
Adorez les dieux ses vainqueurs.
Vous rampez dans nos fers, ainsi que vos ancêtres,
Mutins toujours vaincus, & toujours insolens:
Obéissez, il en est tems,
Connaissez les dieux de vos maîtres.

CHŒUR.

Tombe plutôt sur nous la vengeance du ciel!
Plutôt l'enfer nous engloutisse!
Périsse, périsse
Ce temple, & cet autel!

LE GRAND-PRÊTRE.

Rebut des nations, vous déclarez la guerre

Aux dieux, aux pontifs, aux rois?

CHŒUR.

Nous mépriſons vos dieux & nous craignons les loix
Du maître de la terre.

SCENE III.

SAMSON *entre, couvert d'une peau de lion.*

Les perſonnages de la ſcène précédente.

SAMSON.

QUEL ſpectacle d'horreur!
Quoi! ces fiers enfans de l'erreur
Ont porté parmi vous ces monſtres qu'ils adorent?
Dieu des combats, regarde en ta fureur
Les indignes rivaux que nos tyrans implorent.
Soutiens mon zèle, inſpire-moi,
Venge ta cauſe, venge-toi.

LE GRAND-PRÊTRE.

Profane, impie, arrête!

SAMSON.

Lâches! dérobez votre tête
A mon juſte courroux;
Pleurez vos dieux, craignez pour vous.
Tombez, dieux ennemis! ſoyez réduits en poudre.
Vous ne méritez pas,
Que le dieu des combats

Arme le ciel vengeur, & lance ici ſa foudre,
Il ſuffit de mon bras.
Tombez, dieux ennemis! ſoyez réduits en poudre.
(*Il renverſe les autels.*)

LE GRAND-PRÊTRE.

Le ciel ne punit point ce ſacrilège effort?
Le ciel ſe tait, vengeons ſa querelle.
Servons le ciel en donnant la mort
A ce peuple rebelle.

LE CHŒUR DES PRÊTRES.

Servons le ciel en donnant la mort
A ce peuple rebelle.

SCENE VI.

SAMSON, les Iſraélites.

SAMSON.

Vos eſprits étonnés ſont encor incertains?
Redoutez-vous ces dieux renverſés par mes mains?

CHŒUR DES FILLES ISRAELITES.

Mais qui nous défendra du courroux effroyable
D'un roi le tyran des Hébreux?

SAMSON.

Le dieu, dont la main favorable
A conduit ce bras belliqueux,
Ne craint point de ces rois la grandeur périſſable.
Faibles tribus, demandez ſon appui;
Il vous armera du tonnerre;

Vous ſerez redoutés du reſte de la terre,
Si vous ne redoutez que lui.

CHŒUR.

Mais nous ſommes, hélas ! ſans armes, ſans défenſe.

SAMSON,

Vous m'avez, c'eſt aſſez, tous vos maux vont finir.
Dieu m'a prêté ſa force, ſa puiſſance :
Le fer eſt inutile au bras qu'il veut choiſir :
En domptant les lions, j'appris à vous ſervir ;
Leur dépouille ſanglante eſt le noble préſage
Des coups dont je ferai périr
Les tyrans qui ſont leur image.

Air.

Peuple, éveille-toi, romps tes fers,
Remonte à ta grandeur première,
Comme un jour Dieu du haut des airs
Rappellera les morts à la lumière,
Du ſein de la pouſſière,
Et ranimera l'univers.
Peuple, éveille-toi, romps tes fers,
La liberté t'appelle,
Tu naquis pour elle ;
Reprends tes concerts.
Peuple, éveille-toi, romps tes fers.

Autre air.

L'hiver détruit les fleurs & la verdure ;
Mais du flambeau des jours la féconde clarté
Ranime la nature,

Et lui rend ſa beauté ;
L'affreux eſclavage
Flétrit le courage ;
Mais la liberté
Relève ſa grandeur, & nourrit ſa fierté.
Liberté ! liberté !

Fin du premier acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

(Le théatre repréſente le périſtile du palais du roi : on voit à travers les colonnes des forêts & des collines : dans le fond de la perſpective le roi eſt ſur ſon trône entouré de toute ſa cour habillée à l'orientale.)

LE ROI.

AINSI ce peuple eſclave, oubliant ſon devoir,
Contre ſon roi lève un front indocile.
Du ſein de la pouſſière il brave mon pouvoir :
Sur quel roſeau fragile
A-t-il mis ſon eſpoir ?

UN PHILISTIN.

Un impoſteur, un vil eſclave,
Samſon les ſéduit & vous brave :
Sans doute il eſt armé du ſecours des enfers.

LE ROI.

L'inſolent vit encor ? Allez, qu'on le ſaiſiſſe ;
Préparez tout pour ſon ſupplice :
Courez, ſoldats, chargez de fers
Des coupables Hébreux la troupe vagabonde ;
Ils ſont les ennemis & le rebut du monde,
Et déteſtés partout, déteſtent l'univers.

CHŒUR DES PHILISTINS *derrière le théatre.*

Fuyons la mort, échappons au carnage,
Les enfers ſecondent ſa rage.

LE ROI.

J'entends encor les cris de ces peuples mutins :
De leur chef odieux va-t-on punir l'audace ?

UN PHILISTIN (*entrant ſur la ſcène.*)

Il eſt vainqueur, il nous menace :
Il commande aux deſtins :
Il reſſemble au dieu de la guerre,
La mort eſt dans ſes mains.
Vos ſoldats renverſés enſanglantent la terre ;
Le peuple fuit devant ſes pas.

LE ROI.

Que dites-vous ? un ſeul homme, un barbare,
Fait fuir mes indignes ſoldats ?
Quel démon pour lui ſe déclare ?

SCENE II.

LE ROI (*les Philiſtins autour de lui.*) SAMSON (*ſuivi des Hébreux, portant dans une main une maſſue, & de l'autre une branche d'olivier.*)

SAMSON.

ROI, prêtres ennemis, que mon Dieu fait trembler,
Voyez ce ſigne heureux de la paix bienfaiſante,
Dans cette main ſanglante,
Qui vous peut immoler.

CHŒUR DES PHILISTINS.

Quel mortel orgueilleux peut tenir ce langage ?
Contre un roi ſi puiſſant quel bras peut s'élever ?

LE ROI.

Si vous êtes un dieu, je vous dois mon hommage.
Si vous êtes un homme, oſez-vous me braver ?

SAMSON.

Je ne ſuis qu'un mortel ; mais le Dieu de la terre,
Qui commande aux rois,
Qui ſouffle à ſon choix
Et la mort & la guerre,
Qui vous tient ſous ſes loix,
Qui lance le tonnerre,
Vous parle par ma voix.

LE ROI.

Eh bien, quel eſt ce dieu ? quel eſt le témoignage,
Qu'il daigne s'annoncer par vous ?

SAMSON.

Vos ſoldats mourans ſous mes coups,
La crainte où je vous vois, mes exploits, mon courage.
Au nom de ma patrie, au nom de l'Eternel,
Reſpectez déſormais les enfans d'Iſraël,
Et finiſſez leur eſclavage.

LE ROI.

Moi qu'au ſang philiſtin je faſſe un tel outrage ?
Moi mettre en liberté ces peuples odieux ?
Votre Dieu ſerait-il plus puiſſant que mes dieux ?

SAMSON.

Vous allez l'éprouver : voyez, ſi la nature
Reconnaît ſes commandemens.

Marbres, obéiſſez, que l'onde la plus pure
Sorte de ces rochers, & retombe en torrens.
(*On voit des fontaines jaillir dans l'enfoncement.*)

CHŒUR.

Ciel! ô ciel! à ſa voix on voit jaillir cette onde!
Des marbres amollis!
Les élémens lui ſont ſoumis!
Eſt-il le ſouverain du monde?

LE ROI.

N'importe; quel qu'il ſoit, je ne peux m'avilir
A recevoir des loix de qui doit me ſervir.

SAMSON.

Eh bien vous avez vu quelle était ſa puiſſance,
Connaiſſez quelle eſt ſa vengeance.
Deſcendez, feux des cieux, ravagez ces climats:
Que la foudre tombe en éclats;
De ces fertiles champs détruiſez l'eſpérance.
(*Tout le théatre paraît embraſé.*)
Brûlez, moiſſons; ſéchez, guérets;
Embraſez-vous, vaſtes forêts.

Au roi.

Connaiſſez quelle eſt ſa vengeance.

CHŒUR.

Tout s'embraſe, tout ſe détruit.
Un Dieu terrible nous pourſuit.
Brûlante flamme, affreux tonnerre;
Ciel! ô ciel! ſommes-nous
Au jour où doit périr la terre?

LE ROI.

Suſpends, ſuſpends cette rigueur,

Miniſtre impérieux d'un dieu plein de fureur,
Je commence à reconnaître
Le pouvoir dangereux de ton ſuperbe maître,
Mes dieux long-tems vainqueurs commencent à céder,
C'eſt à leur voix à me réſoudre.

SAMSON.

C'eſt à la ſienne à commander.
Il nous avait punis, il m'arme de ſa foudre;
A tes dieux infernaux va porter ton effroi.
Pour la dernière fois peut-être tu contemples
Et ton trône & leurs temples.
Tremble pour eux & pour toi.

SCENE III.

SAMSON, chœur d'Iſraélites.

SAMSON.

VOUS que le ciel conſole après des maux ſi grands,
Peuples, oſez paraître aux palais des tyrans:
Sonnez, trompette, organe de la gloire:
Sonnez, annoncez ma victoire.

LES HEBREUX.

Chantons tous ce héros, l'arbitre des combats;
Il eſt le ſeul, dont le courage
Jamais ne partage
La victoire avec les ſoldats.
Il va finir notre eſclavage.
Pour nous eſt l'avantage,

La gloire eſt à ſon bras ;
Il fait trembler ſur leur trône
Les rois maîtres de l'univers,
Les guerriers au champ de Bellone,
Les faux dieux au fond des enfers.

CHŒUR.

Sonnez, trompette, organe de ſa gloire,
Sonnez, annoncez ſa victoire.

**

Le défenſeur intrépide
D'un troupeau faible & timide
Garde leurs paiſibles jours
Contre le peuple homicide,
Qui rugit dans les antres ſourds :
Le berger ſe repoſe, & ſa flûte ſoupire
Sous ſes doigts le tendre délire
De ſes innocentes amours.

CHŒUR.

Sonnez, trompette, organe de la gloire,
Sonnez, annoncez ſa victoire.

Fin du ſecond acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

(Le théatre représente un bocage & un autel, où sont Mars, Vénus & les dieux de Syrie.)

LE ROI, LE GRAND-PRÊTRE DE MARS, DALILA, prêtresse de Vénus, chœur.

LE ROI.

DIEUX de Syrie,
Dieux immortels,
Ecoutez, protégez un peuple, qui s'écrie
Aux pieds de vos autels.
Eveillez-vous, punissez la furie
De votre esclave criminel.
Votre peuple vous prie,
Livrez en nos mains
Le plus fier des humains.

CHŒUR.

Livrez en nos mains
Le plus fier des humains.

LE GRAND-PRÊTRE.

Mars terrible,
Mars invincible,
Protège nos climats,

Prépare
A ce barbare
Les fers & le trépas.

DALILA.

O Vénus, déesse charmante,
Ne permets pas, que ces beaux jours,
Destinés aux amours,
Soient profanés par la guerre sanglante.

CŒUR.

Livrez en nos mains
Le plus fier des humains.

ORACLE DES DIEUX DE SYRIE.

Samson nous a domptés ; ce glorieux empire
Touche à son dernier jour ;
Fléchissez ce héros, qu'il aime, qu'il soupire,
Vous n'avez d'espoir qu'en l'amour.

DALILA.

Dieu des plaisirs, daigne ici nous instruire
Dans l'art charmant de plaire & de séduire :
Prête à nos yeux tes traits toujours vainqueurs.
Apprends-nous à semer de fleurs
Le piége aimable où tu veux qu'on l'attire.

CHŒUR.

Dieu des plaisirs, daigne ici nous instruire
Dans l'art charmant de plaire & de séduire.

DALILA.

D'adonis c'est aujourd'hui la fête,
Pour ses jeux la jeunesse s'apprête.
Amour, voici le tems heureux,
Pour inspirer & pour sentir tes feux.

CHŒUR DES FILLES.

Amour, voici le tems, &c.

Dieu des plaiſirs, &c.

DALILA.

Il vient plein de colère, & la terreur le ſuit ;

Retirons-nous ſous cet épais feuillage.

(Elle ſe retire avec les filles de Gaza & les prêtreſſes.)

Implorons le dieu qui ſéduit

Le plus ferme courage.

SCENE II.

SAMSON *ſeul.*

LE dieu des combats m'a conduit

Au milieu du carnage ;

Devant lui tout tremble, & tout fuit.

Le tonnerre, l'affreux orage,

Dans les champs font moins de carnage

Que ſon nom ſeul en a produit.

Chez les Philiſtins plein de rage,

Tous ceux qui voulaient arrêter

Ce fier torrent dans ſon paſſage,

N'ont fait que l'irriter.

Ils ſont tombés, la mort eſt leur partage.

(On entend une harmonie douce.)

Ces ſons harmonieux, ces murmures des eaux,

Semblent amollir mon courage.

Aſiles de la paix, lieux charmans, doux ombrage,
Vous m'invitez au repos.
(*Il s'endort ſur un lit de gazon.*)

SCENE III.

DALILA, SAMSON, chœur des prêtreſſes de Vénus *revenant ſur la ſcène.*

PLAISIRS flatteurs, amolliſſez ſon ame,
Songes charmans, enchantez ſon ſommeil.

FILLES DE GAZA.

Tendre amour, éclaire ſon réveil,
Mets dans nos yeux ton pouvoir & ta flamme.

DALILA.

Vénus, inſpire-nous, préſide à ce beau jour.
Eſt-ce là ce cruel, ce vainqueur homicide?
Vénus, il ſemble né pour embellir ta cour.
Armé, c'eſt le dieu Mars; déſarmé, c'eſt l'amour,
Mon cœur, mon faible cœur devant lui s'intimide.
Enchaînons de fleurs
Ce guerrier terrible.
Que ce cœur farouche, invincible,
Se rende à tes douceurs.

CHŒUR.

Enchaînons de fleurs
Ce héros terrible.

SAMSON *ſe réveille entouré des filles de Gaza.*

Où ſuis-je? en quels climats me vois-je tranſporté?

Quels doux concerts se font entendre ?
Quels ravissans objets viennent de me surprendre ?
Est-ce ici le séjour de la félicité ?

DALILA (*à Samson.*)

Du charmant Adonis nous célébrons la fête ;
L'amour en ordonna les jeux,
C'est l'amour qui les apprête ;
Puissent-ils mériter un regard de vos yeux !

SAMSON.

Quel est cet Adonis, dont votre voix aimable
Fait retentir ce beau séjour ?

DALILA.

C'était un héros indomptable,
Qui fut aimé de la mère d'amour.
Nous chantons tous les ans cette aimable aventure.

SAMSON.

Parlez, vous m'allez enchanter :
Les vents viennent de s'arrêter :
Ces forêts, ces oiseaux, & toute la nature,
Se taisent pour vous écouter.

DALILA *se met à côté de Samson. Le chœur se range autour d'eux. Dalila chante cette cantatille, accompagnée de peu d'instrumens qui sont sur le théatre.*

Vénus dans nos climats souvent daigne se rendre,
C'est dans nos bois qu'on vient apprendre
De son culte charmant tous les secrets divins.
Ce fut près de cette onde, en ces rians jardins,
Que Vénus enchanta le plus beau des humains.
Alors tout fut heureux dans une paix profonde ;
Tout l'univers aima dans le sein du loisir.

Vénus donnait au monde
L'exemple du plaisir.

SAMSON.

Que ses traits ont d'appas! que sa voix m'intéresse!
Que je suis étonné de sentir la tendresse!
De quel poison charmant je me sens pénétré!

DALILA.

Sans vénus, sans l'amour qu'aurait-il pu prétendre?
Dans nos bois il est adoré.
Quand il fut redoutable, il était ignoré.
Il devint dieu dès qu'il fut tendre.
Depuis cet heureux jour
Ces prés, cette onde, cet ombrage,
Inspirent le plus tendre amour
Au cœur le plus sauvage.

SAMSON.

O ciel, ô troubles inconnus!
J'étais ce cœur sauvage, & je ne le suis plus.
Je suis changé, j'éprouve une flamme naissante.
(*à Dalila.*)
Ah! s'il était une Vénus,
Si des amours cette reine charmante
Aux mortels en effet pouvait se présenter,
Je vous prendrais pour elle, & croirais la flatter.

DALILA.

Je pourrais de Vénus imiter la tendresse.
Heureux, qui peut brûler des feux qu'elle a sentis!
Mais j'eusse aimé peut-être un autre qu'Adonis,
Si j'avais été la déesse.



SCENE IV.

Les acteurs précédens.

LES HEBREUX.

Ne tardez point, venez, tout un peuple fidele
Eſt prêt à marcher ſous vos loix :
Soyez le premier de nos rois ;
Combattez & régnez, la gloire vous appelle.

SAMSON.

Je vous ſuis, je le dois, j'accepte vos préſens.
Ah !... quel charme puiſſant m'arrête !
Ah! différez du moins, différez quelque tems
Ces honneurs brillans qu'on m'apprête.

CHŒUR DES FILLES DE GAZA.

Demeurez, préſidez à nos fêtes ;
Que nos cœurs ſoient ici vos conquêtes.

DALILA.

Oubliez les combats :
Que la paix vous attire.
Vénus vient vous ſourire ;
L'amour vous tend les bras.

LES HEBREUX.

Craignez le plaiſir décevant
Où votre grand cœur s'abandonne.
L'amour nous dérobe ſouvent
Les biens que la gloire nous donne.

CHŒUR DES FILLES.

Demeurez, préſidez à nos fêtes
Que nos cœurs ſoient vos tendres conquêtes.

DEUX HEBREUX.

Venez, venez ne tardez pas;
Nos cruels ennemis ſont prêts à nous ſurprendre;
Rien ne peut nous défendre
Que votre invincible bras.

CHŒUR DES FILLES.

Demeurez, préſidez à nos fêtes;
Que nos cœurs ſoient vos tendres conquêtes.

SAMSON.

Je m'arrache à ces lieux... Allons, je ſuis vos pas.
Prêtreſſe de Vénus, vous, ſa brillante image,
Je ne quitte point vos pas
Pour le trône des rois, pour ce grand eſclavage;
Je les quitte pour les combats.

DALILA.

Me faudra-t-il long-tems gémir de votre abſence?

SAMSON.

Fiez-vous à vos yeux de mon impatience.
Eſt-il un plus grand bien que celui de vous voir?
Les Hébreux n'ont que moi pour unique eſpérance,
Et vous êtes mon ſeul eſpoir.

SCENE V.

DALILA (*ſeule.*)

IL s'éloigne, il me fuit, il emporte mon ame,
Partout il eſt vainqueur.
Le feu que j'allumais m'enflamme.
J'ai voulu l'enchaîner, il enchaîne mon cœur.

* *

O mère des plaiſirs, le cœur de ta prêtreſſe
Doit être plein de toi, doit toujours s'enflammer.
O Vénus, ma ſeule déeſſe,
La tendreſſe eſt ma loi, mon devoir eſt d'aimer.

* *

Echo, voix errante,
Légère habitante
De ce beau ſéjour,
Echo, monument de l'amour,
Parle de ma faibleſſe au héros qui m'enchante.
Favoris du printems, de l'amour & des airs,
Oiſeaux, dont j'entends les concerts,
Chers confidens de ma tendreſſe extrême,
Doux ramages des oiſeaux,
Voix fidelle des échos,
Répétez à jamais, je l'aime, je l'aime.

Fin du troiſième acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LE GRAND-PRÊTRE, DALILA.

LE GRAND-PRÊTRE.

OUI, le roi vous accorde à ce héros terrible,
Mais vous entendez à quel prix.
Découvrez le ſecret de ſa force invincible,
Qui commande au monde ſurpris.
Un tendre hymen, un ſort paiſible,
Dépendront du ſecret que vous aurez appris.

DALILA.

Que peut-il me cacher ? il m'aime :
L'indifférent ſeul eſt diſcret :
Samſon me parlera, j'en juge par moi-même.
L'amour n'a point de ſecret.

SCENE II.

DALILA *ſeule.*

SECOUREZ-moi, tendres amours.
Amenez la paix ſur la terre ;
Ceſſez, trompettes & tambours,
D'annoncer la funeſte guerre ;

Brillez, jour glorieux, le plus beau de mes jours.
Hymen, amour, que ton flambeau l'éclaire :
Qu'à jamais je puiſſe plaire,
Puiſque je ſens que j'aimerai toujours.
Secondez-moi, tendres amours.
Amenez la paix ſur la terre.

SCENE III.

SAMSON, DALILA.

SAMSON.
J'AI ſauvé les Hébreux, par l'effort de mon bras,
Et vous ſauvez par vos appas
Votre peuple & votre roi même :
C'eſt pour vous mériter, que j'accorde la paix.
Le roi m'offre ſon diadême,
Et je ne veux que vous pour prix de mes bienfaits.

DALILA.
Tout vous craint en ces lieux, on s'empreſſe à vous plaire.
Vous régnez ſur vos ennemis ;
Mais de tous les ſujets que vous venez de faire,
Mon cœur vous eſt le plus ſoumis.

SAMSON & DALILA *enſemble.*
N'écoutons plus le bruit des armes,
Myrte amoureux, croiſſez près des lauriers.
L'amour eſt le prix des guerries,
Et la gloire en a plus de charmes.

SAMSON.
L'hymen doit nous unir par des nœuds éternels ;

Que tardez-vous encore ?
Venez, qu'un pur amour vous amène aux autels
Du dieu des combats que j'adore.

DALILA.

Ah ! formons ces doux nœuds au temple de Vénus.

SAMSON.

Non, ſon culte eſt impie, & ma loi le condamne ;
Non, je ne puis entrer dans ce temple profane.

DALILA.

Si vous m'aimez, il ne l'eſt plus.
Arrêtez, regardez cette aimable demeure,
C'eſt le temple de l'univers ;
Tous les mortels, à tout âge, à toute heure,
Y viennent demander des fers.
Arrêtez, regardez cette aimable demeure,
C'eſt le temple de l'univers.

SCENE IV.

SAMSON, DALILA, chœur de différens peuples, de guerriers, de paſteurs.

(*Le temple de Vénus paraît dans toute ſa ſplendeur.*)

AIR.

AMOUR, volupté pure,
Ame de la nature,
Maître des élémens,
L'univers n'eſt formé, ne s'anime & ne dure
Que par tes regads bienfaiſans.

Tendre Vénus, tout l'univers t'implore,
Tout n'eſt rien ſans tes feux.
On craint les autres dieux, c'eſt Vénus qu'on adore:
Ils règnent ſur le monde, & tu règnes ſur eux.

GUERRIERS.

Vénus, notre fier courage,
Dans le ſang, dans le carnage,
Vainement s'endurcit:
Tu nous déſarmes.
Nous rendons les armes.
L'horreur à ta voix s'adoucit.

UNE PRÊTRESSE.

Chantez, oiſeaux, chantez, votre ramage tendre
Eſt la voix des plaiſirs.
Chantez, Vénus doit vous entendre;
Sur les aîles des vents portez-lui nos ſoupirs.
Les filles de Flore
S'empreſſent d'éclore
Dans ce ſéjour;
La fraîcheur brillante
De la fleur naiſſante
Se paſſe en un jour:
Mais une plus belle
Naît auprès d'elles,
Plaît à ſon tour.
Senſible image
Des plaiſirs du bel âge,
Senſible image
Du charmant amour.

SAMSON.

SAMSON.

Je n'y résiste plus, le charme qui m'obsède
Tyrannise mon cœur, enivre tous mes sens :
Possédez à jamais ce cœur qui vous possède,
Et gouvernez tous mes momens.
Venez, vous vous troublez.

DALILA.

Ciel ! que vais-je lui dire !

SAMSON.

D'où vient que votre cœur soupire ?

DALILA.

Je crains de vous déplaire, & je dois vous parler.

SAMSON.

Ah ! devant vous c'est à moi de trembler.
Parlez, que voulez-vous ?

DALILA.

Cet amour, qui m'engage,
Fait ma gloire & mon bonheur ;
Mais il me faut un nouveau gage,
Qui m'assure de votre cœur.

SAMSON.

Prononcez, tout sera possible
A ce cœur amoureux.

DALILA.

Dites-moi, par quel charme heureux,
Par quel pouvoir secret cette force invincible ?

SAMSON.

Que me demandez-vous ? c'est un secret terrible
Entre le ciel & moi.

DALILA.

Ainſi vous doutez de ma foi ?
Vous doutez & m'aimez !

SAMSON.

Mon cœur eſt trop ſenſible ;
Mais ne m'impoſez point cette funeſte loi.

DALILA.

Un cœur ſans confiance eſt un cœur ſans tendreſſe.

SAMSON.

N'abuſez point de ma faibleſſe.

DALILA.

Cruel ! quel injuſte refus !
Notre hymen en dépend ; nos nœuds ſeraient rompus.

SAMSON.

Que dites-vous ?

DALILA.

Parlez, c'eſt l'amour qui vous prie.

SAMSON.

Ah ! ceſſez d'écouter cette fumeſte envie.

DALILA.

Ceſſez de m'accabler de refus outrageans.

SAMSON.

Eh bien ! vous le voulez ; l'amour me juſtifie ;
Mes cheveux à mon Dieu conſacrés dès long-tems,
De ſes bontés pour moi ſont les ſacrés garans :
Il voulut attacher ma force & mon courage
A de ſi faibles ornemens :
Ils ſont à lui, ma gloire eſt ſon ouvrage.

DALILA.

Ces cheveux, dites-vous ?

SAMSON.

Qu'ai-je dit malheureux !
Ma raiſon revient, je friſſonne.

Tous deux enſemble.

La terre mugit, le ciel tonne,
Le temple diſparaît, l'aſtre du jour s'enfuit :
L'horreur épaiſſe de la nuit
De ſon voile affreux m'environne.

SAMSON

J'ai trahi de mon Dieu le ſecret formidable.
Amour ! fatale volupté !
C'eſt toi qui m'as précipité
Dans un piége effroyable,
Et je ſens que Dieu m'a quitté.

SCENE V.

Les Philiſtins, SAMSON, DALILA.

LE GRAND-PRÊTRE DES PHILISTINS.

VENEZ, ce bruit affreux, ces cris de la nature,
Ce tonnerre, tout nous aſſure,
Que du dieu des combats il eſt abandonné.

DALILA.

Que faites-vous, peuple parjure?

SAMSON.

Quoi ? de mes ennemis je ſuis environné ?

(*Il combat.*)

Tombez, tyrans.

LES PHILISTINS.

Cédez, esclave.

Ensemble.

Frappons l'ennemi qui nous brave.

DALILA.

Arrêtez, cruels ! arrêtez,
Tournez sur moi vos cruautés.

SAMSON.

Tombez, tyrans.

LES PHILISTINS *combattant.*

Cèdez, esclave.

SAMSON.

Ah ! quelle mortelle langueur !
Ma main ne peut porter cette fatale épée.
Ah dieu ! ma valeur est trompée.
Dieu retire son bras vainqueur.

LES PHILISTINS.

Frappons l'ennemi qui nous brave.
Il est vaincu ; cédez, esclave.

SAMSON *entre leurs mains.*

Non, lâches ! non ce bras n'est point vaincu par vous ;
C'est Dieu, qui me livre à vos coups.

(*On l'emmène.*)

SCENE VI.

DALILA *seule.*

O Désespoir ! ô tourmens ! ô tendresse !
Roi cruel ! peuples inhumains !

O Vénus, trompeuſe déeſſe !
Vous abuſiez de ma faibleſſe.
Vous avez préparé, par mes fatales mains,
L'abyme horrible où je l'entraîne :
Vous m'avez fait aimer le plus grand des humains,
Pour hâter ſa mort & la mienne.
Trône, tombez, brûlez, autels,
Soyez réduits en poudre.
Tyrans affreux, dieux cruels,
Puiſſe un dieu plus puiſſant écraſer de ſa foudre
Vous, & vos peuples criminels !

CHŒUR *derrière le théatre.*

Qu'il périſſe,
Qu'il tombe en ſacrifice
A nos dieux.

DALILA.

Voix barbares ! cris odieux !
Allons partager ſon ſupplice.

Fin du quatrième acte.





ACTE V.

(Le théatre repréſente un ſallon du palais.)

SCENE PREMIERE.

SAMSON *enchaîné*, gardes.

PROFONDS abymes de la terre
Enfer, ouvre-toi!
Frappez, tonnerre,
Ecraſez-moi.
Mon bras a refuſé de ſervir mon courage;
Je ſuis vaincu, je ſuis dans l'eſclavage;
Je ne te verrai plus, flambeau ſacré des cieux;
Lumière, tu fuis de mes yeux.
Lumière, brillante image
D'un dieu ton auteur,
Le premier ouvrage
Du créateur.
Douce lumière,
Nature entière,
Des voiles de la nuit l'impénétrable horreur
Te cache à ma triſte paupière.
Profonds abymes, &c.



SCENE II.

SAMSON, chœur d'Hébreux.

PERSONNAGES DU CHŒUR.

HELAS! nous t'amenons des tribus enchaînées,
Compagnes infortunées
De ton horrible douleur.

SAMSON.

Peuple ſaint, malheureuſe race,
Mon bras relevait ta grandeur ;
Ma faibleſſe a fait ta diſgrace.
Quoi! Dalila me fuit! chers amis, pardonnez
A de ſi honteuſes alarmes.

PERSONNAGES DU CHŒUR.

Elle a fini ſes jours infortunés.
Oublions à jamais la cauſe de nos larmes.

SAMSON.

Quoi! j'éprouve un malheur nouveau!
Ce que j'adore eſt au tombeau ?
Profonds abymes de la terre,
Enfer, ouvre-toi!
Frappez, tonnerre,
Ecraſez-moi.

SAMSON ET DEUX CHORIPHÉES

Trio.

Amour, tyran que je déteſte,
Tu détruis la vertu, tu traînes ſur tes pas
L'erreur, le crime, le trépas :

Trop heureux qui ne connaît pas
Ton pouvoir aimable & funeſte !

UN CHORIPHÉE.

Vos ennemis cruels s'avancent en ces lieux :
Ils viennent inſulter au deſtin qui nous preſſe ;
Ils oſent imputer au pouvoir de leurs dieux
Les maux affreux où Dieu nous laiſſe.

SCENE III.

LE ROI, chœur des Philiſtins, SAMSON, chœur d'Hébreux.

Le roi & le chœur.

LE ROI.

ELEVEZ vos accens vers vos dieux favorables,
Vengez leurs autels, vengez-nous.

CHŒUR DE PHILISTINS.

Elevons nos accens, &c.

CHŒUR D'ISRAÉLITES.

Terminons nos jours déplorables.

SAMSON.

O dieu vengeur, ils ne ſont point coupables ;
Tourne ſur moi tes coups.

CHŒUR DE PHILISTINS.

Elevons nos accens vers nos dieux favorables.
Vengeons leurs autels, vengeons-nous.

SAMSON.

O Dieu .... pardonne.

CHŒUR DE PHILISTINS.

Vengeons-nous.

LE ROI.

Inventons, s'il ſe peut, un nouveau châtiment :
Que le trait de la mort ſuſpendu ſur ſa tête
Le menace encor & s'arrête ;
Que Samſon dans ſa rage entende notre fête,
Que nos plaiſirs ſoient ſon tourment.

SCENE IV.

SAMSON, les Iſraélites, LE ROI, les prêtreſſes de Vénus, les prêtres de Mars.

UNE PRÊTRESSE.

TOUS nos dieux étonnés, & cachés dans les cieux,
Ne pouvaient ſauver notre empire :
Vénus avec un ſourire
Nous a rendus victorieux :
Mars a volé, guidé par elle :
Sur ſon char tout ſanglant,
La victoire immortelle
Tirait ſon glaive étincelant
Contre tout un peuple infidele,
Et la nuit éternelle
Va dévorer leur chef interdit & tremblant.

UN AUTRE.

C'eſt vénus, qui défend aux tempêtes
De gronder ſur nos têtes.

Notre ennemi cruel
Entend encor nos fêtes,
Tremble de nos conquêtes,
Et tombe à ſon autel.

LE ROI.

Eh bien! qu'eſt devenu ce dieu ſi redoutable,
Qui pas tes mains devait nous foudroyer?
Une femme a vaincu ce fantôme effroyable,
Et ſon bras languiſſant ne peut ſe déployer.
Il t'abandonne, il cède à ma puiſſance;
Et tandis qu'en ces lieux j'enchaîne les deſtins,
Son tonnerre étouffé dans ſes débiles mains,
Se repoſe dans le ſilence.

SAMSON.

Grand Dieu! j'ai ſoutenu cet horrible langage,
Quand il n'offenſait qu'un mortel:
On inſulte ton nom, ton culte, ton autel;
Lève-toi, venge ton ouvrage.

CHŒUR DES PHILISTINS

Tes cris, tes cris ne ſont point entendus.
Malheureux, ton dieu n'eſt plus.

SAMSON.

Tu peux encor armer cette main malheureuſe;
Accorde-moi du moins une mort glorieuſe.

LE ROI.

Non, tu dois ſentir à longs traits
L'amertume de ton ſupplice.
Qu'avec toi ton dieu périſſe,
Et qu'il ſoit comme toi mépriſé pour jamais.

SAMSON.

Tu m'inſpires enfin, c'eſt ſur toi que je fonde
Mes ſuperbes deſſeins ;
Tu m'inſpires, ton bras ſeconde
Mes languiſſantes mains.

LE ROI.

Vil eſclave, qu'oſes-tu dire ?
Prêt à mourir dans les tourmens,
Peux-tu bien menacer ce formidable empire
A tes derniers momens ?
Qu'on l'immole, il eſt tems ;
Frappez, il faut qu'il expire.

SAMSON.

Arrêtez, je dois vous inſtruire
Des ſecrets de mon peuple, & du dieu que je ſers :
Ce moment doit ſervir d'exemple à l'univers.

LE ROI.

Parle, apprends-nous tous les crimes,
Livre-nous toutes nos victimes.

SAMSON.

Roi, commande que les Hébreux
Sortent de ta préſence, & de ce temple affreux.

LE ROI.

Tu ſeras ſatisfait.

SAMSON.

La cour qui t'environne,
Tes prêtres, tes guerriers, ſont-ils autour de toi ?

LE ROI.

Ils y ſont tous, explique-toi.

SAMSON.

Suis-je auprès de cette colonne,
Qui ſoutient ce ſéjour ſi cher aux Philiſtins ?

LE ROI.

Oui, tu la touches de tes mains

SAMSON *ébranlant les colonnes.*

Temple odieux ! que tes murs ſe renverſent,
Que tes débris ſe diſperſent
Sur moi, ſur ce peuple en fureur.

CHŒUR.

Tout tombe, tout périt. O ciel ! ô dieu vengeur !

SAMSON.

J'ai reparé ma honte, & j'expire en vainqueur.

Fin du cinquième & dernier acte.





TABLE

des piéces contenues dans ce volume.

Fin de la Table.

